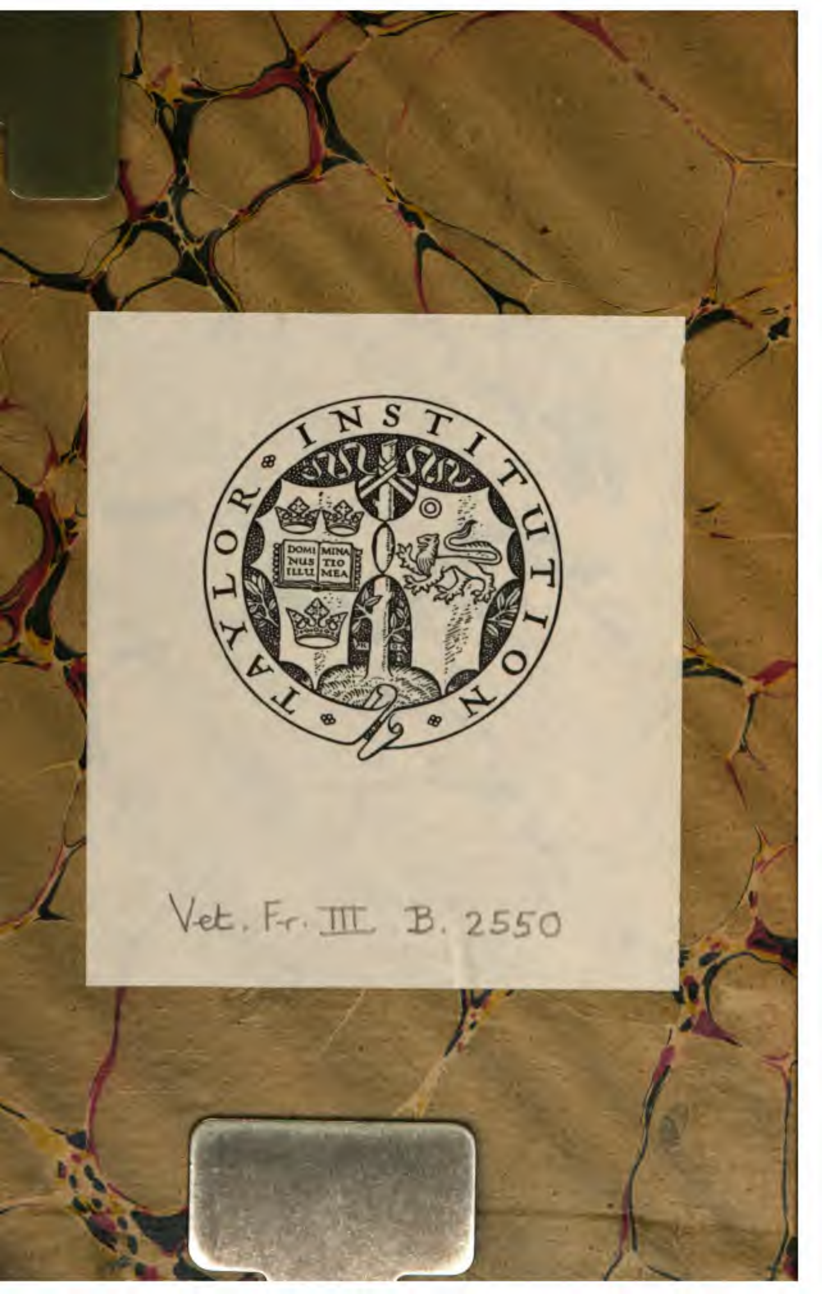
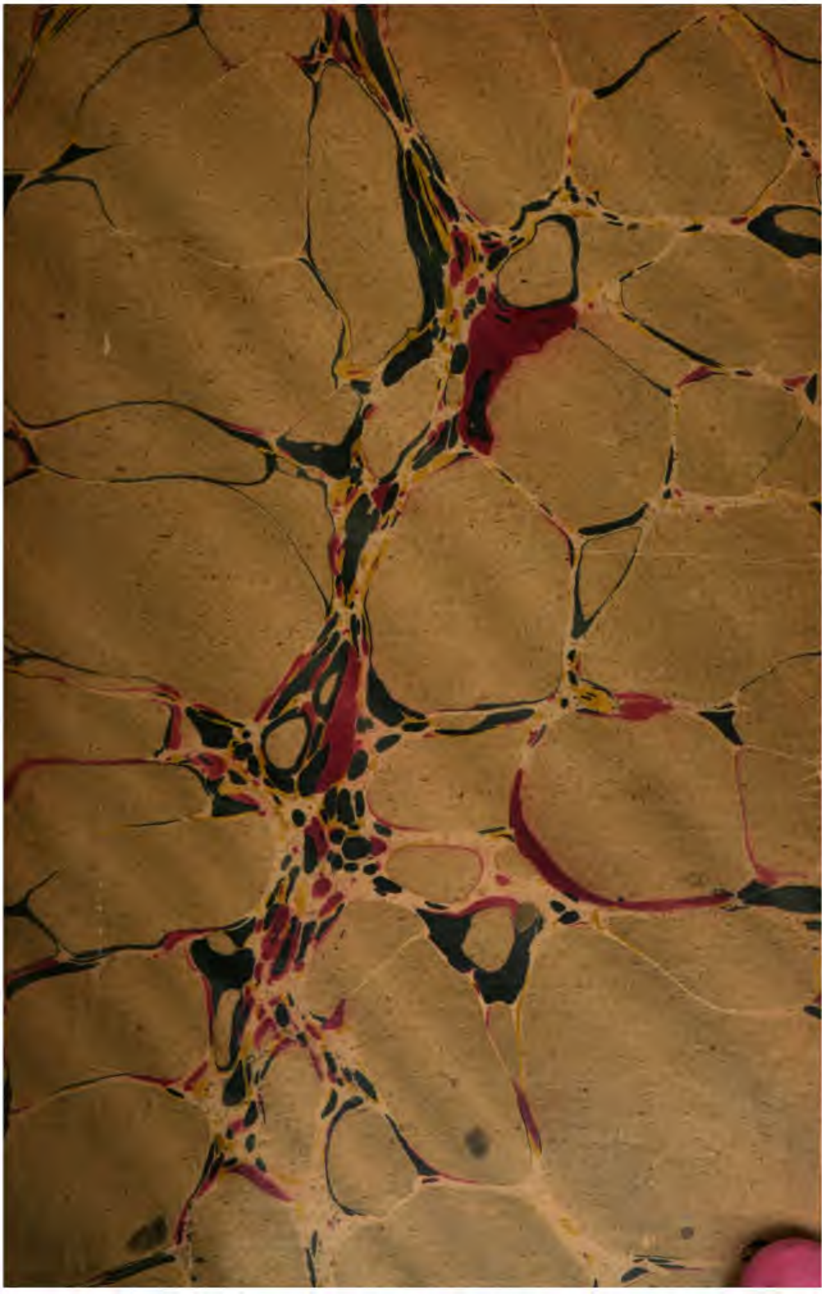



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

24

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS
PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la Cesse Berthe	1
La Boule de Neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles-le-Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe, Adam le Calabrais	1
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Compagnons de Jéhu	3
Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu Dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants.—La Marquise d'Escoman	2
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garilbadiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César	2
— Henri IV Louis XIII et Rich.	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage: en Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze Jours au Sinaï	1
— En Russie	2
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de W. Scott. (*Trad.*)	2
Jacques Ortis	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	13
Mémoires de Garibaldi	0
Mémoires d'une aveugle	2
Mém. d'un médecin (Balsamo)	2
Le Meneur de loups	5
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	1
Les Morts vont vite	2
Napoléon	4
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	1
Le Page du duc de Savoie	3
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	2
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse Flora	1
La Princesse de Monaco	2
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	1
La Route de Varennes	1
Le Salteador	5
Salvator	1
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
La Terreur prussienne	1
Le Testament de M. Chauvelin	2
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	1
La Vie au désert	6
Une Vie d'artiste	2
Vingt ans après	1

Clichy. — Imprimerie de Maurice LOIGNON, rue du Bac-d'Asnières, 12

SALVATOR

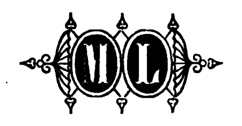
— SUITE ET FIN DES MOHICANS DE PARIS —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

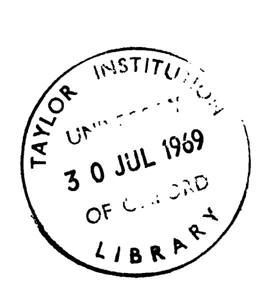
V

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868



SALVATOR

CXXXIV

Où le soleil de Camille commence à pâlir.

Vous vous rappelez sans doute, chers lecteurs, — ou si vous ne vous la rappelez pas, je fais appel à vos souvenirs, — cette jeune et belle créole de la Havane qui vous a été présentée un seul instant, c'est vrai, mais enfin qui vous a été présentée sous le nom de madame de Rozan, et qui avait fait son entrée dans les salons de madame de Marande le soir où Carmélite y avait chanté la romance du *Saule?*

Cette entrée, nous l'avons dit, et nous le répétons, avait fait sur tous les invités un prodigieux effet.

Présentée dans le monde sous les auspices de madame de Marande, c'est-à-dire de l'une de ses plus gracieuses souveraines, la belle créole, en quelques jours, était devenue la beauté à la mode, et on se l'arrachait dans tous les salons de Paris.

Brune comme la nuit, rose comme l'Orient, les yeux pleins d'éclairs, les lèvres pleines de désirs, madame de Rozan, avec un regard, avec un sourire, attirait à elle non-seulement les hommes, mais encore les femmes, si bien qu'au

milieu d'un salon, elle ressemblait à une planète environnée d'étoiles.

On lui prêtait mille victoires et pas une défaite, et c'était justice; vive, ardente, passionnée, à son insu peut-être provoquante, il y avait bien dans son fait une nuance de coquetterie assez prononcée, mais rien de plus, et, si elle laissait, comme disait Camille avec plus de pittoresque que de bon goût, les gens s'amuser aux bagatelles de la porte, elle savait les arrêter avant même qu'ils en eussent touché le seuil. Le secret de sa vertu était dans son amour pour Camille, et, qu'on nous permette de le dire en passant, puisque nous trouvons une si bonne occasion de le faire, c'est le secret de toutes les vertus de la femme: cœur amoureux, corps vertueux.

Madame de Rozan en était là; — elle était amoureuse de son mari, mieux que cela, elle l'adorait; — adoratiom mal placée, nous en convenons, surtout si nous nous souvenons de ce que nous avons raconté au chapitre précédent, mais parfaitement compréhensible pour ceux qui n'ont point oublié cet éclat superficiel, cet attrait miroitant dont la nature avait, en le créant, doué Camille.

Et, en effet, on l'a vu dans le cours de notre récit, Camille, jeune, beau, capricieux plutôt que distingué, amusant plutôt que spirituel, suffisamment vernissé de l'esprit de Paris, Camille, néanmoins, léger, frivole, fantasque, gai jusqu'à la folie, devait plaire à toutes les femmes et en particulier à une jeune fille à la fois indolente et passionnée, avide de plaisir et attendant le plaisir avec impatience.

Les triomphes de madame de Rozan étaient donc superficiels. Elle en rapportait fidèlement toute la gloire à son mari, et cependant on verra tout à l'heure pourquoi cette créole amoureuse et triomphante était, malgré ses succès éclatants, d'une mélancolie si profonde, qu'on l'eût crue en proie à quelque secrète maladie de l'âme ou du corps. On en avait fait la remarque dans plusieurs salons en voyant la pâleur de ses joues et le cercle bistré de ses yeux : une douairière jalouse affirmait qu'elle était poitrinaire; un amoureux repoussé insinuait qu'elle avait un amant; un autre, plus charitable, avait découvert que son mari la battait; un médecin matérialiste l'accusait, ou plutôt la plaignait, d'être trop rigoureuse observatrice de ses devoirs conjugaux; enfin, tout le

monde disait son mot, mais personne ne disait le véritable.

Et maintenant, si le lecteur veut nous suivre jusqu'à la chambre à coucher de la belle jeune femme, il apprendra en quelques instants, s'il ne l'a deviné déjà, le secret de cette affliction qui commençait à inquiéter tout Paris.

Le soir des funérailles de M. Lorédan de Valgeneuse, c'est-à-dire vingt-quatre heures après la scène que nous avons racontée dans le précédent chapitre, madame Camille de Rozan, plongée dans une bergère de velours rose, se livrait à l'exercice le plus singulier que l'on puisse attendre d'une jolie femme dans une chambre à coucher, à une heure du matin, heure à laquelle toute femme de l'âge et de l'aspect de la belle Dolorès, doit être étendue dans son lit, le front plein de rêves et la bouche pleine de promesses.

Assise devant une petite table de laque de Chine, elle était occupée à charger une charmante paire de pistolets à manche d'ébène, à canon damasquiné d'or, qui, dans ses mains du plus beau marbre, ressortaient étrangement.

Après avoir chargé ses pistolets avec une régularité et une précision qui eussent fait honneur à un directeur de tir, madame de Rozan en examina minutieusement les batteries, en fit jouer les chiens l'un après l'autre ; puis, cet examen terminé, elle déposa les pistolets à sa droite et prit un petit poignard à sa gauche.

Dans les mains de la jolie créole, ce poignard ne devait certes pas sembler effrayant ; la gaine était d'argent niellé d'or; le pommeau, merveilleusement sculpté, était de fer incrusté de pierreries, si bien que ce chef-d'œuvre d'orfévrerie ressemblait bien plus à un bijou de femme qu'à une arme meurtrière; et pourtant, à voir les éclairs qui jaillissaient de ses yeux en regardant la lame, on eût été saisi de peur et l'on eût été fort embarrassé de dire lequel envoyait les rayons les plus fauves, du poignard ou des yeux.

Le poignard examiné avec le même soin que les pistolets, elle le reposa sur la table, fronça le sourcil, et, s'enfonçant dans sa bergère, croisa les deux bras sur sa poitrine et médita.

Elle était plongée depuis dix minutes à peu près dans cette méditation, quand elle entendit un pas bien connu d'elle dans le corridor qui conduisait à sa chambre à coucher.

— C'est lui, dit-elle.

Et, avec la rapidité de la pensée, amenant à elle le tiroir de la table, elle y mit les pistolets et le poignard, repoussa le tiroir, en ôta la clef, et cacha cette clef dans la poche de sa robe de chambre.

Elle se leva vivement; Camille entra.

— C'est moi, dit-il. Comment! tu n'es pas encore couchée à cette heure, mignonne?

— Non, répondit froidement madame de Rozan.

— Mais il est une heure, mon enfant chérie, dit Camille en la baisant au front.

— Je le sais, répondit celle-ci du même ton, avec le même accent glacé.

— Tu es donc sortie? demanda Camille en jetant son manteau sur une causeuse.

— Je ne suis pas sortie, répondit laconiquement madame de Rozan.

— Alors, il t'est venu du monde?

— Personne n'est venu.

— Et tu as veillé jusqu'à cette heure

— Vous le voyez.

— Que faisais-tu?

— Je vous attendais.

— Ce n'est pas ton habitude.

— Quand les habitudes sont mauvaises, il faut en changer.

— Oh! de quel ton tragique tu dis cela! fit Camille commençant à se déshabiller.

Madame de Rozan, sans répondre, se rassit dans la bergère.

— Eh bien, demanda Camille, ne te couches-tu pas?

— Non, j'ai à vous parler, dit la créole d'une voix sombre.

— Diable! ce que tu as à me dire est donc bien triste, que tu me l'annonces de cette façon-là?

— Fort triste.

— Qu'y a-t-il, ma chère? demanda Camille en se rapprochant; es-tu malade? as-tu reçu une mauvaise nouvelle? que s'est-il passé depuis tantôt?

— Il ne s'est rien passé depuis tantôt, répondit la créole, sinon ce qui se passe tous les jours; je n'ai reçu aucune nouvelle, et je ne suis point malade, comme vous l'entendez, du moins.

— Alors, pourquoi cet air funèbre? demanda en souriant Camille. — À moins, ajouta-t-il en essayant d'embrasser sa femme, que ce ne soit en souvenir de notre pauvre ami Lorédan.

— M. Lorédan n'était point *notre* ami; M. Lorédan était *votre* ami, voilà tout; ce ne peut donc pas être cela.

— Alors, je donne ma langue aux chiens, dit Camille en jetant son habit sur un fauteuil, tout fatigué qu'il était d'avoir soutenu si longtemps un si maussade sujet de conversation.

— Camille, demanda madame de Rozan, n'avez-vous remarqué nul changement en moi, depuis quelques semaines?

— Non, ma foi, répondit Camille; tu es toujours charmante.

— Vous n'avez pas vu ma pâleur?

— Le climat de Paris est si traître! D'ailleurs, je te dirai une chose, moi : c'est que cette pâleur te va à ravir; et, si j'ai remarqué une chose, c'est que tu devenais tous les jours plus belle.

— Le cercle qui entoure mes yeux ne vous a pas révélé mes insomnies?

— Ma foi, non! J'ai cru que tu mettais du kohol, c'est la mode.

— Camille, vous êtes bien égoïste ou bien frivole, mon pauvre ami, fit la jeune femme en secouant la tête.

Et deux larmes roulèrent le long de ses joues.

— Tu pleures, mon amour? demanda Camille d'un air stupéfait.

— Mais regarde-moi donc, dit-elle en allant à lui et en croisant les bras; je meurs!

— Oh! dit Camille frappé de la pâleur et de la sinistre expression du visage de sa femme, en effet, ma pauvre Dolorès, tu me sembles souffrante.

Et, la prenant par la taille, il s'assit et essaya de l'attirer sur ses genoux.

Mais la jeune femme, se dégageant de l'étreinte, s'éloigna brusquement en jetant sur lui un regard de colère.

— Assez de mensonges comme cela! dit-elle énergiquement; je suis lasse et honteuse de mon silence, et j'ai soif d'une explication.

— Et quelle explication veux-tu que je te donne? demanda

Camille d'un ton aussi naturel que si la demande le surprenait réellement.

— Mais c'est bien simple : l'explication de ta conduite, depuis le jour où, pour la première fois, tu as mis le pied à l'hôtel Valgeneuse.

— Encore tes soupçons! dit Camille avec impatience; je croyais t'avoir rassurée à ce sujet.

— Camille, ma foi en toi était aussi grande que mon amour. Quand je t'ai interrogé sur tes relations avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, et que tu m'as assuré qu'elle n'avait pour toi et que tu n'avais pour elle que des sentiments affectueux ou tout au plus fraternels, je t'aimais, je ne demandais qu'à te croire; je t'ai cru.

— Eh bien, après? dit l'Américain.

— Attends, Camille; ce serment que tu m'as fait, il y a quatre mois, le renouvellerais-tu aujourd'hui?

— Sans aucun doute.

— Ainsi, tu m'aimes aujourd'hui comme il y a un an, c'est-à-dire au jour de notre mariage?

— Un peu plus qu'il y a un an, répondit Camille avec un accent de galanterie qui contrastait étrangement avec le visage sombre de sa femme.

— Et tu n'aimes pas mademoiselle de Valgeneuse?

— Naturellement, ma chère.

— Tu le jurerais?

— Je le jure, fit Camille en riant.

— Non, point ainsi; non, point de ce ton, mais solennellement, mais devant Dieu.

— Je le jure devant Dieu, répondit Camille, qui nous a déjà donné une preuve de l'importance qu'il attachait aux serments d'amour.

— Eh bien, devant Dieu, Camille, s'écria la créole avec une profonde expression de dégoût, tu es un hypocrite et un lâche, un parjure et un traître!

Camille bondit et voulut parler; mais, d'un geste souverain, la jeune femme lui imposa silence.

— Assez de mensonges, vous ai-je déjà dit; je sais tout. Depuis quelques jours, je vous épie, je vous suis, je vous vois entrer à l'hôtel Valgeneuse, je vous en vois sortir. Ne vous donnez donc pas la honte et la peine de feindre un instant de plus.

— Oh! fit Camille impatienté, vous savez que j'aime peu ces sortes de scènes, chère amie; laissons ces propos équivoques aux bourgeois et aux manants, et tâchons de rester l'un devant l'autre ce que nous passons pour être dans le monde, c'est-à-dire des gens bien élevés. Il n'existe rien entre moi et mademoiselle de Valgeneuse. Je te l'ai juré, je te le rejure; cela doit te suffire, il me semble.

— C'est par trop d'impudence! s'écria la créole exaspérée du ton léger avec lequel Camille traitait sa douleur. Tiens, nieras-tu ceci?

Puis, tirant une lettre de sa poitrine, elle la déplia vivement, et, sans avoir besoin de lire, répéta ces mots qu'elle contenait :

« Camille, cher Camille, où es-tu à cette heure, où je ne vois que toi, où je n'entends que toi, où je ne pense qu'à toi? »

— Oh! à mon tour, c'est moi qui vous dis : « Assez! » s'écria Camille en arrachant violemment la lettre des mains de la créole et en la déchirant.

— Oh! déchirez, déchirez, dit celle-ci; je la sais malheureusement par cœur.

— Ainsi, non contente de me suivre et de m'espionner, vous décachetez mes lettres ou vous crochetez mes serrures? s'écria Camille le visage empourpré de colère.

— Eh bien... oui... Après?... Oui, je te suis... oui, je t'espionne; oui, je décachette tes lettres; oui, je crochette tes serrures! Mais tu ne me connais donc pas, malheureux? tu ne sais donc pas de quoi je suis capable? Regarde-moi en face. Est-ce que, par hasard, j'aurais l'air d'une femme qu'on trompe impunément?

Et, en effet, si belle qu'elle fût, elle était effrayante à voir; un peintre eût trouvé, dans l'expression farouche de ses yeux et dans la violente conctraction des muscles de son visage, un admirable modèle pour Médée ou pour Judith.

Camille, en la voyant ainsi, recula d'un pas, légèrement effrayé et ne trouvant pas une parole à lui dire. Mais, sentant tout le danger de la situation si le silence se prolongeait un moment de plus, il tenta d'arriver à composition par la flatterie.

— Oh ! que tu es belle ainsi ! s'écria-t-il ; mais regarde-toi donc, et compare-toi aux autres femmes ; est-ce qu'il y en a une plus belle que toi ? est-ce qu'il peut y en avoir une aussi aimée que toi ?

— Il ne me convient pas d'être aimée seulement plus que les autres, dit fièrement la créole ; je veux être aimée seule.

— Mais c'est bien ainsi que je l'entends, dit Camille.

— Au fait ! dit Dolorès ; maintenant que j'ai les preuves en main, essayeras-tu de nier que tu aies une intrigue avec cette méchante créature ?

Ce mot de *créature*, appliqué à sa bien-aimée Suzanne, froissa Camille ; il fronça le sourcil sans répondre.

— Oui, répéta Dolorès, oui, méchante créature ! ni l'épithète ni le substantif ne sont déplacés. Oh ! je la connais aussi bien que vous, plus que vous, mieux que vous peut-être, et il m'a suffi d'un soir pour la connaître.

Et quelque chose comme un nuage de honte passa sur le front de la jeune femme tandis qu'elle prononçait ces mots, si peu significatifs en apparence.

Pendant ce temps, Camille avait entrevu un biais, et s'en était emparé.

— Écoute, dit-il à la jeune femme : eh bien, quoique ce soit assez indélicat, ce que je vais te dire, je ne nierai pas que Suzanne ne se soit quelque peu amourachée de moi.

— Alors, elle t'aime ? s'écria la créole ; tu avoues qu'elle t'aime ?

— On n'est pas maître, chère amie, d'inspirer ou de ne pas inspirer de l'amour, répondit Camille ; tout au plus, répondit-il philosophiquement, est-on libre d'aimer ou de ne pas aimer ?

— Aimes-tu ou n'aimes-tu pas mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ? demanda Dolorès, qui ne voulait pas permettre à Camille de lui glisser dans la main.

— Je ne l'aime pas... C'est-à-dire, il y a aimer et aimer ; c'est la sœur de mon ami, je ne la hais pas.

— Aimes-tu d'amour mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ? plus clairement encore, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse est-elle ta maîtresse ?

— Ma maîtresse ?

— Puisque je suis ta femme, elle ne peut pas être autre chose.

— Non, certainement, elle n'est pas ma maîtresse.

— Et tu ne l'aimes pas d'amour ?

— D'amour ? Non.

— Je veux bien te croire.

— Ah ! c'est fort heureux, dit Camille en étendant les bras.

— Attends, Camille : je veux bien te croire; mais il me faut une preuve.

— Laquelle ?

— Partons.

— Comment, partons ? s'écria Camille étonné; et à propos de quoi partir ?

— Parce qu'il n'est pas honnête de laisser se fourvoyer ainsi mademoiselle de Valgeneuse. Elle t'aime, dis-tu : donc, elle espère; tu ne l'aimes pas : donc, elle souffre. Espoir et souffrance, il y a un moyen de tout faire cesser : partons.

Camille essaya de plaisanter.

— J'admets qu'un départ soit un dénoûment, dit-il; nous en voyons l'exemple dans une foule de comédies; encore faut-il savoir où l'on va.

— On va où l'on est aimé, Camille; le lieu où l'on est aimé, c'est la véritable patrie. Où tu voudras, j'irai, — à cent lieues de la France, à mille lieues de la France, — mais partons.

— Sans doute, répondit Camille, et je t'eusse moi-même proposé depuis longtemps un voyage en Italie ou en Espagne, si je n'eusse craint tes reproches.

— Mes reproches, à moi ?

— Oui. Comprends donc. « Moi qui ai vécu des années à Paris, je n'ai plus véritablement grand'chose à y voir, me disais-je; mais elle, mais ma pauvre Dolorès, qui, comme toutes les jeunes filles de notre pays, a caressé si longtemps ce doux rêve, — voir Paris et mourir — ne vais-je pas l'éveiller brusquement avant que son rêve soit achevé ? »

— Si cette délicate attention te retenait seule, Camille, que rien ne retarde plus notre départ : j'ai vu de Paris ce que j'en voulais voir.

— Eh bien, soit, ma chère, dit Camille, nous partirons.

— Quand cela ?

— Mais quand tu voudras.

— Partons demain, alors.

— Oh ! fit l'Américain stupéfait, demain ?

— Sans doute, puisque rien ne vous retient à Paris, que la crainte de m'éveiller de mon rêve.

— Rien, rien, dit Camille, c'est bientôt dit. N'eût-on que ses malles à bourrer, c'est une affaire de plus de vingt-quatre heures. — Demain ! répéta Camille ; et nos achats, nos visites, nos règlements ?

— Mes malles sont faites, mes achats sont faits, nos règlements sont payés ; et j'ai fait porter hier, pour prendre congé, des cartes dans toutes les maisons où nous avons été reçus.

— Mais encore faut-il quelques jours pour serrer la main à ses amis.

— D'abord, avec ton caractère, Camille, on n'a pas d'amis, on n'a que des connaissances. Ta connaissance la plus intime était Lorédan ; Lorédan a été tué hier, il a été enterré aujourd'hui. Tu n'as plus une seule main à serrer à Paris ; partons donc demain.

— Quant à cela, c'est impossible.

— Fais attention à ce que tu me réponds, Camille.

— Sans doute. Et mes fournisseurs, que diraient-ils si je partais ainsi ? J'aurais l'air de faire banqueroute. Je pars, je ne fuis pas.

— Combien demandes-tu de temps pour que ton départ n'ait pas l'air d'une fuite ? Réponds.

— Mais je ne sais...

— Trois jours, est-ce suffisant ?

— En vérité, une pareille insistance est déraisonnable, ma chère.

— Quatre jours, cinq jours, six jours, répéta d'une voix stridente la jeune femme, qui paraissait arrivée au paroxysme de la colère, est-ce assez ?

— Tu y tiens ? demanda Camille, qui commençait à s'inquiéter de cette irritation de sa femme.

— Comme je tiens à ma vie.

— Eh bien, huit jours.

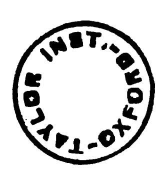
— Huit jours, soit, dit résolûment madame de Rozan ; mais, aussi vrai, ajouta-t-elle en regardant le tiroir où étaient enfermés le poignard et les pistolets, aussi vrai que ma résolution était prise avant ton entrée dans cette chambre, si

d'aujourd'hui en huit jours nous ne sommes point partis, le neuvième jour, toi, elle et moi, Camille, nous serons devant Dieu pour y répondre chacun de notre conduite.

La jeune femme prononça ces paroles avec une telle énergie, que Camille ne put s'empêcher de frissonner.

— C'est bien, dit-il en fronçant le sourcil comme à une double pensée, c'est bien ; dans huit jours, nous partirons ; c'est moi, à mon tour, qui t'en donne ma parole d'honneur.

Et, prenant son habit, qu'il avait, comme nous l'avons dit, jeté sur un fauteuil, il se retira dans sa chambre, attenante a celle de sa femme, et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, s'enferma à la clef et poussa le verrou.



CXXXV

Où Camille de Rozan reconnaît qu'il lui serait difficile de tuer Salvator, comme il l'a promis à Suzanne de Valgeneuse.

On se souvient qu'en quittant mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, à la fin de l'avant-dernier chapitre, notre ami Camille avait cru trouver un moyen bien simple de se débarrasser de Salvator, ou, si vous l'aimez mieux, de Conrad, c'est-à-dire de l'héritier légitime des Valgeneuse.

Mais il ne suffit pas, en ce monde plein de contrariétés, de trouver un moyen de se débarrasser de ce qui gêne : entre le moyen et l'exécution, il y a parfois un abîme.

En conséquence de la résolution prise, Camille de Rozan s'était présenté chez Salvator, et, ne l'ayant pas trouvé, il avait laissé sa carte.

Or, le lendemain de la scène conjugale que nous venons de raconter, Salvator — sous son véritable nom de Conrad

de Valgeneuse — se faisait annoncer chez le gentilhomme américain.

Celui-ci, légèrement ému, comme le sont en général, au moment décisif, tous les hommes qui prennent des décisions rapides, et plutôt avec leur tempérament qu'avec leur raison, celui-ci, disons-nous, ordonna au domestiqne de faire passer le visiteur au salon, et le rejoignit au bout d'un instant.

Mais, pour que l'on comprenne bien ce qui va suivre, disons d''où venait Salvator en se présentant chez Camille.

Il venait de chez sa cousine, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

A sa première demande d'être introduit près de la jeune fille, on lui avait répondu que mademoiselle de Valgeneuse ne recevait pas.

Il avait insisté et avait été repoussé de nouveau.

Mais il était patient, notre ami Salvator, et ce qu'il voulait, il le voulait bien.

Il avait donc pris une seconde carte, et, à la suite de son nom de Conrad de Valgeneuse, il avait écrit au crayon:

« Vient pour s'entendre sur l'héritage. »

Jamais parole magique, jamais talisman merveilleux n'ouvrit la porte d'un château de fée avec plus de promptitude. On le fit entrer dans le salon, où mademoiselle de Valgeneuse le vint rejoindre quelques instants après.

Le désespoir où l'avait plongée la perte de sa fortune l'avait prodigieusement changée : son front était blême, sa joue hâve, son œil terne ; elle ressemblait à ces belles et fiévreuses filles des Maremmes, dont le regard vague semble flotter dans un monde inconnu du nôtre. Le frisson de la *mal'aria*, qu'elle semblait porter en elle, gagna en quelque sorte Salvator, et, lorsqu'elle entra, il frissonna involontairement.

Salvator, pour se présenter chez sa cousine, avait revêtu le costume, non-seulement d'un homme du monde, mais encore d'un élégant du jour, sous sa plus rigoureuse étiquette.

En le voyant si supérieurement distingué, si parfaitement beau, les yeux de la jeune fille s'allumèrent d'une lueur sinistre, et il en jaillit des éclairs de colère et de haine.

— Vous avez à me parler, monsieur? dit-elle sèchement et d'un air de hauteur dédaigneuse.

— Oui, ma cousine, répondit Salvator.

Mademoiselle de Valgeneuse fit une moue assez méprisante en entendant ce mot de *cousine*, qui lui parut d'une familiarité injurieuse.

— Et que pouvez-vous me vouloir? répondit-elle sur le même ton.

— Je viens vous parler, continua Salvator, que les airs dédaigneux de mademoiselle de Valgeneuse laissaient parfaitement indifférent, de la position qui vous est faite par suite de la mort de votre frère.

— Alors cette question d'héritage, dont vous désirez m'entretenir...?

— Vous comprenez son importance, n'est-ce pas?

— Vous prétendez que cet héritage vous appartient, je crois?

— Je ne prétends pas, j'affirme.

— Affirmer ne coûte rien. Nous plaiderons.

— Affirmer ne coûte rien, en effet, dit Salvator; mais plaider coûte beaucoup; vous ne plaiderez pas, ma cousine.

— Et qui m'en empêchera? Vous?

— Dieu m'en garde!

— Qui donc, alors?

— Votre bon sens, votre raison, votre notaire surtout.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que vous avez fait venir hier votre notaire, qui est en même temps le mien, M. Baratteau, un bien brave homme! que vous lui avez dit de vous mettre au courant de vos affaires; et, en apprenant que vous n'aviez plus rien, vous lui avez demandé conseil; il vous a conseillé de ne pas plaider, parce que le testament que je possède est fait de manière à ne donner chance à aucun procès.

— Je consulterai mon avoué.

— Scylla ne vous donnera pas un meilleur conseil que Charybde.

— Alors, que voulez-vous, monsieur? Je ne comprends pas le but de votre visite, à moins que vous n'ayez dessein de vous venger sur une femme de la haine que vous portiez à son frère.

Salvator secoua la tête avec douceur et mélancolie.

— Je n'ai de haine contre personne, dit-il; je n'en avais pas même contre Lorédan : comment se pourrait-il que j'en eusse contre vous? Il eût suffi d'un mot pour nous rapprocher, votre frère et moi. Il est vrai que ce mot était peu de chose, c'était le mot *conscience*, et il ne devait jamais le prononcer. Je ne viens donc pas pour vous faire injure, et, loin de là, si vous voulez m'écouter, vous apprendrez que le cœur que vous croyez gonflé de haine n'est rempli pour vous que de la plus respectueuse compassion.

— Je vous remercie humblement de votre aimable pitié, mon cher monsieur; mais les femmes de ma race ne s'abaissent pas à l'aumône, elles s'élèvent à la mort.

— Veuillez m'écouter, mademoiselle, dit respectueusement Salvator.

— Oui, je comprends, vous allez m'offrir une pension viagère pour qu'on ne dise pas dans le monde que vous avez laissé mourir une parente à l'hôpital.

— Je ne vous offre rien, répondit Salvator sans s'arrêter aux outrageantés suppositions de la jeune fille ; je suis venu chez vous avec l'intention de m'informer de vos besoins et avec le désir et l'espoir de les satisfaire.

— Alors, expliquez-vous clairement, reprit Suzanne étonnée; car je ne sais plus où vous en voulez venir.

— C'est cependant bien simple. Combien dépensez-vous personnellement par an? en d'autres termes, quelle somme vous faut-il, bon an, mal an? en d'autres termes encore, quelle somme vous faut-il par année pour tenir votre maison sur le pied où elle est aujourd'hui?

— Je l'ignore complétement, dit mademoiselle de Valgeneuse; je ne me suis jamais occupée de ces détails.

— Eh bien, je vais vous le dire, moi, reprit Salvator : du vivant de votre frère; vous dépensiez, à vous deux, cent mille francs par an.

— Cent mille francs ! s'écria la jeune fille stupéfaite.

— Or, je présume que vous, ma cousine, vous entriez pour le tiers à peu près dans cette dépense; c'est donc trente à trente-cinq mille francs qu'il vous faut par année.

— Mais, monsieur, interrompit Suzanne stupéfaite encore cette fois, seulement stupéfaite pour une autre cause, car la pensée commençait à lui venir que, pour une raison ou pour une autre, son cousin allait l'enrichir et qu'elle pourrait

alors courir les grandes routes avec Camille; — mais, monsieur, je dépense à peine cette somme.

— Soit, dit Salvator; mais il y a des années mauvaises. Je vous lègue donc, en prévision de ces mauvais temps, cinquante mille francs par année; le capital restera chez maître Baratteau, et vous en toucherez, soit mensuellement, soit trimestriellement, à votre guise enfin, le revenu. Ma proposition vous semble-t-elle acceptable?

— Mais, monsieur, reprit Suzanne, dont le visage s'empourpra de joie, en supposant que j'accepte, faut-il encore que je sache quel droit j'ai à recevoir un pareil don?

— Quant à vos droits, mademoiselle, dit Salvator en souriant, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, vous n'en avez aucun.

— Alors, je veux dire à quel titre? reprit vivement la jeune fille.

— A titre de nièce de mon père, mademoiselle, reprit gravement Salvator. Acceptez-vous?

Tout un monde d'idées s'agita dans le cerveau de la jeune fille, à cette proposition si nettement formulée; elle entrevit vaguement qu'il était une race de créatures supérieures à celles qu'elle avait connues jusque-là et à elle-même; que ces créatures, émanées sans doute plus directement de Dieu, et qui avaient reçu du ciel la vivifiante transmission du bien, étaient jetées ici-bas pour corriger le mal qu'y faisaient les êtres inférieurs. Elle distingua, comme à travers les brumes d'un rêve, tous les horizons roses des plaines de l'amour; sa vie, flottante et indécise jusqu'à la mort de son frère, noire, agitée, tumultueuse depuis trois jours, refléta tout à coup les couleurs de l'arc-en-ciel; mille promesses caressantes comme des brises d'été rafraîchissaient son front, et ce fut le cœur en proie à toutes les ivresses de l'espoir qu'elle releva sur Salvator son regard, où rayonnait, cette fois, la plus vive reconnaissance.

Elle l'avait jusque-là regardé avec sa haine; mais, en jetant maintenant sur lui des yeux reconnaissants, elle ne put réprimer un mouvement d'admiration : elle le trouva beau, splendide, rayonnant, et elle n'hésita point à lui manifester son admiration par son regard, sinon par ses paroles.

Salvator ne parut point remarquer l'impression que sa

vue produisait sur la jeune fille, et il lui demanda pour la seconde fois et aussi gravement que la première :

— Acceptez-vous, ma cousine ?

— Avec une vive reconnaissance, répondit mademoiselle de Valgeneuse d'une voix profondément émue et en tendant ses deux mains au jeune homme.

Mais celui-ci salua et fit un pas pour se retirer.

— Je vais, mademoiselle, dit-il, et de ce pas, faire dresser, chez maître Baratteau, l'acte qui vous constitue héritière d'un million. Dès demain, vous pourrez toucher le premier semestre.

— Mon cousin ! s'écria-t-elle, en l'arrêtant de sa voix la plus douce, Conrad ! est-il possible que vous me haïssiez ?

— Je vous le répète, mademoiselle, dit Salvator souriant mais froid, je ne hais personne.

— Est-il possible, Conrad, continua Suzanne en donnant à sa voix et à son visage l'expression de la plus vive affection, est-il possible que vous ayez oublié qu'une partie de notre vie, enfance et jeunesse, s'est écoulée côte à côte ; que nous avons un passé commun ; que nous portons le même nom, et qu'enfin le même sang coule dans nos veines ?

— Je n'ai rien oublié, Suzanne, dit tristement Salvator, pas même les projets que nos pères formaient sur nous, et c'est parce que je me suis souvenu, au contraire, que vous me voyez chez vous aujourd'hui.

— Dites-vous vrai, Conrad ?

— Je ne mens jamais.

— Mais, alors, croyez-vous avoir assez fait pour la nièce de votre père en assurant, même aussi généreusement que vous le faites, son bien-être matériel ? Je suis seule au monde, Conrad ; seule à partir de ce jour. Je n'ai plus ni parent, ni ami, ni soutien.

— C'est Dieu qui vous punit, Suzanne, dit gravement le jeune homme.

— Oh ! vous êtes sévère jusqu'à la dureté.

— N'avez-vous rien à vous reprocher, Suzanne ?

— Rien de grave, Conrad ; à moins que vous n'appeliez fautes graves des coquetteries de jeune fille ou des caprices de femme.

— Est-ce par coquetterie ou par caprice, reprit solennellement Conrad, que vous avez prêté les mains à cette

odieuse machination dont le résultat a été le rapt d'une jeune fille de votre pensionnat, rapt exécuté sous vos yeux, par votre frère et avec votre concours? Croyez-vous que Dieu ne punisse pas, un jour ou l'autre, un semblable caprice? Eh bien, Suzanne, ce jour est arrivé, et Dieu vous punit par l'abandon, l'isolement, l'absence de toute famille : châtiment sévère mais mérité, et, par conséquent, juste.

Mademoiselle de Valgeneuse baissa la tête : une rougeur qu'elle n'avait pu contenir envahissait son visage.

Un instant après, elle releva le front lentement, et, comme cherchant ses mots :

— Ainsi, dit-elle, vous, mon plus proche et mon dernier parent, vous me refusez non-seulement votre amitié, mais encore votre appui. Je ne suis pas une pécheresse endurcie, cependant, Conrad. Le fond de mon cœur est bon, croyez-moi, et je pourrais peut-être réparer, avec votre aide, une faute horrible sans doute, mais qui a son atténuation, sinon son excuse, dans sa cause. C'est ma tendresse fraternelle qui m'a poussée à cette mauvaise action. Où est cette jeune fille? J'irai me jeter à ses pieds; j'irai lui demander pardon. Elle était orpheline et sans fortune, je la prendrai avec moi, j'en ferai mon amie, ma sœur; je la doterai, je la marierai. Enfin, pour faire oublier ce peu d'années consacrées au mal, je passerai ma vie à faire le bien. Seulement, je vous le demande en grâce, encouragez-moi, aidez-moi, assistez-moi?

— Il est trop tard, dit Salvator.

— Conrad, insista la jeune fille, ne soyez pas l'archange punisseur. J'ai entendu souvent prononcer votre nom de Salvator comme le nom d'un homme de bien. Ne soyez pas aussi sévère que Dieu, vous qui n'êtes qu'une de ses créatures. Tendez la main à qui vous implore au lieu de le pousser plus avant dans l'abîme. A défaut d'amitié, ayez de la compassion, Conrad; nous sommes encore jeunes tous deux, tout n'est donc pas désespéré. Étudiez-moi, mettez-moi à l'épreuve, essayez de me trouver en faute, et, si je mets au bien l'ardeur que j'ai mise au mal, vous verrez, Conrad, quels trésors de dévouement et d'affection sincère peut contenir un cœur vierge de bien.

— Il est trop tard! répéta mélancoliquement Salvator. Je suis dans le monde moral une sorte de médecin, Suzanne;

j'ai pris à tâche de panser et de guérir les blessés que fait la société à toute heure. Le temps que j'ai passé auprès de vous est un temps volé à mes malades. Laissez-moi donc retourner vers eux et oubliez que vous m'avez vu.

— Non, s'écria impétueusement la jeune fille, il ne sera pas dit que je n'aurai pas mis toute insistance... Je vous supplie, Conrad, d'essayer de devenir mon ami.

— Jamais! répondit amèrement le jeune homme.

— Soit, murmura Suzanne en réprimant un geste de dépit; mais, puisqu'il vous a plu de m'obliger si généreusement, je ne sais pas pour quelle cause, voulez-vous, en cette matière-là, m'obliger tout à fait?

— La cause est celle que je vous ai dite, Suzanne, riposta sévèrement Salvator; je vous le jure devant Dieu. Quant à vous obliger tout à fait dans le sens que vous dites, je ne demande pas mieux; mais expliquez-vous, je ne vous comprends pas. Avez-vous besoin d'une année à l'avance?

— Je veux quitter Paris, répondit Suzanne, et non-seulement Paris, mais l'Europe. Je veux me retirer dans une solitude, en Amérique ou en Asie; j'ai horreur du monde; j'ai donc besoin de toute la fortune que vous me faites la grâce de me donner.

— Où vous serez, Suzanne, votre revenu vous parviendra; n'ayez aucune crainte à ce sujet.

— Non, dit Suzanne, qui sembla hésiter, j'ai besoin d'avoir toute ma fortune avec moi; je veux l'emporter, et qu'on ignore ici le lieu que j'aurai choisi pour ma retraite.

— Si je vous comprends, Suzanne, c'est tout votre capital, c'est-à-dire un million, que vous me demandez?

— N'avez-vous pas dit, tout à l'heure, que ce million était déposé chez M. Baratteau?

— Et je vous le répète, Suzanne. — Quand le voulez-vous?

— Le plus tôt possible.

— Quand comptez-vous partir?

— Aujourd'hui, si je pouvais.

— Aujourd'hui, il est trop tard pour réaliser cette somme.

— Quel temps faut-il donc?

— Vingt-quatre heures, tout au plus.

— Ainsi, demain à pareille heure, dit mademoiselle de

Valgeneuse, dont les yeux rayonnèrent de bonheur, je pourrai partir, emportant un million ?

— Demain, à pareille heure.

— O Conrad, s'écria la jeune fille avec une sorte d'exaltation amoureuse, pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés sur une meilleure route ! Quelle femme j'eusse été entre vos mains ! De quel ardent amour je vous eusse entouré !...

— Adieu, ma cousine, dit Salvator, qui ne voulait pas en entendre davantage. Que Dieu vous pardonne le mal que vous avez fait, et qu'il vous préserve de celui que vous avez peut-être dessein de faire encore.

Mademoiselle de Valgeneuse frissonna involontairement.

— Adieu, Conrad, dit-elle, osant à peine le regarder; je vous souhaite, moi, tout le bonheur que vous méritez, et, quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais que, pendant un quart d'heure, à votre contact, je suis redevenue une honnête femme et un bon cœur.

Salvator salua mademoiselle de Valgeneuse et se rendit, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, chez Camille de Rozan.

— Monsieur, dit-il, dès qu'il aperçut l'Américain, j'ai trouvé votre carte à la maison, et je suis venu m'informer, aussitôt que je l'ai pu, de la raison qui m'a valu l'honneur de votre visite.

— Monsieur, répondit Camille, vous vous nommez bien Conrad de Valgeneuse ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes, par conséquent, le cousin de mademoiselle de Valgeneuse ?

— En effet.

— Eh bien, monsieur, ma visite n'était à autre fin que de savoir de vous qui, à ce que j'ai entendu dire, êtes héritier direct, quelles sont vos intentions à l'endroit de mademoiselle Suzanne ?

— Je veux bien vous répondre, monsieur; mais encore faut-il que je sache à quel titre vous m'interrogez. Êtes-vous l'homme d'affaires de ma cousine, son avoué, son conseil ? Sur quoi me faites-vous l'honneur de me questionner ? sur ses droits, ou sur mes sentiments ?

— Sur les uns et sur les autres.

— Alors, mon cher monsieur, vous êtes à la fois son parent et son homme d'affaires ?

— Ni l'un ni l'autre. J'étais l'ami intime de Lorédan, et je crois avoir un titre suffisant pour m'informer du sort de sa sœur, qui désormais est orpheline.

— Très-bien, mon cher monsieur... Vous étiez l'ami de M. de Valgeneuse ; alors, pourquoi vous adressez-vous à moi dont il était le mortel ennemi ?

— Parce que je ne connais pas d'autre parent que vous.

— C'est donc à ma charité que vous avez recours ?

— A votre charité, si le mot vous plaît.

— En ce cas, cher monsieur, pourquoi me parlez-vous sur ce ton ? pourquoi êtes-vous si agité, si nerveux, si fébrile ? Celui qui remplit le pieux devoir que vous remplissez en ce moment, n'est pas troublé comme vous l'êtes. Une bonne action s'accomplit froidement : que vous arrive-t-il ?

— Monsieur, nous ne sommes pas ici pour discuter mon tempérament.

— Sans doute ; mais nous sommes ici pour discuter les intérêts d'une personne absente ; il faut donc le faire avec calme. En deux mots, qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me demander ?

— Je vous demande, dit violemment Camille, ce que vous comptez faire à l'égard de mademoiselle de Valgeneuse ?

— J'ai l'honneur de vous répondre, mon cher monsieur, que c'est une affaire entre ma cousine et moi.

— Autrement dit, vous refusez de me répondre ?

— Je refuse, en effet, et je ne le dis pas autrement que je ne veux le dire.

— Eh bien, monsieur, comme je parle au nom du frère de mademoiselle de Valgeneuse, je regarde votre refus comme un manque de cœur.

— Que voulez-vous, mon cher monsieur ! mon cœur n'est pas pétri de la même matière que le vôtre.

— Moi, monsieur, je dirais franchement ma pensée, et, si un ami m'interrogeait, je ne le laisserais pas inquiet sur le sort d'une orpheline.

— Alors, mon cher monsieur, pourquoi avez-vous laissé Colomban inquiet sur le sort de Carmélite ? demanda Salvator d'une voix sévère.

L'Américain devint blême et frissonna : il avait essayé d'égratigner, et il était mordu.

— Tous les passants me jetteront donc à la tête ce nom de Colomban ! s'écria Camille plein de rage. Soit ! Vous payerez pour tous, continua-t-il en regardant Salvator d'un air menaçant, et vous me rendrez raison.

Salvator sourit, comme doit sourire le chêne en voyant s'agiter le roseau.

— Plût au ciel que je vous rendisse la raison ! murmura-t-il en faisant avec mépris allusion à la provocation de Camille.

Mais celui-ci, ne se connaissant plus, s'élançait sur lui et semblait vouloir joindre le geste à la menace, quand Salvator, avec ce calme énergique dont nous lui avons vu faire preuve trois ou quatre fois pendant ce drame, prit la main que Camille avançait, et, la serrant vigoureusement, fit reculer l'Américain de deux pas, et, se reposant à la place où il était avant ce mouvement, lui dit :

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas de sang-froid, mon cher monsieur.

Ils en étaient là quand un domestique entra, tenant une lettre qu'apportait en toute hâte un commissionnaire.

Camille jeta la lettre sur la table ; mais, sur l'insistance du domestique, il la reprit, et, demandant la permission à Salvator, il lut ce qui suit :

« Conrad sort de chez moi. Nous l'avons calomnié. C'est un cœur noble et magnanime. Il me donne un million : c'est vous dire que toutes les tentatives que vous pourriez faire auprès de lui à ce sujet sont désormais inutiles. Faites donc votre malle au plus vite : nous allons d'abord au Havre, et nous partons demain à trois heures.

» Votre SUZANNE. »

— Répondez que c'est convenu, dit Camille au domestique en déchirant la lettre, dont il jeta les morceaux dans le foyer de la cheminée. Monsieur Conrad, ajouta-t-il en relevant la tête et allant vers Salvator, je vous demande pardon de l'étrangeté de mes paroles ; elles n'ont d'excuse que mon

amitié pour Lorédan. Mademoiselle de Valgeneuse me fait connaître la conduite fraternelle que vous avez tenue envers elle. Il ne me reste plus qu'à vous exprimer tous mes regrets de la conduite que j'ai tenue, moi, envers vous.

— Adieu, mon cher monsieur, dit sévèrement Salvator; et, pour que ma visite n'ait pas été inutile, évitez, si vous m'en croyez, de briser le cœur d'une femme. Toutes n'ont pas l'angélique résignation de Carmélite.

Et, ayant salué Camille, Salvator se retira, laissant le jeune Américain quelque peu troublé de la scène qui venait de se passer.

CXXXVI

M. Tartufe.

Les archevêques sont mortels; personne ne songera à contredire cette opinion. En tout cas, nous ne faisons qu'émettre la pensée qui avait tumultueusement agité monseigneur Coletti, le jour qu'il avait appris par M. Rappt la nouvelle de la dangereuse maladie de l'archevêque de Paris, M. de Quélen.

Aussitôt M. Rappt parti, monseigneur Coletti avait fait atteler, et il s'était fait conduire, brides abattues, chez le médecin de monseigneur. Le médecin avait confirmé le dire de M. Rappt, et monseigneur Coletti était rentré à son hôtel le cœur plein d'une inexprimable félicité.

C'est à ce moment qu'il avait intérieurement formulé cette pensée que tous les archevêques sont mortels, pensée qui,

exprimée par M. de la Palisse, eût fomenté la gaieté de chacun, mais qui, dans la bouche de monseigneur Coletti, acquérait l'importance peu réjouissante d'un arrêt de mort.

Pendant les émeutes qui suivirent les élections, monseigneur Coletti ne manqua pas d'aller lui-même et d'envoyer au palais archiépiscopal demander des nouvelles de la santé du prélat, au moins trois fois la semaine.

La fièvre devenait de jour en jour plus intense, et les espérances de monseigneur Coletti croissaient en raison directe de la fièvre de monseigneur de Quélen.

La maladie en était là le jour où, pour récompenser M. Rappt de ses bonnes dragonnades dans les rues, le roi avait nommé le mari de Régina pair de France et maréchal de camp.

Monseigneur Coletti se fit conduire chez M. Rappt, et, sous prétexte de le féliciter, il lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Rome relatives à sa nomination.

Le pape n'avait pas encore répondu.

Quelques jours s'écoulèrent, et, un matin, en entrant aux Tuileries, monseigneur Coletti aperçut, à son grand étonnement et à son grand chagrin, la voiture de l'archevêque, qui entrait dans la cour du palais en même temps que la sienne.

Il baissa rapidement la glace, et, passant la tête par la portière, il regarda de loin la voiture de l'archevêque, pour s'assurer qu'il n'avait pas tout à fait la berlue.

De son côté, monseigneur de Quélen, qui avait reconnu la voiture de monseigneur Coletti, eut la même idée que lui; si bien que, passant la tête par la portière, il aperçut l'évêque au moment où celui-ci le reconnaissait.

La vue de monseigneur Coletti ne parut pas chagriner monseigneur de Quélen; mais la vue de monseigneur de Quélen en bonne santé parut contrister profondément monseigneur Coletti.

Ainsi les destins l'avaient voulu: *sic fata voluerunt*. L'archevêque se rendant aux Tuileries, c'était l'évanouissement de toute illusion ambitieuse; c'était un archevêché tombé dans l'eau, ou tout au moins renvoyé aux calendes grecques.

Les deux prélats s'accostèrent, et, après s'être réciproque-

ment demandé de leurs nouvelles, gravirent l'escalier qui conduisait à l'appartement du roi.

L'entrevue fut courte, au moins pour monseigneur Coletti, qui voyait rayonner le soleil de la santé sur les joues et dans les yeux de l'archevêque.

Il salua prestement le roi, sous prétexte de le laisser conférer avec monseigneur de Quélen, et il se fit conduire au galop chez le comte Rappt.

Si comédien que fût le nouveau pair de France, il ne put dissimuler que bien péniblement le profond ennui que lui causait la visite de monseigneur Coletti. Celui-ci remarqua le froncement de sourcils du comte; mais il ne sembla ni s'en formaliser ni s'en étonner. Il salua respectueusement le comte, qui s'efforça de lui rendre un salut de la même espèce.

Une fois assis, l'évêque sembla recueillir, méditer et peser les paroles qu'il allait dire. M. Rappt, de son côté, garda le silence. Si bien que, quoique en présence depuis quelques instants, ils n'avaient pas encore échangé un mot quand Bordier, le secrétaire de M. Rappt, entra tenant à la main une lettre qu'il remit au comte; après quoi, il sortit de l'appartement.

— Voici une lettre qui ne pouvait arriver plus à propos, dit le pair de France en montrant à l'évêque le timbre et l'enveloppe.

— C'est une lettre de Rome, dit en rougissant de plaisir monseigneur Coletti, dont le yeux paraissaient vouloir dévorer la lettre.

— En effet, monseigneur, c'est une lettre de Rome, dit le comte; et, à en juger par le cachet, ajouta-t-il en tournant l'enveloppe, c'est une lettre du saint-père.

L'évêque se signa, et M. Rappt sourit imperceptiblement.

— Me permettez-vous de décacheter la lettre de notre saint-père? demanda celui-ci.

— Faites, faites, monsieur le comte, se hâta de répondre l'évêque.

M. Rappt ouvrit la lettre et la lut rapidement des yeux pendant que monseigneur Coletti, fixant sur la sainte missive un regard ardent, était en proie à la fiévreuse perplexité des condamnés écoutant la lecture de leur jugement.

Soit que la lettre fût longue ou difficile à comprendre,

soit que le pair de France se fît un méchant plaisir de prolonger l'émotion de l'évêque, M. Rappt resta si longtemps absorbé dans sa lecture, que monseigneur Coletti crut devoir en faire l'observation.

— L'écriture de Sa Sainteté est très-difficile à lire? dit-il pour entrer en matière.

— Mais non, je vous assure, répondit le comte Rappt en lui tendant la lettre; lisez vous-même.

L'évêque la saisit avidement et la lut tout entière d'un seul regard. Elle était brève et pourtant fort expressive. C'était un refus clair, net, simple, positif de faire quoi que ce fût pour un homme dont les façons d'être appelaient à grands cris les sévérités de la cour de Rome.

Monseigneur Coletti pâlit, et, rendant la lettre au comte :

— Monsieur le comte, dit-il, est-ce trop vous demander que de réclamer votre appui en cette malheureuse conjoncture?

— Je ne vous comprends pas, monseigneur.

— On m'a visiblement desservi.

— C'est probable.

— On m'a calomnié.

— Peut-être.

— Quelqu'un a usé du crédit qu'il avait près de Sa Sainteté pour me perdre dans son esprit.

— Je le pense comme vous.

— Eh bien, monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous prier d'user de toute votre influence, et elle est incommensurable, pour me faire rentrer en grâce.

— C'est impossible, dit sèchement le pair de France.

— Rien n'est impossible à un homme de votre génie, monsieur le comte, objecta l'évêque.

— Un homme de mon génie, monseigneur, ne se brouille jamais, quoi qu'il arrive, avec la cour de Rome.

— Même pour un ami?

— Même pour un ami.

— Même pour sauver un innocent?

— L'innocence porte en soi son propre salut, monseigneur.

— Ainsi, dit l'évêque en se levant et en regardant le comte d'un œil haineux, vous prétendez ne pouvoir rien pour moi?

— Je ne prétends pas, monseigneur, j'affirme.

— En un mot, vous refusez absolument de vous entremettre pour moi?

— Je refuse positivement, monseigneur.

— C'est la guerre que vous cherchez?

— Je ne la cherche ni ne la fuis, monseigneur; je l'accepte et je l'attends.

— A bientôt donc, monsieur le comte! dit l'évêque en s'éloignant brusquement.

— Quand vous voudrez, monseigneur, répondit le comte en souriant.

— C'est toi qui l'auras voulu, murmura sourdement l'évêque en regardant d'un œil menaçant le pavillon du comte. Et il sortit plein de fiel et de haine, et roulant dans sa tête mille projets de vengeance contre son ennemi.

Arrivé chez lui, son parti était pris; son moyen de vengeance était trouvé. Il se dirigea vers son cabinet de travail et prit dans un des tiroirs de son bureau un papier qu'il déplia rapidement.

C'était la promesse écrite par le compte Rappt, quelques heures avant l'élection, de faire nommer, s'il devenait ministre, monseigneur Coletti archevêque.

Monseigneur Coletti sourit d'un air diabolique en lisant cet écrit. Gœthe, en le voyant ainsi sourire, eût reconnu l'incarnation de son Méphistophélès. Il replia la lettre, et, la fourrant dans sa poche, il descendit rapidement les marches de l'escalier, sauta dans sa voiture et se fit conduire au ministère de la guerre, où il demanda le maréchal de Lamothe-Houdan.

Au bout de quelques instants, un huissier vint lui annoncer que le maréchal l'attendait.

Le maréchal de Lamothe-Houdan n'était pas, tant s'en faut, un diplomate de la force de son gendre, et encore moins un hypocrite de la trempe de monseigneur Coletti; mais il avait une qualité qui suppléait à l'hypocrisie et à l'astuce. Son habileté à lui était sa franchise; sa force, c'était sa droiture. Il ne connaissait l'évêque que comme le confesseur et le directeur de sa femme. Mais, de ses menées politico-religieuses, de ses travaux souterrains pour l'ordre, de ses faits et gestes scandaleux connus publiquement, il ne savait absolument rien, tant sa haute loyauté, toute

grande ouverte au bien, était hermétiquement fermée au mal.

Il accueillit donc l'évêque comme un prêtre entre les mains duquel était déposé le précieux dépôt de la conscience de sa femme; il le salua respectueusement, et, approchant un fauteuil, il lui fit signe de s'asseoir.

— Pardonnez-moi, monsieur le maréchal, dit l'évêque, de venir vous déranger au milieu de vos importants travaux.

— J'ai trop rarement l'occasion de vous voir, monseigneur, répondit le maréchal, pour ne pas l'accepter avec empressement lorsqu'elle se présente. A quel heureux hasard dois-je l'honneur de votre visite?

— Monsieur le maréchal, dit l'évêque, je suis un honnête homme.

— Je n'en doute pas, monseigneur.

— Je n'ai jamais fait de mal, et je n'en voudrais faire à personne au monde.

— J'en suis certain.

— Tous mes actes sont là pour répondre de la pureté de ma vie.

— Vous êtes le confesseur de madame la maréchale, monseigneur; je n'en dirai pas davantage.

— Eh bien, précisément, monsieur le maréchal, et c'est justement parce que je suis le confesseur de madame de Lamothe-Houdan que j'ai l'honneur de vous demander un netretien.

— Je vous écoute, monseigneur.

— Que diriez-vous, monsieur le maréchal, si vous appreniez tout à coup que le confesseur de votre vertueuse épouse est un être haïssable et méchant, sans honneur et sans vergogne; un scélérat souillé des plus affreuses iniquités?

— Je ne vous comprends pas, monseigneur.

— Que diriez-vous si celui qui vous parle était le pécheur le plus pervers, le plus éhonté, le plus dangereux de toute la chrétienté?

— Je lui dirais, monseigneur, que sa place n'est pas auprès de ma femme, et, s'il insistait, je le mettrais à la porte par les deux épaules.

— Eh bien, monsieur le maréchal, celui dont je vous parle, s'il n'est pas un profond scélérat, est accusé de l'être,

et c'est à vous, la loyauté et l'honneur en personne, que je viens demander justice.

— Si je vous entends bien, monseigneur, vous êtes accusé de je ne sais quelle faute, et vous vous adressez à moi pour obtenir réparation de votre injure. Malheureusement, monseigneur, et je le regrette vivement, je ne puis rien. Si vous étiez militaire, ce serait différent; mais vous êtes ecclésiastique, c'est au ministre des cultes qu'il faut en référer.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur le maréchal.

— En ce cas, expliquez-vous plus clairement.

— J'ai été accusé, calomnié auprès du saint-père par un membre de votre famille.

— Par qui donc ?

— Par votre gendre.

— Le comte Rappt ?

— Oui, monsieur le maréchal.

— Mais quel rapport peut-il exister entre le comte Rappt et vous, et pourquoi vous aurait-il calomnié ?

— Vous connaissez, monsieur le maréchal, la toute-puissance du clergé sur l'esprit de la bourgeoisie ?

— Oui ! murmura le maréchal de Lamothe-Houdan du ton dont il eût dit : « Hélas ! je ne la connais que trop ! »

— Au moment des élections, poursuivit l'évêque, le clergé a usé de tout le crédit que lui accorde la confiance publique pour faire arriver à la Chambre les candidats de Sa Majesté. Un des membres du clergé, auquel une vie irréprochable plutôt qu'un vrai mérite a donné une vaste influence sur les élections de Paris, c'est moi, Excellence, c'est votre humble, respectueux et dévoué serviteur...

— Mais je ne vois pas, dit le maréchal, qui commençait à s'impatienter, quel rapport il y a entre les calomnies dont vous êtes l'objet, les élections et mon gendre.

— Un rapport intime, direct, monsieur le maréchal. En effet, l'avant-veille des élections, M. le comte Rappt est venu me trouver et m'offrir, si je parvenais à le faire nommer, l'archevêché de Paris, en cas que la maladie de monseigneur l'archevêque fût mortelle, ou tout autre archevêché vacant, dans le cas où monseigneur en reviendrait.

— Fi ! dit le maréchal d'un air de dégoût ; voilà une vilaine proposition, un ignoble trafic.

— C'est ce que j'ai pensé, monsieur le maréchal, s'empressa de dire l'évêque; aussi me suis-je permis de blâmer sévèrement M. le comte.

— Et vous avez bien fait! dit vivement le maréchal.

— Mais M. le comte a insisté, poursuivit l'évêque; il m'a représenté, et non sans raison, que les hommes d'un talent et d'un dévouement aussi éprouvés que le sien étaient rares; que Sa Majesté avait de nombreux et de rudes ennemis à combattre: et, continua modestement monseigneur Coletti, en m'offrant un archevêché, me dit-il, il n'avait d'autre but que de me mettre à même de réchauffer l'esprit religieux, qui se refroidit de jour en jour. Ce sont ses propres paroles, monsieur le maréchal.

— Et qu'est-il résulté de cette méchante proposition?

— Bien méchante, en effet, monsieur le maréchal, mais plus méchante par la forme que par le fond; car, hélas! il n'est que trop vrai que l'hydre de la liberté relève la tête. Si nous n'y prenons garde, avant un an, c'en est fait de la conscience humaine; et voilà comment j'ai été contraint d'accepter l'offre que me faisait M. le comte.

— De façon, dit sévèrement le maréchal, si je vous comprends bien, que mon gendre s'est engagé à vous faire nommer archevêque, et que vous vous êtes engagé à le faire nommer député?

— Dans l'intérêt du ciel et de l'État, oui, monsieur le maréchal.

— Eh bien, monsieur l'abbé, reprit le maréchal, quand vous êtes entré chez moi, tout à l'heure, je savais aussi bien que vous à quoi m'en tenir sur la moralité du comte Rappt...

— Je n'en doute pas, Excellence, interrompit l'évêque.

— Quand vous sortirez d'ici, monsieur l'abbé, continua le maréchal, je saurai aussi à quoi m'en tenir sur votre compte.

— Monsieur le maréchal! s'écria violemment monseigneur Coletti.

— Qu'y a-t-il? demanda d'un air hautain le maréchal.

— Que Votre Excellence excuse mon étonnement; mais je ne m'attendais guère, je l'avoue, en entrant ici, à ce qui en arriverait.

— Qu'arrivera-t-il donc, monsieur l'abbé?

— Mais Votre Excellence le sait aussi bien que moi; si Votre Excellence n'emploie pas tout son crédit pour me faire rentrer en grâce auprès du saint-père, dans l'esprit duquel j'ai été noirci par M. le comte Rappt, je serai obligé de livrer à la publicité les preuves écrites de la méchanceté de M. le comte, et je ne pense pas que M. le maréchal serait fort réjoui de voir son noble nom compromis dans de si désastreux débats.

— Expliquez-vous plus clairement, s'il vous plaît.

— Tenez, Excellence, dit l'évêque en tirant de sa poche la lettre de M. Rappt et en la présentant au maréchal.

Le visage du vieillard s'empourpra à la lecture de cette lettre.

— Tenez, dit-il en la rendant avec dégoût. Je vous comprends tout à fait maintenant, et je vois ce que vous êtes venu me demander.

Puis, se retournant, il agita la sonnette.

— Sortez, dit-il, et rendez grâce à Dieu de l'habit qui vous couvre et du lieu où nous sommes.

— Excellence ! s'écria l'évêque furieux

— Silence ! dit impérieusement le maréchal. Écoutez un bon conseil, afin de n'avoir pas tout à fait perdu votre temps. Ne dirigez plus madame la maréchale ; en d'autres termes, ne remettez plus le pied à l'hôtel de Lamothe-Houdan, car il pourrait vous arriver, non pas malheur, mais honte.

Monseigneur Coletti allait répliquer; son œil était en feu, ses pommettes étaient enflammées. Il allait lancer sur le maréchal ses plus terribles foudres, quand l'huissier entra.

— Reconduisez monseigneur, dit le maréchal.

— C'est toi qui l'auras voulu, murmura monseigneur Coletti en sortant de chez le maréchal de Lamothe-Houdan, comme il avait fait en sortant de chez le comte Rappt.

Seulement, son sourire était encore plus mauvais l'après-midi que le matin.

— Chez madame de la Tournelle ! cria-t-il à son cocher.

Au bout d'un quart d'heure, il était installé dans le boudoir de la marquise, qui, absente depuis deux heures, devait rentrer dans quelques instants.

C'était juste le temps nécessaire pour dresser son plan de bataille,

Et c'en était véritablement un. Jamais conquérant n'étudia avec plus de patience et de génie la prise d'une ville. Autant le résultat était sûr, autant l'attaque était difficile. Quel côté de la place lui fallait-il assiéger? De quelles armes devait-il se servir? Raconter à la marquise la scène qu'il venait d'avoir avec le comte Rappt était impossible : entre le comte et lui, la marquise n'eût pas hésité. L'évêque le savait bien, car il connaissait son ambition autant que sa dévotion, et celle-ci lui paraissait moins grande que celle-là.

Il ne pouvait pas davantage raconter son entrevue avec le maréchal de Lamothe-Houdan. C'était le mettre à dos l'homme en ce moment le plus puissant de toute sa famille, et cependant il fallait commencer l'œuvre, et au plus vite. L'ambition peut attendre; la vengeance, jamais! Et le cœur de l'évêque était gonflé de vengeance.

Il en était là de ses méditations quand la marquise rentra.

— Je ne m'attendais guère, monseigneur, dit la marquise, à la félicité de vous voir aujourd'hui. Qu'est-ce qui me procure le bonheur de votre visite?

— C'est presque une visite d'adieu, marquise, répondit monseigneur Coletti en se levant et en baisant avec plus de tendresse feinte que de respect la main de la dévote.

— Comment! une visite d'adieu? s'écria la marquise, sur laquelle ces mots produisirent le même effet que si on lui eût annoncé la fin du monde.

— Hélas! oui, marquise, dit mélancoliquement l'évêque; je pars, ou, du moins, je vais partir.

— Pour longtemps? demanda avec effroi madame de la Tournelle.

— Qui peut le dire, chère marquise! Pour toujours, peut-être. Sait-on jamais l'heure des retours?

— Mais vous ne m'aviez point encore parlé de ce départ.

— Je vous connais, chère marquise; je connais toute la bienveillante tendresse que vous me portez. Il m'a donc semblé que vous cacher ce départ jusqu'au dernier moment, c'était en abréger la rigueur. Si je me suis trompé, excusez mon erreur.

— Et quelle est la cause de votre départ? demanda en

rougissant madame de la Tournelle. Quel en est le but?

— La cause, répondit onctueusement l'évêque, c'est l'amour du prochain; le but, c'est le triomphe de la foi.

— Vous partez en mission?

— Oui, marquise.

— Bien loin?

— En Chine.

La marquise poussa un cri de terreur.

— Vous aviez raison, dit-elle tristement, vous partez peut-être pour toujours.

— Il le faut, marquise! s'écria l'évêque avec cette solennité emphatique dont Pierre l'Ermite lui avait donné le modèle, en disant : « Dieu le veut. »

— Hélas! soupira madame de la Tournelle.

— Ne me découragez pas, chère marquise, dit l'évêque en feignant une profonde émotion. Mon cœur n'est déjà que trop disposé à la faiblesse, en songeant que je quitte des fidèles telles que vous.

— Et quand partez-vous, monseigneur? demanda madame de la Tournelle, en proie à une agitation extraordinaire.

— Demain peut-être, après-demain certainement. Ma visite est donc, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, presque une visite d'adieu. Je dis presque, car j'ai une sorte de mission à vous donner et je ne partirai le cœur satisfait qu'après son accomplissement.

— Que voulez-vous dire, monseigneur? Vous savez que vous n'avez pas de servante plus humble et plus dévouée que moi.

— Je le sais, marquise, et je vous le prouve en vous confiant une négociation de la plus haute importance.

— Parlez, monseigneur.

— Sur le point de partir, j'ai dû m'inquiéter du soin des âmes que Dieu avait daigné confier à mon dévouement.

— Hélas! murmura la marquise.

— Non que les honnêtes gens manquent pour diriger mes brebis, continua l'évêque, mais il est certaines âmes qui, devant telle ou telle règle de conduite indiquée par moi comme une source future de félicité, vont se déconcerter, se troubler, s'inquiéter de l'absence de leur pasteur ordinaire; parmi ces fidèles ouailles, j'ai naturellement pensé à la plus fidèle, j'ai songé à vous, marquise.

— Je n'attendais pas moins de votre charité et de votre sollicitude, monseigneur.

— Je me suis laborieusement occupé de me trouver auprès de vous un remplaçant, et j'ai fait choix d'un homme qui vous est suffisamment connu. Si mon choix n'est pas de votre goût, vous n'avez qu'à parler, marquise. Mon recommandé est un personnage pieux, grand homme de bien: l'abbé Bouquemont.

— Vous ne pouviez faire un meilleur choix, monseigneur; l'abbé Bouquemont est, après vous, un des hommes les plus vertueux que je connaisse.

Ce compliment ne parut réjouir que très-médiocrement monseigneur Coletti, qui ne se connaissait pas de rivaux en vertu.

Il poursuivit :

— Ainsi, marquise, vous agréez M. l'abbé Bouquemont comme directeur?

— De grand cœur, monseigneur, et je vous remercie bien affectueusement d'avoir assuré avec tant de discernement le sort de votre humble servante.

— Il est une autre personne, marquise, à laquelle mon choix ne plaira peut-être pas autant qu'à vous.

— De qui voulez-vous parler?

— De la comtesse Rappt. J'ai trouvé sa foi bien tiède, bien inactive, depuis quelques semaines. Cette jeune femme côtoie en souriant de profonds abîmes. Dieu sait qui pourra la sauver!

— Je l'essayerai, monseigneur, quoique, à vous dire vrai, je doute du succès. C'est une âme endurcie, et un miracle seul pourrait la sauver; mais j'userai de toute mon influence sur elle, et, si je ne réussis pas, croyez, monseigneur, que ce ne sera pas manque de dévouement à notre sainte religion.

— Je connais votre piété et votre zèle, marquise, et, si j'appelle votre attention sur l'état pitoyable de cette âme, c'est que je connais votre dévouement à notre sainte mère l'Église; aussi vais-je vous donner l'occasion de m'en fournir une nouvelle preuve en vous chargeant d'une mission délicate et de la plus haute importance. Quant à la comtesse Rappt, agissez et parlez comme votre cœur vous le dictera, et, si vous échouez, que Dieu pardonne à cette pécheresse.

Mais il est une autre personne auprès de laquelle vous jouissez d'un grand crédit, et c'est sur cette personne-là que j'appelle votre vigilante sollicitude.

— Vous voulez parler de la princesse Rina, monseigneur?

— En effet, c'est de la maréchale de Lamothe-Houdan que je veux vous entretenir. Je ne l'ai pas vue depuis deux jours; mais, il y a deux jours, je l'ai trouvée si pâle, si débile, si chétive, que, ou je me trompe fort, ou ce corps est mortellement atteint, et, avant peu de jours, cette âme sera remontée à Dieu.

— La princesse est très-gravement malade, ainsi que vous le dites, monseigneur; elle ne veut recevoir aucun médecin.

— Je le sais; aussi puis-je dire, sans crainte de me tromper, qu'avant peu la princesse dépouillera son enveloppe mortelle. Mais c'est l'état de son âme qui m'inquiète épouvantablement! A qui la confier à ce moment suprême? Excepté vous, marquise, tout ce qui l'entoure défait ce que nous avons fait pour son salut. Comme elle est sans résistance, sans volonté, sans force, on va peser sur elle, et qui sait ce que les méchants feront de cette pauvre créature?

Nul n'a de pouvoir sur la princesse, reprit madame de la Tournelle; son indolence et sa faiblesse sont une garantie de son salut. On lui fera dire et faire tout ce qu'on voudra.

— Vous, marquise, c'est possible. Je l'eusse pu aussi peut-être; mais, par cela même qu'elle fera et dira tout ce qu'on voudra lui faire dire et faire, elle fera le mal si on le lui conseille.

— Qui aurait cette audace, ou plutôt cette lâcheté? demanda la marquise.

— Celui qui a le plus grand pouvoir sur son esprit, parce que, devant lui, sa conscience se trouble étrangement : son mari, en un mot, le maréchal de Lamothe-Houdan.

— Mais mon frère n'a jamais songé à changer les dispositions d'esprit de la maréchale.

— Détrompez-vous, marquise, il la tourmente, il la violente, il jette en elle le germe de son impiété. La pauvre créature a reçu mille blessures. Croyez-moi, si nous n'y prenons garde, il l'achèvera.

— Il faut que ce soit vous, monseigneur, qui prononciez ces paroles pour que j'y croie.

— Il faut que ce soit lui qui les ait prononcées pour que j'y aie cru... Je sors de chez lui à l'instant, et, au milieu d'une conversation orageuse, où il m'a fait sa profession de foi, j'ai surpris son iniquité; mais ce n'est là que le commencement de la discussion. Savez-vous quel en a été le résultat? Le maréchal, après quelques propos inqualifiables et incompréhensibles dans la bouche d'un homme de bien, le maréchal m'a signifié formellement, c'est à n'y pas croire! de ne plus diriger à l'avenir la conscience de la princesse.

— Grand Dieu! s'écria la marquise au comble de l'horreur.

— Cela vous fait frémir, marquise?

— Cela me remplit de douleur, répondit la dévote

— Voici donc, continua l'évêque, une belle mission à remplir, chère marquise : il s'agit d'arracher cette âme à son joug! il s'agit de sauver, à quelque prix que ce soit, au prix de vous-même, une créature en détresse. J'ai compté sur vous, ma chère pénitente, et j'ose croire que je ne me suis pas trompé?

— Monseigneur, s'écria la marquise en proie à la plus fervente exaltation, dans un quart d'heure j'aurai vu le maréchal, et, aussi vrai que je crois en Dieu, avant une heure j'aurai amené le maréchal à composition, et je le mettrai à vos genoux dans l'attitude du repentir et de l'humilité.

— Vous ne m'entendez pas, marquise, reprit l'évêque, quelque peu impatienté; il n'est pas question du maréchal, et, entre nous, je vous supplie de ne pas lui dire un mot de tout ceci, de n'y pas faire la plus légère allusion. Je n'ai pas besoin des excuses du maréchal. Je sais, dès longtemps, à quoi m'en tenir sur la vanité des colères humaines; je pars et, en partant, je lui pardonne!

— Saint homme! murmura la marquise d'une voix émue et les yeux humides.

— Ce que je vous demande, continua monseigneur Coletti, c'est d'avoir, avant mon départ, l'assurance que cette pauvre âme est en bonnes mains; en d'autres termes, je vous supplie, chère marquise, d'aller, sans perdre un moment, chez la maréchale de Lamothe-Houdan, et de lui faire agréer en ma place, pour confesseur, l'honorable abbé Bouquemont. J'aurai le plaisir de le voir ce soir et de lui donner mes instructions intimes à cet égard.

— Avant une heure, monseigneur, dit la marquise, l'abbé Bouquemont sera agréé comme directeur par la princesse Rina, et je vous dirais dans un quart d'heure si, en ce moment même, je n'attendais la visite du digne abbé.

Elle venait à peine de prononcer ces paroles, quand une femme de chambre entra dans le boudoir et annonça l'arrivée de l'abbé Bouquemont.

— Faites entrer M. l'abbé, dit la marquise d'une voix triomphante.

La femme de chambre sortit et rentra un moment après, suivie de l'abbé Bouquemont.

On le mit promptement au courant de la situation : à savoir, que monseigneur partait, et que la maréchale de Lamothe-Houdan allait se trouver sans confesseur.

L'abbé Bouquemont, qui n'osait pas espérer qu'on l'eût désigné, trahit hautement sa joie en apprenant qu'on avait fait choix de lui. Entrer de plain-pied dans cette grande famille et dans cet opulent hôtel des Lamothe-Houdan ! avoir la direction de cette noble maison, quel beau rêve ! Jamais le digne abbé n'avait osé en former de semblable, et il parut tomber des nues quand on lui annonça son bonheur.

La marquise de la Tournelle demanda aux deux ecclésiastiques la permission de se retirer un moment dans son cabinet de toilette, et les laissa en présence.

— Monsieur l'abbé, dit l'évêque, je vous avais promis de vous donner, à la première occasion, le moyen de vous illustrer selon vos mérites ; — cette occasion se présente ; le moyen, vous l'avez.

— Monseigneur, s'écria l'abbé, croyez à l'éternelle reconnaissance de votre tout dévoué serviteur.

— C'est de votre dévouement, en effet, que j'ai besoin en cette circonstance, monsieur l'abbé, non pour moi, mais pour notre sainte religion. Je vous fais à ma place l'arbitre d'une destinée, et j'ose croire que vous agirez comme j'eusse agi moi-même.

Ces paroles, prononcées un peu solennellement, jetèrent une vague défiance dans l'esprit de l'abbé Bouquemont, déjà si défiant par instinct.

Il regarda l'évêque d'un œil qui exprimait clairement cette pensée : « Où diable me mène-t-il? Tenons-nous bien. »

L'évêque, pour le moins aussi défiant que son partenaire, devina ses soupçons, et, pour les détruire, il lui suffit de peu de paroles.

— Vous êtes un grand pécheur, monsieur l'abbé, dit-il, et, en vous offrant un poste glorieux, je vous donne le moyen d'effacer vos plus gros péchés. La direction de la conscience de madame la marquise de Lamothe-Houdan est pour la religion une œuvre des plus utiles et des plus fructueuses. Selon que vous ferez, par conséquent, il sera fait pour vous. Dans trois jours, je serai parti. Pour tout le monde, je vais en Chine; pour vous seul, je serai à Rome. C'est là que vous m'adresserez les lettres dans lesquelles vous me peindrez, le plus minutieusement possible, vos impressions sur l'état de l'âme de la maréchale et sur la situation des choses.

— Mais, monseigneur, objecta l'abbé, quel sera mon mode d'action sur l'esprit de madame la maréchale? Je n'ai l'honneur de la connaître que par ouï-dire, et je serais bien embarrassé d'agir dans le sens que vous pouvez désirer.

— Monsieur l'abbé, regardez-moi en face, dit l'évêque.

L'abbé releva la tête; mais il eut grand'peine à regarder l'évêque autrement que d'un œil oblique.

— Que vous me soyez dévoué ou non, monsieur l'abbé, dit sévèrement monseigneur Coletti, peu m'importe! Il y a vieux temps que je me suis familiarisé avec l'ingratitude humaine. Ce qui m'importe, c'est que vous soyez pour moi d'un dévouement apparent, c'est-à-dire sourd et aveugle; que vous soyez l'exécuteur de mes volontés, l'instrument de mes desseins. Vous sentez-vous le courage, quel que soit votre orgueil (et il est grand) de m'obéir passivement? Remarquez que votre intérêt vous y oblige, vos péchés ne devant vous être remis qu'à cette condition.

L'abbé voulut répondre.

L'évêque l'arrêta.

— Réfléchissez avant de répondre, lui dit-il; voyez franchement à quoi vous vous engagez, et ne répondez que si vous vous sentez de force à tenir votre promesse.

— Où vous me direz d'aller, j'irai, monseigneur; comme vous me direz d'agir, j'agirai, répondit d'une voix assurée l'abbé Bouquemont, après un instant de réflexion.

— C'est bien! dit l'évêque en se levant. En sortant de

chez la maréchale de Lamothe-Houdan, venez chez moi, je vous donnerai les instructions nécessaires.

— Et je jure de les remplir à votre entière satisfaction, monseigneur, dit l'abbé en s'inclinant.

A ce moment, la marquise rentra, et, après avoir salué respectueusement l'évêque, emmena l'abbé chez la maréchale de Lamothe-Houdan.

CXXXVII

Dans lequel on retrouve la princesse Rina où on l'avait laissée.

Vous vous souvenez, ou du moins nous vous supplions humblement de vous souvenir, chers lecteurs, de cette adorable Circassienne, vaguement indiquée par nous et plus vaguement encore entrevue par vous, la princesse Rina Tchouvadiesky, maréchale de Lamothe-Houdan, qui, paresseusement étendue, dans une nuit crépusculaire, sur les moelleux coussins de son ottomane, passait sa vie à rêver, moitié mangeant, à l'instar des péris, des conserves de roses, moitié roulant machinalement les grains parfumés de son tchotky.

Dans le ciel bleu de Paris, dont son mari, le maréchal de Lamothe-Houdan, était une des plus éclatantes planètes, la princesse Tchouvadiesky avait été à peine entrevue comme une étoile, douce, vague, confuse, voilée, presque constamment invisible à l'œil nu des Parisiens.

On avait longuement parlé d'elle dans le monde, depuis son arrivée, mais comme on parle des habitants des pays fantastiques, des willis ou des elfes, des djinns ou des lutins.

On avait beau la chercher, on ne la trouvait nulle part.

Nulle part on ne la voyait; à peine l'entrevoyait-on; pour mieux dire, on ne l'apercevait pas, on la devinait.

Mille contes étranges avaient sans doute circulé sur elle, sur la cause véritable de sa retraite, mais contes dénués de toute raison et de tout fondement, contes mensongers, inventés à plaisir par les dénigrantes et envieuses coteries des salons.

Disons bien vite que l'écho de ces méchants murmures n'avait pas même atteint le seuil du palais silencieux de la princesse, confinée ou, pour mieux dire, ensevelie dans son boudoir, n'en franchissant le seuil ni pour respirer, ni pour voir le jour.

Comme elle n'avait rien dit et rien fait qui pût être remarqué des autres, elle n'avait rien entendu de ce que les autres disaient d'elle.

Elle ne recevait que peu de visites : son mari, sa fille, la marquise de la Tournelle, monseigneur Coletti, son confesseur, et M. Rappt; encore les visites de celui-ci étaient-elles devenues de plus en plus rares.

Elle vivait, à ces visites près, dans une solitude absolue, comme une plante isolée entre quatre ou cinq arbustes lointains, ne recevant d'eux et ne leur renvoyant ni lumière bienfaisante, ni parfum salutaire, ni souffle vivifiant. On eût dit qu'elle ne regardait jamais ni au dedans, ni autour d'elle, mais au-dessus.

Les yeux de son corps, comme les regards de son âme, c'est-à-dire ses pensées, paraissaient plonger à travers des espaces immenses dans des sphères supérieures. Où elle fixait son regard, si éloigné que fût le but pour les autres elle semblait voir. Elle oubliait dédaigneusement la terre elle entr'ouvrait ses ailes et elle s'envolait Dieu sait où! plus haut que le ciel, par delà les mondes connus!

C'était, en un mot, l'indolence, la mollesse, la rêverie, la contemplation faites femme. Elle vivait de sa rêverie, jusqu'à ce qu'elle en mourût, et elle s'attendait à en mourir d'une heure à l'autre. Rien ne la retenait et tout l'appelait ; Dieu eût pu l'attirer à lui à quelque instant de sa vie que ce fût, et elle eût pu répondre à cet appel, — car elle était depuis bien longtemps prête, — comme le trappeur des *Mohicans* de Cooper, au moment de sa mort : « Me voici, Seigneur! que voulez-vous de moi? »

Si, en outre, nos chers lecteurs veulent bien se souvenir que cette jeune, noble et belle princesse, descendant des vieux khans, c'est-à-dire de la plus antique souche, avait épousé le maréchal de Lamothe-Houdan presque à son insu, sans que sa volonté eût été le moins du monde consultée, pour le seul bon plaisir de l'empereur de Russie et de l'empereur des Français, ils comprendront que le maréchal de Lamothe-Houdan, vieilli avant l'âge sous le soleil brûlant des champs de bataille, n'était pas précisément fait pour réaliser le doux rêve d'une jeune fille à la fois ardente d'âme et de corps.

Mais les dieux du moment le voulaient ainsi.

Au reste, nous revenons sur tous ces détails parce que les dimensions de notre livre, écartant parfois des yeux et, par conséquent, de l'esprit de nos lecteurs, les personnages qui y jouent un rôle, ces personnages, lorsqu'ils reparaissent, peuvent être légèrement effacés de leur souvenir.

Telle était donc la princesse Rina, lorsque le comte Rappt se présenta devant elle.

Le comte Rappt, jeune, beau, portant dans le regard une hardiesse qui pouvait, aux yeux d'une femme, passer pour de la passion, le comte Rappt avait trouvé moyen de rafraîchir ce cœur desséché et d'y faire germer l'espérance.

La princesse crut un instant avoir entrevu l'amour, cette terre promise des femmes, et elle entreprit joyeusement le doux pèlerinage. Mais, à mi-chemin de la montagne, elle reconnut à quel compagnon de voyage elle avait affaire. L'orgueil, l'ambition, la froideur, l'égoïsme du comte lui avaient été bien vite révélés. Le comte Rappt, pour elle, c'était un second mari, — moins bon, moins noble, moins indulgent, ou plutôt, plus tyrannique que le premier.

La naissance de Régina avait un instant fait jaillir une étincelle des cendres de ce cœur éteint. Mais cet instant avait eu la durée d'un éclair. Le premier baiser que le maréchal de Lamothe-Houdan avait posé sur le front de l'enfant avait fait tressaillir la mère jusqu'au fond de ses entrailles. Son âme entière était entrée en révolte, et, à partir de ce moment, la pauvre Régina lui était devenue, non pas odieuse, mais indifférente.

La naissance de la petite Abeille, quelques années après,

n'avait pas produit sur elle une autre impression. Son cœur était à tout jamais fermé.

Voilà la véritable cause de son isolement· c'était un long acte de contrition, muet, intime, sans murmure et sans regret.

Le seul confident de cette âme en peine, c'était monseigneur Coletti. A lui seul elle avait révélé ses fautes, et lui seul avait compris sa douleur taciturne.

Pour dire à quel point elle était arrivée aux dernières limites de l'insensibilité, il nous suffira d'avouer à nos lecteurs qu'elle s'était contentée de frémir intérieurement à la nouvelle du mariage de sa fille et du comte Rappt, mais sans combattre les raisons que lui donnait le comte pour atténuer l'énormité de son crime.

Il y avait dans cette résignation un peu de la fatalité musulmane.

Depuis ce moment, sans en parler, sans faire entendre une seule plainte, son corps, à l'unisson de son âme, avait décru de jour en jour. Elle s'était sentie mourir, et la pensée de sa mort n'avait pas produit sur elle une autre impression que le souvenir de sa vie.

Elle en était là au moment où le maréchal de Lamothe-Houdan congédiait monseigneur Coletti. Toute jeune encore, ses beaux cheveux noirs étaient devenus blancs; son front, ses joues, son menton, tout son visage était de la même blancheur que ses cheveux, si bien qu'on eût déjà dit le masque funèbre d'une morte anticipant sur la mort.

Ne l'entendant pas se plaindre, personne ne s'inquiétait d'elle, sinon Régina, qui lui avait envoyé deux fois son médecin; mais la princesse avait opiniâtrément refusé de le recevoir. Quelle était sa maladie? Nul ne l'avait jamais dit, parce que nul ne l'avait jamais su. Pour nous servir d'un terme populaire de la plus grande expression, elle se *minait*. C'était un édifice ruiné du faîte à la base, sans cause apparente de ruine; un de ces palmiers d'Afrique qui s'étiolent peu à peu faute d'eau pour les rafraîchir, ou d'air frais pour les vivifier.

Dans cette situation d'esprit, la princesse Rina semblait déjà ne plus appartenir à la terre et ne demandait qu'à vivre ou plutôt qu'à mourir tranquillement les derniers de ses jours.

Mais la marquise de la Tournelle ou plutôt monseigneur Coletti en avaient décidé autrement.

Quand, à la suite du renvoi du prélat de l'hôtel de Lamothe-Houdan et de la substitution faite par monseigneur Coletti, — qui, à la manière des Parthes, lançait cette flèche en fuyant, — la marquise se présenta chez la princesse, suivie de l'abbé Bouquemont; celle-ci refusa par trois fois de la recevoir, disant qu'elle était en prières et ne voulait pas être troublée. Mais la marquise n'était point femme à se laisser battre ainsi; elle répondit à la fille de chambre en montrant un fauteuil à l'abbé et en s'asseyant elle-même :

— Eh bien, j'attendrai que la princesse ait fini ses oraisons.

La pauvre princesse fut donc obligée, quoi qu'elle en eût, de recevoir la marquise et son compagnon.

— Je viens vous apprendre une bien triste nouvelle, dit la marquise en prenant le ton le plus lamentable.

La princesse, étendue sur sa chaise longue, ne détourna pas seulement la tête.

La marquise continua :

— Une nouvelle qui va vous remplir d'affliction, ma chère sœur.

La princesse ne bougea pas.

— Monseigneur Coletti quitte la France, poursuivit la dévote d'un air désespéré. Il part pour la Chine.

La princesse éprouva, en apprenant cette triste nouvelle, une émotion analogue à celle qu'elle eût ressentie en entendant dire par un passant : « Le temps va changer ! »

— Je pense que vous éprouvez une part des chagrins que vont ressentir tous les vrais fidèles, en apprenant que ce saint homme nous quitte peut-être pour jamais; car, à tout instant, dans ces sauvages pays de la Chine, la vie de ce martyr va se trouver exposée.

La princesse ne répondit pas. Elle se contenta de remuer la tête lentement, et de la façon la plus indifférente.

— Dans sa sollicitude toute paternelle, reprit la marquise sans se déconcerter, monseigneur Coletti a pensé que vous aviez besoin, plus que jamais, de son appui, et que son appui allait vous manquer.

A ce moment, la princesse se mit à rouler son tchotky avec une sorte de fièvre. Elle semblait vouloir faire passer

l'impatience que cette conversation lui causait sur le premier objet qui lui tombait sous la main.

— Monseigneur Coletti, continua intrépidement madame de la Tournelle, a choisi lui-même celui qui devait lui succéder. J'ai donc l'honneur de vous présenter M. l'abbé Bouquemont, qui, à tous égards, est le digne remplaçant du saint homme qui nous quitte.

L'abbé Bouquemont se leva et salua la princesse aussi servilement qu'il put : servilement et inutilement, car l'indolente Circassienne se contenta de hocher la tête une seconde fois, mais sans que ce mouvement exprimât un sentiment quelconque.

La marquise regarda son compagnon, en désignant la princesse, d'un air qui signifiait : « Quelle idiote ! »

L'abbé leva dévotement les yeux au ciel, d'un air qui signifiait : « Que Dieu ait pitié d'elle ! »

Et, après cette religieuse requête, il se rassit, trouvant qu'il était fort oiseux, puisque la princesse ne le voyait pas, de se tenir debout quand il pouvait demeurer assis.

Toutefois, la rougeur et la fièvre de l'impatience montaient au visage de la marquise; elle fit un pas vers l'ottomane, et, se plaçant du côté où pendaient les pieds de la princesse, elle se trouva face à face avec elle.

Elle appela du doigt l'abbé Bouquemont, qui se releva, et vint se placer auprès d'elle.

— Voici, dit madame de la Tournelle en poussant l'abbé vers l'ottomane, M. l'abbé Bouquemont; veuillez me dire si vous daignez l'agréer, princesse.

La Circassienne ouvrit lentement les yeux, et aperçut debout, à deux pas à peine de son visage, au lieu de l'ange blanc de sa rêverie, un personnage vêtu de noir, qui lui fit l'effet du fossoyeur qui venait la chercher.

Elle frissonna d'abord; puis, jetant un regard plus long sur l'abbé, au lieu de frissonner, elle sourit. Mais quel sourire de tristesse amère ! « La mort n'est pas si laide, » semblait dire ce sourire.

Cependant elle ne répondit pas.

— Oui ou non, princesse, s'écria la marquise au comble de l'irritation, acceptez-vous, comme confesseur, M. l'abbé Bouquemont, en remplacement de monseigneur Coletti ?

— Oui, murmura la princesse d'une voix étouffée, et comme

elle eût dit : « J'accepterai tout ce que vous voudrez, pourvu que vous vous en alliez tous les deux et que vous me laissiez mourir en paix. »

La marquise rayonna. L'abbé Bouquemont crut que le moment était venu d'obtenir, par la parole, l'attention que la princesse avait refusée à sa pantomime. Il commença donc une homélie filandreuse que la princesse écouta patiemment d'un bout à l'autre, sans doute parce que, tout en l'écoutant, elle ne l'entendit point, n'ayant de perception, selon son habitude, que pour le cantique funèbre qui se chantait en elle. La marquise de la Tournelle, après avoir dit : *Amen !* se signa dévotement, et, faisant un pas de plus vers la princesse, pendant que l'abbé Bouquemont se retirait à l'écart :

— Votre sort, dit-elle en regardant la mourante d'un œil oblique, est désormais dans les mains de M. l'abbé. Quand je dis votre sort, j'entends aussi celui de votre famille. Vous portez le nom d'une race qui a été pendant des siècles un objet de vénération pour les vrais chrétiens. Il s'agit donc — nous sommes tous mortels ! — d'examiner religieusement si tel ou tel acte de notre vie ne peut pas jeter, quand nous ne serons plus, une ombre fâcheuse sur le blason lumineux de nos ancêtres. M. l'abbé Bouquemont est l'homme vertueux auquel sont remises en vous toutes les gloires sans tache de la famille; veuillez donc, princesse, avant votre départ, remercier M. l'abbé Bouquemont du dévouement dont il fait preuve en se chargeant d'une entreprise aussi difficile.

— Merci ! murmura laconiquement la princesse sans détourner la tête.

— Et prendre jour avec lui, continua la marquise indignée.

— Demain ! répondit, avec la même indifférence, la maréchale de Lamothe-Houdan.

— Venez, monsieur l'abbé, dit madame de la Tournelle, le rouge de la colère au front ; et, en attendant que madame la princesse vous adresse les remerciments que vous méritez, recevez pour elle mes plus ardentes actions de grâce.

Puis, faisant signe à l'abbé, elle l'emmena en disant d'une voix brève et sèche :

— Adieu, princesse.

— Adieu, répondit celle-ci d'un ton dans lequel il était impossible de distinguer la moindre impatience.

Puis, attirant à elle une coupe de cristal dans laquelle elle plongea une cuiller de vermeil, elle se remit à manger la conserve de roses.

CXXXVIII

La flèche du Parthe.

Le soir de ce même jour, on s'en souvient, le prélat italien avait donné rendez-vous chez lui à l'abbé Bouquemont.

L'abbé trouva l'évêque au milieu de ses derniers préparatifs de départ.

— Entrez dans mon cabinet, dit le prélat; je vous y rejoins dans un instant.

L'abbé obéit.

Alors monseigneur Coletti, s'adressant à son domestique :

— La personne que j'ai fait appeler est-elle dans mon oratoire? demauda-t-il.

— Oui, monseigneur, répondit le domestique.

— C'est bien. Je n'y suis pour personne que pour la marquise de la Tournelle.

Le domestique s'inclina.

Monseigneur passa dans son oratoirc.

Là, dans un angle, debout, maigre et blême, attendait une longue chevelure qui donnait à celui qui avait l'avantage d'en être porteur une ressemblance flatteuse avec le Basile du *Mariage de Figaro*, ou le Pierrot de la pantomime.

Ce personnage, nos lecteurs l'ont oublié; mais, en deux mots, nous le rappellerons à leur souvenir : c'est le favori de la loueuse de chaises, un des affidés de M. Jackal, le

nommé Longue-Avoine, qui, après avoir échappé par miracle aux émeutes de la rue Saint-Denis, était rentré glorieusement dans son bercail de la rue de Jérusalem.

Sans doute, on s'étonnera de voir ce personnage patibulaire chez notre jésuite italien; mais, si l'on veut nous suivre dans son oratoire, on sera bien vite édifié sur ce sujet.

En apercevant monsignor Coletti, Longue-Avoine croisa ses deux mains sur sa poitrine.

— Eh bien, demanda l'Italien, quel est le résultat de vos recherches? Soyez bref et parlez bas.

— Le résultat est des meilleurs, monsignor, et n'a pas nécessité des recherches bien longues: ce sont les deux plus grands intrigants de la chrétienté.

— D'où viennent-ils?

— Du même pays que moi, monseigneur.

— Et de quel pays venez-vous?

— De mon pays natal: de la Lorraine.

— De la Lorraine?

— Oui, et vous connaissez le proverbe: *Lorrain, traître à Dieu et à son prochain.*

— C'est flatteur pour vous et pour eux. Et où ont-ils fait leurs études?

— Au séminaire de Nancy tous les deux; seulement, l'abbé en a été chassé.

— Pourquoi?

— Il suffira que Votre Grandeur lui dise qu'elle sait pourquoi; il n'insistera pas, j'en suis certain, sur l'explication.

— Et son frère?

— Ah! celui-là, c'est autre chose; je sais sur lui des détails précis. — Le roi Stanislas, ayant été parrain dans une petite église des environs de Nancy, a fait don à l'église d'un Christ de Van Dyck. Peu à peu, les desservants de l'église ont oublié la valeur de ce Christ, qu'a très-bien reconnue Bouquemont le peintre. Il a demandé et obtenu la permission d'en faire une copie; la copie faite, il l'a substituée à l'original, et a vendu l'original sept mille francs au musée d'Anvers. L'affaire s'est ébruitée, et sans doute il en fût résulté certains désagréments pour l'artiste, si l'abbé, qui était déjà agrégé à la maison de Saint-Acheul, n'eût obtenu l'appui du supérieur de ladite maison. La chose fut étouffée;

mais, du jour où elle serait remise sur le tapis par un homme de votre importance, elle reprendrait toute sa gravité.

— Bien; j'ai entendu dire que les noms qu'ils portent ne sont pas leurs noms. Savez-vous quelque chose à ce sujet?

— Rien de plus vrai. Leur nom véritable est Madou et non Bouquemont.

— Depuis le jour où ils ont quitté Nancy, comment ont-ils vécu?

— Physiquement, assez bien ; moralement, fort mal ; en faisant des dupes et des dettes quand les dupes ont manqué. Si monsignor voulait seulement me donner vingt-quatre heures, je puis lui affirmer qu'il serait parfaitement renseigné à ce sujet.

— Inutile, je pars ce soir, et je pars sachant ce que je voulais savoir.

Puis, tirant cinq louis de sa bourse :

— Voici un à-compte, dit-il en remettant les cinq pièces d'or à Longue-Avoine; peut-être recevrez-vous des ordres non signés ; chacun des ordres que vous recevrez sera accompagné d'un petit mandat ayant pour but de vous payer de vos peines ; vous enverrez la réponse à ces ordres, poste restante, à Rome; trois X sur vos lettres me les feront reconnaître.

Longue-Avoine s'inclina avec un geste qui signifiait : « Est-ce tout pour le moment? »

Monsignor Coletti comprit le geste.

— Épiez tous les mouvements de nos deux hommes afin d'être prêt à me donner sur eux les renseignements que je vous demanderai. Allez.

Longue-Avoine sortit à reculons.

Monsignor Coletti attendit que la porte fût refermée, et, après un instant de silence et de réflexion :

— Et maintenant, à l'autre, dit-il.

Puis, sortant de son oratoire, il traversa son salon, et entra dans son cabinet.

Il y trouva l'abbé Bouquemont établi dans un grand fauteuil, tournant ses pouces et regardant le plafond.

— Eh bien, monsieur l'abbé, lui demanda-t-il, pouvez-vous me dire ce qui s'est passé chez madame la maréchale de Lamothe-Houdan?

— La princesse a paru m'agréer pour directeur, répondit l'abbé.

— Comment! a paru?... demanda le jésuite d'un air étonné.

— La princesse n'est pas très-causeuse, reprit l'abbé. Votre Grandeur doit en savoir quelque chose. Je ne saurais donc dire positivement quelle a été son impression à mon sujet, et voilà pourquoi j'ai eu l'honneur de vous dire : la princesse a paru m'agréer.

— Enfin, êtes-vous ancré dans la maison?

— C'est l'opinion de madame la marquise de la Tournelle que je le suis.

— Alors ce doit être aussi la vôtre. N'en parlons plus. Ce point arrêté, je vous ai fait venir pour vous donner vos instructions à l'endroit de la conduite que vous aurez à tenir vis-à-vis de madame la maréchale de Lamothe-Houdan.

— J'attends vos ordres, monsignor.

— Avant d'entrer en matière, deux mots sur les moyens qui se trouvent en mon pouvoir pour lever vos scrupules, — dans le cas peu probable où vous en auriez, — et même pour substituer au besoin le dévouement à l'hésitation. Vous avez été chassé du séminaire de Nancy. Je sais pourquoi. Voilà pour votre compte, à vous. Quant à votre frère, vous n'ignorez pas qu'il y a dans le musée d'Anvers un certain Christ de Van Dyck...

— Monseigneur, interrompit l'abbé Bouquemont en rougissant, pourquoi supposer que vous avez besoin de recourir aux menaces pour faire ce que vous désirez de vos très-humbles serviteurs?

— Je ne suppose pas cela. J'ai beau jeu; je suis grand joueur; j'abats mes cartes sur la table, voilà tout.

L'abbé serra les lèvres, mais pas si doucement que l'on n'entendît le craquement de ses dents; il baissa les yeux, mais pas si rapidement que le prélat n'en pût voir jaillir un éclair.

Monsignor Coletti attendit un instant que l'abbé eût bien pris l'attitude qu'il voulait.

— Ah! fit le jésuite, maintenant que nous sommes d'accord, écoutez-moi. La maréchale de Lamothe-Houdan est mourante; vous n'avez pas longtemps à la diriger; mais,

avec du zèle et de l'intelligence, les minutes valent des jours et les jours des années.

— J'écoute, monsignor.

— Lorsque vous aurez entendu la confession de la princesse, vous comprendrez la partie des instructions que je vais vous donner, et qui, jusque-là, pourront vous paraître un peu troubles.

— Je tâcherai d'y voir clair, fit l'abbé Bouquemont avec un sourire.

— La maréchale a commis une faute, dit le prélat, une faute de telle nature et de telle gravité, que, si elle n'en obtient pas sur terre le pardon de la personne qu'elle a offensée, je doute fort qu'elle l'obtienne au ciel; voilà ce que je vous charge de lui démontrer.

— Encore, monsignor, faudrait-il savoir de quelle nature est cette faute, pour démontrer la nécessité du pardon terrestre.

— Vous la saurez quand la princesse vous l'aura dite.

— J'aurais voulu avoir le temps de préparer mes dilemmes.

— Supposez, par exemple, une de ces fautes si graves, qu'il n'a pas fallu moins que la parole de Jésus-Christ pour la remettre!

— Un adultère? hasarda l'abbé.

— Remarquez que je ne précise pas, fit l'Italien. Mais, au cas où ce serait un adultère, croyez-vous que la comtesse obtiendrait son pardon du ciel si elle ne l'obtenait pas d'abord de son mari?

Malgré lui, l'abbé frissonna; il entrevoyait vaguement le but de l'Italien, et, si corrompu qu'il fût, cette vengeance florentine l'épouvantait.

Il eût mieux compris et peut-être eût moins craint le poison des Médicis et des Borgia.

Mais, si monstrueuse que fût l'œuvre, il ne songea pas à y faire la moindre objection : il se sentait comme le lièvre sous la griffe du tigre.

— Eh bien, demanda l'Italien, vous y engagez-vous?

— Je ne demande pas mieux, monseigneur; mais je voudrais comprendre.

— Comprendre! et pourquoi faire? Y a-t-il si longtemps que vous êtes reçu dans la sainte Compagnie que vous en

ayez oublié la première loi : *Perindè ac cadaver*. Obéissez sans discussion, sans réflexion, aveuglément, obéissez comme un cadavre.

— Je m'engage, dit solennellement l'abbé, rappelé aux lois de l'ordre, à exécuter fidèlement la mission que vous me confiez et à obéir *perindè ac cadaver*.

— La, c'est bien! dit monsignor Coletti.

Et, allant à son secrétaire, il en tira un petit portefeuille que l'on sentait, à travers sa basane, être assez grassement garni.

— Je vous sais pauvre et même besoigneux, dit le prélat; vous pouvez, par les ordres que je vous donne, être entraîné à des frais extraordinaires. Je crois vous redevoir encore en prenant à mon compte toutes les charges temporelles de la mission que vous entreprenez. Après son accomplissement, vous recevrez, en reconnaissance de vos bons offices, une somme égale à celle qui est contenue dans ce portefeuille.

L'abbé Bouquemont rougit et frémit de plaisir tout à la fois, et il lui fallut toute sa force sur lui-même pour prendre le portefeuille du bout des doigts et le mettre dans sa poche sans s'assurer de la somme qu'il contenait.

— Puis-je me retirer? demanda l'abbé, qui avait hâte maintenant de prendre congé de l'Italien.

— Un dernier mot, fit celui-ci.

L'abbé s'inclina.

— Comment êtes-vous avec la marquise de la Tournelle?

— Très-bien, monsignor.

— Et avec M. le comte Rappt?

— Au plus mal.

— De sorte que vous n'avez aucune raison ni aucune envie de lui être agréable?

— Aucune, monseigneur, au contraire.

— Et que, si un malheur inévitable devait arriver à quelqu'un, vous préféreriez que ce fût à lui plutôt qu'à un autre?

— Oh! quant à cela, positivement, monseigneur.

— Eh bien, l'abbé, suivez de point en point mes instructions, et je crois que vous serez bien vengé.

— Ah! fit l'abbé, dont le visage s'empourpra de joie, je comorends tout maintenant.

— Silence, monsieur! je n'ai pas besoin de savoir cela.

— Avant huit jours, monsignor, vous aurez des nouvelles... Où faut-il vous écrire?

— A Rome, via de l'Umilta.

— Merci, monseigneur, et que Dieu vous assiste dans votre voyage!

— Merci, monsieur l'abbé; si le souhait est hasardeux, l'intention est bonne.

L'abbé salua et sortit par une petite porte dérobée que le prélat lui ouvrit lui-même.

En rentrant au salon, monsignor Coletti y trouva la marquise de la Tournelle.

La vieille dévote venait faire ses derniers adieux à son directeur.

Celui-ci, qui avait achevé tout ce qu'il avait à faire à Paris et qui tenait à le quitter au plus vite, avait un moyen d'abréger la scène lacrymale que venait lui faire la vieille marquise, et il était sur le point, ne trouvant pas d'autre moyen, de faire valoir le désir, et même le besoin qu'il avait de se recueillir au moment d'entreprendre un voyage si dangereux que celui d'une mission en Chine, lorsque le valet de pied de la marquise entra en toute hâte et lui annonça que la maréchale de Lamothe-Houdan venait d'être atteinte d'une attaque de nerfs d'une telle violence, que l'on avait craint qu'elle ne mourût pendant l'accès.

— Marquise, dit monseigneur Coletti, dont les pommettes s'enflammèrent en apprenant cette nouvelle, vous entendez, il n'y a pas une minute à perdre.

— Je cours chez ma belle-sœur! s'écria la marquise en se levant précipitamment.

— Vous vous méprenez, fit le prélat en l'arrêtant; ce n'est pas chez la marquise qu'il faut courir.

— Où donc, monsignor?

— Chez l'abbé Bouquemont.

— Vous avez raison, monseigneur; son âme est encore plus malade que son corps. Adieu donc, mon digne ami, et que Dieu vous protége pendant votre longue traversée.

— Je la passerai en prières pour vous et votre famille, marquise, répondit le prélat en croisant ses mains sur sa poitrine.

La marquise partit dans son coupé. Un quart d'heure après,

une calèche attelée de trois chevaux de poste entraînait monsignor Coletti sur la route de Rome.

CXXXIX

Où l'abbé Bouquemont continue à faire des siennes.

En effet, quelques instants après le départ de la marquise de la Tournelle et du digne abbé Bouquemont, la maréchale de Lamothe-Houdan avait été prise d'un spasme tel, que la fille de chambre qui était auprès d'elle à ce moment avait fait retentir tout l'hôtel de ce cri funèbre : « Madame se meurt ! »

Le vieux médecin du maréchal, que la princesse avait constamment refusé de recevoir, prévenu par Grouska, accourut en toute hâte, et reconnut, à d'alarmants symptômes, que c'était une crise suprême, et qu'avant vingt-quatre heures la princesse aurait cessé d'exister.

Le maréchal arriva au moment où le médecin sortait de l'appartement de la Circassienne.

En voyant le visage sombre du docteur, M. de Lamothe-Houdan devina tout.

— La princesse est en danger ? dit-il.

Le médecin hocha tristement la tête.

— Rien ne peut-il la sauver ? demanda le maréchal.

— Rien, répondit le médecin.

— Et à quelle cause attribuez-vous sa mort, mon ami ?

— A la douleur.

Le front du maréchal se rembrunit subitement.

— Croyez-vous, docteur, dit-il avec tristesse, que, personnellement, j'aie pu causer un chagrin à la princesse ?

— Non, répondit le médecin.

— Vous la connaissez depuis vingt ans, continua M. de Lamothe-Houdan, vous avez observé comme moi cette léthargie persistante dans laquelle madame la maréchale a constamment vécu. Quand je vous ai interrogé à ce sujet, vous m'avez cité mille exemples de cas semblables, et j'ai cru, ainsi que vous me le disiez, que cette somnolence dans laquelle tombait la princesse, à tout propos, était l'effet d'un vice de constitution; mais, à cette heure, vous attribuez sa mort à la douleur; expliquez-vous donc, mon ami, et, si vous avez fait quelque remarque à ce sujet, ne me la laissez point ignorer.

— Maréchal, dit le médecin, je n'ai observé, remarqué, distingué aucun fait qui, isolément, puisse motiver cette opinion; mais, de tous les faits isolés, il résulte pour moi que nulle cause autre que la douleur n'a déterminé la maladie mortelle de madame la maréchale.

— C'est l'opinion d'un homme du monde ou d'un philosophe que vous exprimez là, docteur; je vous demande votre opinion scientifique, votre avis de médecin.

— Maréchal, un vrai médecin est un philosophe qui n'étudie le corps que pour mieux connaître l'âme. L'étude, en ce qui touche la princesse, a été laborieuse, difficile; mais le résultat n'en est pas moins certain, et aussi vrai, maréchal, que nous sommes en face l'un de l'autre, j'affirme, autant qu'un homme peut affirmer, sans notion particulière, par la seule inspection des faits généraux; j'affirme, dis-je, que c'est un chagrin profond, terrible, qui va mettre madame la maréchale au tombeau.

— Je ne vous en demande pas davantage, mon ami, dit le maréchal d'une voix émue, en tendant les deux mains au vieux médecin; et, si je vous ai interrogé, c'était moins pour avoir votre opinion que pour me corroborer dans la mienne. Il y a vingt ans, mon ami, que cette pensée m'est venue; et, si je ne l'ai exprimée devant personne, pas même devant vous, en qui j'ai une confiance illimitée, absolue, c'est que j'ai pensé que la douleur d'une femme aimée de son mari ne pouvait avoir qu'une seule cause, une faute!

— Maréchal, interrompit le médecin en rougissant, croyez bien que je n'ai pas eu un seul instant une semblable pensée!

— J'en suis sûr, mon ami, dit le maréchal en serrant étroitement les mains du bon docteur. Maintenant, adieu ! — Vous n'avez aucune recommandation particulière, aucune ordonnance spéciale à me faire en ce qui touche la santé de la princesse ?

— Aucune, maréchal, repondit le médecin. Madame la princesse s'éteindra sans douleur comme sans bruit ; entre sa vie et sa mort, il n'y aura d'autre différence qu'entre l'éclat et l'extinction d'un cierge ; elle ermera tranquillement les yeux pour mourir comme pour dormir, et sa mort ne différera de son sommeil qu'en cela qu'elle sera un sommeil éternel.

Le maréchal de Lamothe-Houdan inclina tristement la tête, et donna une dernière poignée de main expressive au docteur, qui sortit.

Un instant après, le maréchal entra dans la chambre de la princesse ; elle était étendue sur son lit, habillée de blanc comme une fiancée et blanche de visage, d'un blanc aussi doux que ses habits ; si bien qu'avec ses cheveux, sa figure, ses habits, les draperies de son lit, elle avait l'air déjà de reposer dans son suaire. Il ne manquait en vérité, dans cette chambre, en approchant de ce lit, pour croire qu'on allait en visite chez une morte, qu'un prêtre, des cierges et le vaso d'argent contenant l'eau bénite.

Cette vue fit frémir le maréchal de Lamothe-Houdan.

Il avait vu mourir bien des hommes à la guerre. Le spectacle de la mort était loin d'être nouveau pour lui ; mais, en brave qu'il était, il ne comprenait pas qu'on ne résistât point à la mort, qu'on ne se défendît pas contre elle, qu'on n'essayât pas de la faire reculer comme un ennemi.

Cette mort muette, placide, sans protestation, sans résistance, sans rébellion d'une sorte ou d'une autre, le remplissait d'étonnement.

Il sentit fléchir ses genoux, comme un enfant de quelques mois qui veut soulever un poids impossible ; il s'approcha respectueusement du lit de la malade, et lui dit de sa voix la plus douce :

— Souffrez-vous ?

— Non, dit la princesse Rina en tournant la tête du côté du maréchal.

— Vous sentez-vous malade ?

— Non, répondit-elle encore.

— Je viens de rencontrer le médecin qui sortait de chez vous, insista le maréchal.

— Oui, fit de la tête la Circassienne.

— Désirez-vous quelque chose?

— Oui.

— Que désirez-vous?

— Un prêtre.

A ce moment, la femme de chambre venait annoncer l'arrivée de la marquise de la Tournelle et de l'abbé Bouquemont; et, pendant la conférence, le maréchal se retira avec la marquise dans le boudoir de la princesse.

Nous connaissons les fautes de la maréchale de Lamothe-Houdan; nous ne nous répéterons donc pas en remettant sa confession sous les yeux de nos lecteurs.

— Ma sœur, dit l'abbé Bouquemont, qui, pendant le récit des fautes de la princesse, avait compris toute l'importance de la mission que lui avait donnée monseigneur Coletti, et qui entrevoyait la vengeance qu'il allait tirer de M. Rappt, — ma sœur, connaissez-vous la grandeur de votre péché?

— Oui, répondit la princesse.

— Avez-vous essayé de réparer votre faute?

— Oui.

— De quelle façon?

— Par le repentir.

— C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez; il est des réparations plus efficaces.

— Faites-les-moi connaître.

— Quand un homme a volé, reprit l'abbé après un moment de méditation, croyez-vous que son repentir soit équivalent à la restitution de l'objet volé?

— Non, dit la maréchale sans comprendre où en voulait venir le prêtre.

— Eh bien, il est pour vos fautes, ma chère sœur, un moyen de réparation analogue à la restitution pour le voleur.

— Que voulez-vous dire?

— Vous avez volé l'honneur de votre époux; à défaut de restitution impossible, l'aveu franc, loyal, sincère de votre faute équivaut, en pareil cas, à une restitution.

— Eh quoi!... s'écria la maréchale.

Mais elle s'arrêta brusquement comme si elle redoutait de faire entendre sa voix. Elle se leva à demi, et, tournant la tête du côté de l'abbé, elle le regarda avec tant d'expression, que celui-ci, dont le système nerveux n'était cependant pas très-impressionnable, frissonna involontairement.

— Vous frissonnez, monsieur l'abbé? dit la princesse continuant à le regarder avec la même fixité.

— Sans doute, ma sœur! répondit tout troublé l'abbé Bouquemont.

— Vous frissonnez vous-même à la pensée d'une si terrible réparation, poursuivit la mourante tout émue.

— C'est qu'en effet, ma sœur, en considérant les conséquences que peut amener un tel aveu, je me sens vivement ému de compassion pour vous.

— Ainsi c'est pour moi seule que vous vous inquiétez, monsieur l'abbé?

— Certainement, ma sœur.

— C'est bien, dit la princesse après un instant de méditation, n'en parlons plus, et revenons au mode de réparation que vous m'offrez.

La pauvre femme n'en avait jamais dit si long; elle s'arrêta un instant comme épuisée, et des gouttes de sueur vinrent inonder son front.

L'abbé ne crut pas avoir mieux à faire que de garder le silence; ce fut elle qui le rompit.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, si je ne fais pas l'aveu que vous exigez, que s'ensuivra-t-il?

— Un supplice éternel pour vous dans l'autre monde.

— Et un repos absolu pour M. le maréchal dans celui-ci?

— Naturellement, ma sœur; mais...

— Mais, monsieur l'abbé, ne croyez-vous pas la réparation plus grande si j'assure, au prix d'un supplice éternel, le repos de mon mari?

— Non, dit l'abbé, que cette question embarrassait singulièrement; non, répéta-t-il, comme pour donner par la répétition du mot, à défaut de raisonnement, plus de force à sa réponse.

— Veuillez me dire pourquoi, monsieur l'abbé? insista la maréchale.

— On ne marchande pas son salut, ma sœur, répondit

durement l'abbé, essayant d'effrayer la pauvre femme; on ne l'achète à aucun prix, on le mérite.

— N'est-ce pas mériter son salut que d'assurer le salut d'un autre?

— Non, ma sœur; si vous aviez encore quelques années à vivre, je laisserais à la Providence le soin d'éclairer votre conscience; mais, si près de rendre votre âme à Dieu, vous ne devez pas hésiter à la rendre pure de toute souillure. Je conviens que le moyen de laver vos péchés est terrible; mais vous n'avez pas le choix des moyens, et vous devez accepter celui qui vous est offert comme une grâce divine.

— Ainsi, murmura la pauvre princesse, la vie d'un honnête homme souillée par mes fautes va être brusquement brisée! et c'est un ministre du Seigneur qui me le conseille! O mon Dieu, éclairez-moi vous-même; faites entrer un de vos rayons de lumière dans ce cœur aussi noir que le cachot d'une prison.

— Ainsi soit-il! bégaya l'abbé.

— Monsieur l'abbé, dit résolûment la maréchale, jurez-moi devant Dieu que cette réparation est nécessaire.

— Tout serment est impie, ma sœur, dit sévèrement le prêtre.

— Alors, monsieur l'abbé, donnez-moi des raisons à l'appui de votre conseil; donnez-m'en une seule. Je ne demande pas mieux que de me soumettre; mais je voudrais comprendre.

— C'est faiblesse d'esprit et orgueil, ma sœur. Le juste ne se démontre pas, il se sent.

— C'est parce que je ne le sens pas, monsieur l'abbé, que je vous supplie, à mains jointes, de me le faire comprendre.

— Je vous répète que c'est votre orgueil, que c'est votre esprit qui se révolte contre votre conscience; car votre conscience vous crie, sans que j'aie besoin de répéter ces paroles : « Tout le mal que tu as fait, tu dois le réparer. » Tel est l'ordre suprême, tel est le décret souverain. Mais qu'importent les cris de leur conscience aux esprits pervers? Supposons que vous arriviez devant le tribunal de Dieu souillée de ce crime, quand vous auriez pu y entrer purifiée! Croyez-vous que Dieu, dans sa justice rigoureuse, ne suscitera pas un messager qui viendra dire à ce mari offensé :

« Homme, la femme qui était la tienne devant Dieu, t'a trahi parmi les hommes. »

— Grâce, monsieur l'abbé! s'écria la pauvre femme éperdue.

— « Homme! continua l'abbé d'une voix stridente, cette femme avait reçu de moi le conseil de te demander le pardon de sa faute, et elle a été assez criminelle pour venir s'agenouiller sur les degrés de mon trône avec un front souillé. »

— Grâce! grâce! répéta la princesse.

— « Non, pas de grâce! dira la voix de Dieu. Homme, sois sans pitié pour le crime de cette infâme, et maudis son nom sur la terre, comme je châtierai son âme dans les cieux! » Voilà le terrible châtiment que Dieu vous réserve — aussi bien là-haut qu'ici-bas; — car, je vous le répète, Dieu ne permettra pas que le mari qu'il vous avait donné reste dans l'ignorance de votre crime et de sa honte.

— Assez, monsieur l'abbé! s'écria d'une voix forte la maréchale, qui, recouvrant pour un moment toutes ses forces, se leva brusquement, et, montrant du doigt la porte, ajouta d'une voix calme : Je ne laisserai à personne le droit d'instruire mon mari. Sortez donc, et prévenez le marécha que je l'attends.

— Mais, madame, s'écria l'abbé, que ce congé hautain fit devenir blême, vous me parlez avec une amertume dont je ne m'explique pas la cause.

— Je vous parle, monsieur l'abbé, répondit fièrement la princesse, comme à un homme dont j'entrevois vaguement les desseins, sans les comprendre. Veuillez, s'il vous plaît, en sortant, prier M. le maréchal d'entrer chez moi.

Et, lui tournant le dos, elle retomba sur son lit.

L'abbé sortit après avoir jeté sur la pauvre femme un regard plein de colère et de méchanceté.

Mais c'en était trop pour la malheureuse princesse. Le combat qu'elle avait eu à soutenir contre l'abbé, pendant tout le temps qu'avait duré cette horrible lutte, avait achevé de briser ses dernières forces; et, quand le maréchal entra dans la chambre à coucher, il poussa un sourd gémissement en la voyant si défaite, qu'elle semblait avoir à peine quelques instants à vivre.

Il appela vivement la femme de chambre, qui courut au

lit de sa maîtresse, et, lui frottant les tempes, la fit peu à peu revenir à elle.

A peine les yeux de la mourante furent-ils ouverts, qu'elle se tourna avec effroi vers la porte de la chambre.

— Que regardez-vous, mon amie? demanda doucement le maréchal.

— Est-il parti? dit d'une voix tremblante la princesse.

— Qui, madame? lui demanda sa fidèle Grouska, les yeux pleins de larmes.

— Le prêtre! répondit la maréchale, sur le visage de laquelle était peinte une profonde terreur, comme si elle eût vu entrer dans la chambre une légion de diables conduits par l'abbé Bouquemont.

— Oui, dit le maréchal, dont le sourcil se fronça durement à la pensée que l'abbé avait causé sans doute l'état alarmant dans lequel il retrouvait sa femme.

— Ah! fit la princesse, comme si on lui eût ôté le poids énorme qui pesait sur sa poitrine.

Puis, se tournant vers sa femme de chambre :

— Retire-toi, Grouska, dit-elle; j'ai à causer avec le maréchal.

La femme de chambre se retira, laissant la princesse en tête-à-tête avec son mari.

CXL

To die. — To sleep.

— Approchez-vous bien près de moi, monsieur le maréchal, murmura si doucement la princesse, que M. de Lamothe-Houdan put à peine l'entendre; car ma voix est bien faible, et j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Le maréchal avança une bergère et s'assit au chevet,

— Vous n'êtes pas en état de causer, fit-il; ne me dites rien. Donnez-moi votre main et endormez-vous ainsi.

— Non, monsieur le maréchal, dit la princesse; je n'ai plus à dormir que du sommeil éternel, et, avant ma mort, j'ai une confidence à vous faire.

— Non, repartit à son tour le maréchal, non, Rina, vous ne mourrez pas; votre tâche n'est pas encore remplie sur terre, mon amie, et nous ne devons mourir que quand notre œuvre est achevée. Or, la petite Abeille a besoin encore de tous vos soins.

— Abeille! murmura la mourante en frissonnant.

— Oui, continua M. de Lamothe-Houdan, c'est grâce à vous qu'elle va mieux maintenant; c'est grâce à vos excellents conseils que la vie de notre chère enfant est presque assurée. Vous ne laisserez pas votre œuvre inachevée, ma chère Rina, et alors, si Dieu vous rappelle à lui, vous ne partirez pas seule, car il me fera bien la grâce de me rappeler aussi.

— Monsieur le maréchal, dit la princesse, dans les yeux de laquelle la bonté de son mari faisait rouler des larmes d'attendrissement, je suis indigne de votre affection, et voilà pourquoi je vous supplie de m'entendre.

— Non, Rina, je n'entendrai rien, je n'écouterai rien. Dors en paix, mon enfant, et que Dieu bénisse ton som meil!

Les larmes qui coulaient depuis un moment dans les yeux de la princesse jaillirent si abondamment, qu'elles inondèrent la main dans laquelle le maréchal tenait la main de sa femme.

— Tu pleures, ma Rina! dit-il d'une voix émue; as-tu donc quelque chagrin que je puisse soulager?

— Oui, fit de la tête la mourante, un grand chagrin, une profonde douleur.

— Parle, mon amie.

— Avant tout, monsieur le maréchal, dit la princesse en dégageant sa main de celle de son mari et en tirant de sa poitrine une petite clef d'or suspendue à un collier, prenez cette clef et ouvrez mon chiffonnier.

Le maréchal prit la clef, se leva et alla ouvrir le chiffonnier.

— Tirez à vous le second tiroir, continua madame de Lamothe-Houdan.

— C'est fait, dit le maréchal.

— Vous devez voir un paquet de lettres entouré d'un ruban noir?

— Le voici, dit le maréchal en soulevant le paquet et en le montrant à la princesse.

— Prenez-le, et venez vous asseoir près de moi.

Le maréchal exécuta ce commandement.

— Ce paquet de lettres renferme ma confession, dit la pauvre femme.

Le maréchal avança la main pour tendre les lettres à sa femme; mais celle-ci, les repoussant, dit :

— Lisez-les, car je n'aurais pas la force de vous en dire le contenu.

— Que contiennent ces lettres ? demanda le maréchal troublé.

— L'aveu et la preuve de toutes mes fautes, monsieur le maréchal.

— Alors, dit le maréchal avec émotion, permettez-moi de remettre cette lecture à une autre occasion. Vous êtes trop faible en ce moment pour vous occuper de vos fautes, et j'attendrai votre guérison.

Puis, entr'ouvrant sa redingote, il mit les lettres dans sa poche.

— Mais je vais mourir, monsieur le maréchal, dit la princesse d'une voix déchirante, et je ne veux pas aller à Dieu avec un si lourd fardeau sur la conscience.

— Si Dieu vous appelle à lui, Rina, murmura le maréchal d'une voix triste, que Dieu vous pardonne au ciel comme je vous pardonne sur la terre toutes les fautes que vous avez pu commettre.

— Mais ce sont plus que des fautes, monsieur le maréchal, continua d'une voix presque éteinte madame de Lamothe-Houdan, ce sont des crimes, et je ne veux pas quitter la terre sans vous en avoir fait l'aveu; car c'est votre honneur que j'ai honteusement souillé, monsieur le maréchal.

— Assez, Rina ! s'écria le maréchal en frissonnant. Assez, assez! ajouta-t-il en adoucissant sa voix. Je vous répète que je ne veux rien entendre. Je vous pardonne et je vous bénis, et j'appelle sur votre tête toute la miséricorde divine.

Les larmes de la reconnaissance jaillirent encore une fois des yeux de la princesse. Elle tourna les yeux vers le maréchal, et, le regardant avec une ineffable expression d'attendrissement et d'admiration, elle lui dit :

— Voulez-vous me donner la main?

Le maréchal tendit ses deux mains. La princesse prit une de ses mains dans les siennes, l'éleva à la hauteur de ses lèvres ; puis, l'embrassant avec ferveur, elle dit, en proie à une sorte d'extase, d'exaltation religieuse :

— Dieu m'appelle à lui... Je vais prier pour vous !

Puis, laissant retomber sa tête sur l'oreiller, elle ferma doucement les yeux, et passa sans transition de la veille au sommeil éternel, avec la sérénité majestueuse d'un beau jour d'été s'éteignant dans les ombres de la nuit.

— Rina ! Rina ! ma pauvre et chère bien-aimée ! s'écria le maréchal en proie aux émotions de toute nature dans lesquelles l'avait plongé cette scène; ouvre les yeux, regarde-moi, réponds-moi, je t'ai pardonné, je te pardonne, pauvre femme ! m'entends-tu ? je te pardonne !

Il était tellement habitué au mutisme de la princesse, que, ne voyant rien qui annonçât la mort sur ce visage qui respirait le calme et la douceur, il l'attira à lui et la baisa au front.

Mais, en sentant le froid de marbre de ce front, en mettant ses lèvres sur ces lèvres déjà glacées, et en ne sentant plus son haleine, il comprit que c'en était fait de sa malheureuse femme; et, laissant retomber lentement sa tête sur l'oreiller, il leva les deux mains au-dessus d'elle en disant :

— Quoi que tu aies fait, je te pardonne à cette heure suprême, pauvre et faible créature ! Quelle que soit ta faute ou quel que soit ton crime même, j'appelle sur ta tête les bénédictions de Dieu.

A ce moment, une petite voix d'enfant se fit entendre.

— Mère ! mère ! criait cette voix, je veux te voir.

C'était la voix d'Abeille, qui attendait avec anxiété dans le boudoir la fin de la conférence de la maréchale avec son mari.

Les deux sœurs entrèrent précipitamment dans la chambre à coucher, car Régina accompagnait Abeille.

— N'entrez pas, n'entrez pas, mes enfants ! cria le maréchal d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Je veux voir maman, dit en pleurant Abeille, qui se précipita vers le lit de la princesse.

Mais le maréchal lui barra le passage; il la prit dans ses bras, et, la conduisant à la princesse Régina :

— Emmenez-la, au nom du ciel, mon enfant! dit-il.

— Comment va-t-elle? demanda Régina.

— Mais mieux, elle est endormie, dit le maréchal d'un ton de voix qui démentait ses paroles; emmenez Abeille.

— Mère est morte! gémit l'enfant.

La princesse Régina, d'un bond, avec Abeille dans les bras, se trouva près du lit de la maréchale.

— Malheureuses enfants! dit M. de Lamothe-Houdan en poussant un soupir de douleur; vous n'avez plus de mère!

Ce fut un seul cri des deux sœurs.

A ce cri, la marquise de la Tournelle et la femme de chambre, suivies de l'abbé Bouquemont, entrèrent dans l'appartement.

En voyant le visage hypocrite de l'abbé Bouquemont, le maréchal sembla oublier son émotion pour ne se souvenir que de celle de la princesse au moment où l'abbé avait quitté la chambre à coucher. Il alla vers le prêtre, et, le regardant d'un air sévère, il lui dit d'une voix grave :

— C'est vous, monsieur, qui remplacez monseigneur Coletti?

— Oui, monsieur le maréchal, répondit le prêtre.

— Eh bien, monsieur, votre devoir est rempli; la femme que vous venez de confesser est morte.

— Si M. le maréchal le permet, dit l'abbé, je passerai la nuit à veiller le corps de la malheureuse princesse.

— C'est inutile, monsieur; je compte prendre ce soin moi-même.

— Mais, d'habitude, monsieur le maréchal, insista l'abbé, qui se voyait congédié pour la seconde fois de la journée, c'est à un ecclésiastique que revient ce funèbre office

— C'est possible, monsieur l'abbé, dit le maréchal d'un ton qui n'admettait pas de réplique; mais je vous répète que votre présence ici est désormais inutile; j'ai donc l'honneur de vous saluer.

Puis, tournant le dos à l'abbé Bouquemont, il revint rejoindre les deux sœurs, qui baisaient en sanglotant les mains de leur mère, pendant que l'abbé, furieux de la réception,

enfonçait impertinemment son chapeau sur sa tête, à la manière de Tartufe sortant, gros de menaces, de la maisou d'Orgon :

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître!

et sortait en fermant violemment derrière lui la porte du boudoir.

Ce procédé sans doute eût mérité une correction ; mais le maréchal de Lamothe-Houdan était trop absorbé en ce moment pour remarquer l'impertinente sortie de l'abbé Bouquemont.

La nuit s'était faite pendant ce temps, et l'on voyait à peine clair dans l'appartement de la princesse. Un silence de mort planait dans toute la chambre.

On vint annoncer que le dîner était servi ; mais le maréchal n'y voulut pas prendre part. Il congédia tout le monde après qu'on lui eut apporté une lampe, et, une fois seul, il s'installa près du chiffonnier devant lequel s'appuyait d'habitude la princesse ; puis, tirant de sa poche le paquet de lettres, il dénoua d'une main tremblante le ruban qui l'entourait, et commença à lire d'un œil que la douleur rendait trouble.

La première lettre était de lui ; elle était écrite du bivac, la veille d'une bataille; la seconde était écrite d'un camp, le lendemain d'une victoire; toutes portaient la date de la guerre ; un mot les résumait toutes : « Quand reviendrons-nous en France? » En d'autres termes, toutes les lettres du mari constataient son absence, indiquaient l'abandon et l'isolement de la femme.

Telle fut la porte par laquelle le malheur entra dans la vie de la princesse : son absence à lui, son isolement à elle.

Il s'arrêta un moment, en voyant une autre écriture que la sienne, comme si, avant d'aller plus loin, il devait déjà bien comprendre le chemin qu'il avait parcouru ; dans ce chemin, il entrevit sa femme, c'est-à-dire un être faible entre tous, errant seule sans soutien, sans appui, à la merci du premier loup dévorant.

Il se tourna vers le cadavre, et, allant à lui :

— Pardon, chère femme! dit-il; mais la première faute est ma faute; que Dieu me pardonne, je la prends pour moi.

Il revint s'asseoir près du chiffonnier, et commença la lecture des lettres de M. Rappt.

Chose étrange! comme s'il eût instinctivement prévu que, derrière cette faute, il y avait un crime, la connaissance de son déshonneur ne produisit pas sur lui l'effet terrible qu'elle produit d'ordinaire sur tout homme, quel que soit son tempérament, en pareille situation. Sans doute, son front se couvrit de honte; sans doute, il tressaillit tout le temps que dura cette lecture; sans doute, s'il eût tenu dans ses mains le comte Rappt, il l'eût infailliblement étouffé; mais la révélation de son malheur, qui se traduisait en haine contre son protégé, se traduisit en compassion pour sa femme. Il la plaignit sincèrement, avec tendresse et sincérité; il s'accusa d'être l'auteur propre de son déshonneur, le traître de lui-même, et il appela encore de loin sur le cadavre toute la compassion de Dieu.

Tel fut le double effet produit sur le maréchal après la première lettre de M. Rappt : compassion à l'endroit de sa femme; indignation à l'endroit de son protégé; la femme avait trompé son mari; l'aide de camp avait trahi son maître.

Il continua cette sinistre lecture, le cœur oppressé, déchiré par mille tortures.

Il ne lut d'abord que des paraphrases des premières lettres. Aucun malheur ne lui était annoncé; et cependant, par intuition, par divination pour ainsi dire, il comprenait qu'il avait un malheur plus grand à apprendre, et il feuilletait d'une main fiévreuse toutes les lettres. Il les dévorait en quelque sorte, comme l'homme qui voit le canon braqué sur lui, et qui se jette au-devant du boulet.

Il poussa un cri terrible, indicible, formidable, quand il en arriva à ces mots:

« Nous appellerons notre fille *Régina*. Ne sera-t-elle pa comme toi d'une beauté royale? »

La foudre ne fait pas plus de ravage par où elle passe que cette ligne n'en produisit sur le maréchal de Lamothe-Houdan. Ce ne fut plus son cœur d'amant ou de mari, ou même de père, qui se souleva de toute sa hauteur en lisant ces mots, ce fut son cœur d'homme, son respect humain, sa

conscience. Il lui sembla qu'il n'était plus lui-même, ou qu'il était lui-même criminel rien que pour avoir côtoyé le crime. Il oublia qu'il avait été trahi comme époux, trahi comme maître, trahi comme ami, trahi comme père. Il oublia enfin son déshonneur et son malheur pour ne songer qu'à cette monstruosité révoltante, le mariage de l'amant avec la fille de sa maîtresse, le parricide effronté, turpide, impuni ! Il se retourna l'œil plein de colère vers le lit; mais, en voyant le cadavre de sa femme, les deux mains croisées, le front de la morte levé vers le ciel, dans l'attitude du recueillement solennel, ses yeux prirent l'expression d'une profonde douleur, et il s'écria d'une voix déchirante :

— Ah ! qu'avez-vous fait, malheureuse femme !

Puis, reprenant les lettres, il essaya de bien recouvrer son sang-froid pour les lire jusqu'au bout. Tâche épouvantable à laquelle il eût bientôt renoncé si une autre pensée, la pensée d'un second malheur ne fût venue l'assaillir.

Nous avons montré dans l'atelier de Régina, pendant que Pétrus faisait son portrait, et nous avons revu tout à l'heure, dans la chambre mortuaire, la petite Abeille. C'est la naissance de cet enfant qui préoccupait en ce moment le maréchal. Il l'avait, pour ainsi dire, mise au monde; elle était née sous ses yeux, elle avait grandi auprès de lui. Il l'avait, encore tout enfant, promenée en la tenant par la main, sur son grand cheval de bataille, et c'était un spectacle adorable, et dont il était fier, de voir aux Tuileries le vieux maréchal jouant au cerceau avec la petite fille. L'extrême enfance est plus sympathique à la vieillesse que la jeunesse et l'âge mûr. Les cheveux blonds de l'enfance s'harmonisent mieux avec les cheveux blancs du vieillard.

Abeille avait donc été la couronne de vieillesse du maréchal, le dernier chant qu'il avait entendu, le dernier parfum qu'il avait respiré; il l'aimait comme le suprême sourire de sa vie, comme le dernier rayon de son couchant. « Où est Abeille ? Pourquoi Abeille n'est-elle pas là ? Comment l'a-t-on laissée sortir par un temps pareil ? Qui s'est permis de faire parler Abeille ? Pourquoi n'ai-je pas entendu chanter Abeille une seule fois aujourd'hui ? Abeille est donc triste ? Abeille est donc malade ? » Et, du matin au soir, on

n'entendait retentir que le nom d'Abeille; elle était comme le souffle vivifiant de la maison; où elle n'était pas, on devenait triste; où elle arrivait, la gaieté entrait avec elle.

Ce fut donc avec une terreur indicible que le maréchal reprit la lecture de ces lettres, qui l'avait déjà si profondément ravagé.

Hélas! rien ne devait demeurer debout autour de ce pauvre vieillard! Il avait vu peu à peu tomber comme des châteaux en ruine toutes ses croyances. Une seule lui restait, et il allait la voir s'évanouir comme les autres. Oh! destin mauvais! cet homme avait la beauté, la bonté, le courage, l'honneur, la fierté, tout ce qui fait l'homme grand et heureux; il ne lui avait rien manqué pour avoir l'amour, et voici qu'à la fin de sa vie il lui était donné de subir des tortures près desquelles eussent pâli celles des plus grands coupables.

Quand il fut certain de son sort, quand il eut constaté son décès moral, c'est-à-dire la mort de sa foi, il se voila la face et pleura amèrement.

Les larmes sont bienfaisantes. Elles changent le poison en miel et calment les blessures de l'âme.

Quand il eut bien longtemps pleuré, il se leva, et, debout au chevet du cadavre, il parla ainsi :

— Je t'ai bien aimée, ô Rina!... et j'étais entre tous bien digne d'être aimé de toi. Mais le chariot de la vie m'a entraîné rapidement, et, ne regardant que devant moi dans le nuage de poussière que je soulevais, je n'ai pas vu à côté de moi la pauvre plante que j'écrasais. Tu as appelé; je ne suis pas venu à ton secours, et tu as pris pour te relever la première main qu'on te tendait. C'est ma faute, Rina, c'est ma très-grande faute, et je m'en accuse devant ton cadavre, et j'en demande pardon à Dieu. De là sont nées toutes tes infortunes, de là sont nés tous nos malheurs... Ainsi tu auras payé de ta vie ma première faute, et je payerai de la mienne ton dernier crime. Dieu a été sévère pour toi, pauvre femme! C'était moi qui devais expier le premier. Mais il est un complice de tous nos malheurs, et celui-là n'avait pas d'excuse. Lui n'était qu'un larron, un méchant sans honneur et sans foi, un vil traître qui t'a tirée d'un sentier épineux pour te jeter dans un abîme; celui-là, Rina, par le pardon que j'appelle sur ta tête, celui-là sera châtié comme un imposteur et

un lâche; et, quand j'aurai accompli cette œuvre de justice, alors, Rina, j'irai demander à Dieu, s'il n'a pas encore désarmé sa colère, de la faire tomber tout entière sur moi... Adieu donc, pauvre femme! ou plutôt au revoir, car le corps survit peu à la mort de l'âme.

Après cette oraison, le vieillard se dirigea vers le chiffonnier, prit les lettres, les fourra dans sa poche, et il allait sortir quand il vit soulever la portière de la chambre à coucher et s'avancer dans l'ombre un homme qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

Il fit un pas vers lui : c'était le comte Rappt.

CXLI

Où l'étoile de M. Rappt commence à pâlir.

— Lui! murmura sourdement, en voyant le comte Rappt, le maréchal de Lamothe-Houdan, dont le visage prit une expression sinistre, ce visage qui d'ordinaire n'exprimait que la douceur. Lui! répéta-t-il en jetant sur le comte des yeux étincelants, et en le regardant, à la façon dont le tonnerre doit regarder le champ qu'il va enflammer.

Le comte Rappt, nous l'avons vu à l'œuvre, était brave, hardi, audacieux, plein de sang-froid et de courage, et cependant, explique qui pourra ce phénomène, son sang-froid, son courage, sa hardiesse et son audace tombèrent tout à coup devant le maréchal, comme les remparts d'une ville assiégée devant l'ennemi vainqueur! Tant d'éclairs jaillirent des yeux du vieillard outragé, tant de menaces terribles lança son regard, que le comte, sans rien deviner, fit toute espèce de conjectures et frissonna involontairement.

Il crut M. de Lamothe-Houdan devenu fou après la mort

de sa femme. Il attribua la fixité de son regard à l'égarement, — il prit sa colère pour du désespoir, et il songea à le consoler. — Il essaya donc de recouvrer tout le calme nécessaire pour exprimer convenablement le chagrin que lui faisait éprouver la mort de la princesse, et la part qu'il prenait à la douleur du maréchal.

Il s'avança vers M. de Lamothe-Houdan en inclinant la tête, en signe de tristesse et de compassion.

Le maréchal lui laissa faire trois ou quatre pas dans la chambre.

M. Rappt dit d'une voix qu'il s'efforça de rendre émue :

— Maréchal, croyez que je suis profondément touché du malheur qui vous arrive !

Le maréchal le laissa dire.

M. Rappt continua :

— Le malheur a cela de consolant du moins, qu'il nous rend plus chers les amis qui nous restent.

Le maréchal garda le silence.

Le comte poursuivit :

— En cette triste circonstance, comme en toute autre, croyez-bien, monsieur le maréchal, que je suis tout à votre service.

C'en était trop ! — en entendant ces paroles, M. de Lamothe-Houdan bondit.

— Qu'avez-vous, monsieur le maréchal ? s'écria le comte Rappt épouvanté.

— Ce que j'ai, misérable ? murmura à demi voix le maréchal, en s'avançant vers le comte.

Celui-ci recula de deux ou trois pas.

— Ce que j'ai, infâme, traître, lâche ? continua le maréchal en regardant le comte comme s'il eût voulu le dévorer.

— Monsieur le maréchal..., s'écria le comte Rappt, qui commençait à entrevoir la vérité.

— Traître ! infâme ! répéta M. de Lamothe-Houdan.

— J'ai peur, monsieur le maréchal, dit, en se dirigeant vers la porte, le comte Rappt, que votre profonde douleur n'occasionne un trouble dans votre raison, et je vous demande la permission de me retirer.

— Vous ne sortirez pas d'ici ! dit le maréchal en sautant du côté de la porte et en lui barrant le passage.

— Monsieur le maréchal, objecta le comte en montrant du

doigt le lit mortuaire, une scène pareille dans un lieu semblable, quelle qu'en soit la cause, ne saurait être plus de votre goût que du mien; — je vous prie donc de me laisser sortir.

— Non! dit le maréchal, c'est ici que j'ai appris l'offense; c'est d'ici que doit partir la réparation.

— Si je comprends, monsieur le maréchal, dit froidement le comte, vous avez, pour une raison ou pour une autre, une explication à me demander. — Je suis à vos ordres, mais, je vous le répète, dans un autre moment et dans un autre lieu.

— A cette heure et ici! répondit le maréchal d'une voix si impérieuse, qu'elle ne souffrait pas de réplique.

— Comme vous voudrez, dit laconiquement le comte.

— Connaissez-vous cette écriture? demanda le maréchal en tendant au comte Rappt le paquet de lettres.

Le comte prit les lettres, les regarda et pâlit.

— Connaissez-vous cette écriture? répéta M. de Lamothe-Houdan.

Le comte Rappt devint pâle comme la mort et baissa la tête.

— Ainsi, continua le maréchal, vous vous reconnaissez pour l'auteur de ces lettres?

— Oui! répondit sourdement le comte.

— Ainsi, la princesse Régina est votre fille?

Le comte cacha son front dans ses mains; on eût dit qu'il cherchait à éviter la foudre qui, depuis son entrée dans la chambre mortuaire, grondait au-dessus de sa tête.

— Ainsi, poursuivit le maréchal de Lamothe-Houdan, qui semblait ne pas pouvoir prononcer ces paroles, ainsi votre fille... est... votre... femme?

— Devant Dieu, elle est restée ma fille, monsieur le maréchal! s'écria vivement le comte.

— Traître! infâme!.., murmura le maréchal. Un être que j'ai tiré de la boue, que j'ai accablé de bienfaits, dont j'ai serré loyalement la main pendant vingt années, le voilà qui entre dans ma famille comme un honnête homme, et qui, pendant vingt ans, me pille comme un voleur! Misérable! mais une crainte, un remords n'est donc jamais entré dans votre cœur! Votre âme est donc un bourbier fétide où l'air pur n'a jamais pénétré! Traître! voleur de mon bien!

assassin de mon bonheur !... Et la pensée ne vous est pas venue un moment que je pouvais tout apprendre, et que j'aurais à vous demander un terrible compte de vos vingt années de mensonge et d'infamie !

— Monsieur le maréchal..., bégaya le comte Rappt.

— Taisez-vous, misérable ! dit durement M. de Lamothe-Houdan, et écoutez-moi jusqu'au bout. — C'est moi qui vous ai appris à tenir une épée.

Le comte ne répondit pas.

— Est-ce moi, oui ou non ? demanda le vieillard.

— C'est vous, monsieur le maréchal, répondit le comte.

— Vous connaissez donc, continua le maréchal d'un ton bref, la façon dont je puis m'en servir.

— Monsieur le maréchal..., interrompit le comte.

— Taisez-vous, vous dis-je ! — Je suis donc sûr de vous tuer.

— Vous pouvez me tuer tout de suite, monsieur le maréchal, s'écria le comte Rappt; car, sur mon honneur, je ne me défendrai pas contre vous.

— Vous refuserez de vous battre contre un vieillard, dit en ricanant sourdement le maréchal; par respect pour ses cheveux blancs, n'est-ce pas ?

— Oui, dit résolûment le comte.

— Mais, malheureux que vous êtes, dit le vieillard en avançant vers le comte, les deux bras croisés, et se redressant de toute la hauteur de sa taille imposante; ignorez-vous donc que la colère donne des forces surhumaines, et que, si ce bras, — continua-t-il en allongeant le bras droit et en le mettant sur l'épaule du comte, — et que, si ce bras s'appesantissait sur vous, il vous forcerait à vous courber à terre ?

Soit que le poids du bras du vieillard fût véritablement d'une lourdeur extraordinaire, soit que la colère lui eût donné, ainsi qu'il le disait, des forces surhumaines, les jambes du comte fléchirent, et il tomba à genoux sur le tapis, au chevet du lit de la morte.

— C'est cela, à genoux ! dit sévèrement le maréchal; c'est la posture qui convient aux méchants et aux traîtres ! Maudit sois-tu, toi qui as apporté dans ma maison le mensonge et la honte ! Maudit sois-tu, toi qui m'as abreuvé d'outrages, toi qui m'as enseigné la haine, toi qui, par ton offense, me fais douter de l'humanité tout entière maudit sois-tu !

O désolation! cet homme vaillant, cet honnête homme, en s'approchant du comte pour le souffleter, pâlit et tomba sur le tapis, comme si le misérable traître qu'il menaçait et qu'il allait punir, l'eût renversé.

Un sourire de joie passa sur les lèvres du comte et illumina son visage. — Il regarda le vieillard à terre comme le bûcheron regarde le chêne abattu.

Il se pencha vers lui et l'examina froidement, comme le médecin examine le cadavre.

— Monsieur le maréchal, dit-il à demi voix.

Mais le vieillard ne l'entendit pas.

— Monsieur le maréchal, répéta-t-il à voix basse en le secouant légèrement.

Mais M. de Lamothe-Houdan resta immobile et silencieux.

Le comte Rappt étendit sa main sur la poitrine du maréchal; son front se rembrunit, en sentant les battements du cœur.

— Il vit! murmura-t-il en le regardant d'un œil hagard.

Puis, se levant brusquement, il tourna les yeux de côté et d'autre, cherchant je ne sais quoi, — quelque instrument de mort sans doute.

Mais cette chambre de femme ne contenait ni pistolet, ni poignard, ni arme d'aucune sorte.

Il s'approcha du lit de la morte et tira vivement à lui le drap qui la recouvrait; — mais, à son grand effroi, le bras droit de la morte se releva, tenant le coin du drap.

Il recula épouvanté!...

A ce moment, une ombre se dressa devant lui.

— Que faites-vous ici? dit-elle.

Il frissonna en reconnaissant la voix de la princesse Régina.

— Rien! répondit-il durement, en lançant un regard terrible à la princesse.

Et il sortit brusquement, laissant la pauvre Régina entre le cadavre de sa mère et le corps inanimé du maréchal de Lamothe-Houdan.

La princesse sonna, et Grouska arriva suivie du valet de chambre du maréchal.

On fit revenir le vieillard à lui et on le transporta dans sa

chambre à coucher, où les soins de son médecin, accouru en toute hâte, le rappelèrent bientôt à la vie.

Il regarda tout autour de lui en disant :

— Où est-il ?

— Qui, mon père ? demanda la princesse.

Ce mot de père, que Régina lui donnait, fit frissonner le maréchal.

— Ton mari..., dit-il avec effort, le comte Rappt.

— Désirez-vous lui parler ? demanda la princesse.

— Oui, répondit M. de Lamothe-Houdan.

— Je vous l'enverrai dès que vous serez mieux.

— Je vais tout à fait bien, dit le maréchal en se relevant et en se redressant fièrement.

— Je vais vous l'envoyer, mon père, dit la princesse en cherchant à deviner dans les yeux du vieillard ce qu'il pouvait avoir à dire, en ce moment, au comte Rappt.

Elle quitta la chambre à coucher, et, un instant après, le comte Rappt parut.

— Vous désirez me parler ? dit-il d'un ton sec.

— Oui, répondit laconiquement le maréchal. Je me suis laissé entraîner, tout à l'heure, envers vous, à des menaces et à des violences inutiles ; je n'avais qu'une parole à vous dire, et c'est la seule que je ne vous ai pas dite.

— Je suis à vos ordres, monsieur le maréchal, répondit le comte.

— Vous daignerez vous battre avec moi ? fit dédaigneusement le vieillard.

— Oui, répondit résolûment le comte.

— A l'épée, naturellement ?

— A l'épée.

— Sans témoins ?

— Sans témoins, monsieur le maréchal.

— Ici, dans le jardin ?

— Où il vous plaira, monsieur le maréchal.

Le maréchal jeta un regard sévère sur le comte.

— Vous avez bien vite changé de résolution, dit-il.

— J'ai reconnu, monsieur le maréchal, que mon refus était une nouvelle injure, répondit le comte.

— Vous me ferez peut-être l'outrage de ne pas vous défendre ?

— Je me défendrai, monsieur le maréchal... je vous le jure!... ajouta-t-il.

— A votre guise, monsieur. — Mais, que vous vous défendiez ou non, je ne vous ferai pas de quartier.

— Que la volonté de Dieu soit faite! dit hypocritement le comte en levant les yeux au ciel avec une onction dont l'abbé Bouquemont eût été fier.

— Quant au jour, reprit le maréchal, ce sera le jour même des obsèques de madame la maréchale. — Nous laisserons s'accomplir les funérailles, — et, au retour, nous nous retrouverons dans le rond-point du jardin. — Tenez-vous donc prêt pour cette heure.

— Je serai prêt, monsieur le maréchal.

— Bien! fit de la tête M. de Lamothe-Houdan en tournant le dos au comte.

— Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur le maréchal? demanda celui-ci.

— Non! répondit le vieillard. — Vous pouvez vous retirer.

Le comte s'inclina respectueusement et sortit.

Sur le seuil de la porte, il trouva la princesse Régina.

— Vous ici? s'écria-t-il.

— Oui! dit à voix basse la princesse. — J'ai écouté; j'ai entendu, je sais tout! — Vous allez vous battre avec le maréchal.

— En effet, dit le comte froidement.

— Vous allez tuer ce vieillard, continua Régina.

— Peut-être, répondit le comte.

— Vous êtes infâme! s'écria la princesse.

— Et plus infâme encore que vous ne croyez, princesse; car je compte, avant le duel, renseigner le maréchal sur tout ce qu'il ignore.

— Que voulez-vous dire? demanda avec effroi la princesse.

— Veuillez passer chez vous et je vais vous en instruire, dit le comte Rappt, le lieu où nous sommes ne me paraissant pas convenable pour un pareil entretien.

— Je vous suis, répondit la princesse.

Nous dirons dans le chapitre suivant le résultat de la conférence du comte Rappt et de la princesse Régina.

CXLII

Entretien nocturne de M. le comte et de madame la comtesse Rappt.

— Parlez, monsieur ! s'écria la princesse après avoir laissé retomber la portière de la chambre à coucher, et s'être jetée dans un fauteuil.

— C'est une triste conversation que nous allons avoir ensemble, dit M. Rappt en affectant le plus profond chagrin.

— Quelle qu'elle soit, interrompit la princesse, veuillez l'entamer ; je suis résignée à tout entendre.

— Je me bats, ainsi que vous l'avez dit, commença le comte Rappt, après-demain, avec le maréchal de Lamothe-Houdan.

La pauvre Régina frissonna de tous ses membres.

M. Rappt continua, sans paraître remarquer l'émotion de la princesse :

— Quel résultat supposez-vous que puisse avoir ce duel ?

— Monsieur, s'écria la princesse en pâlissant, votre question est horrible et je n'y ferai pas de réponse.

— Cependant, reprit le comte en la regardant de son plus méchant sourire, étant démontrée une fois la nécessité absolue de ce combat, vous devez former des vœux pour l'un ou pour l'autre des deux combattants.

— La nécessité de ce duel ne m'est pas démontrée, dit la princesse Régina en se cachant le visage.

— En voyant la rougeur de votre visage, Régina, je suis certain du contraire. — Je vous connais ; — je connais la noblesse de votre cœur ; — je sais que rien de ce qui touche

à l'honneur ne vous est étranger, et qu'à ma place vous eussiez agi de même.

— O honte! murmura à voix basse la pauvre femme.

— Ne revenons pas sur les causes, dit M. Rappt, et parlons des effets. — Je me bats avec le maréchal. Pour qui formez-vous des vœux? Telle est la question que j'ai l'honneur de vous adresser.

— Monsieur, je refuse formellement de répondre.

— Il le faut, cependant, princesse; car de votre réponse va dépendre le bonheur ou le malheur de votre vie.

— Que voulez-vous dire?

— Je ne m'expliquerai pas davantage avant de connaître votre réponse.

— Monsieur, votre insistance est atroce, et je suis obligée de vous rappeler que ma mère est morte aujourd'hui?

— Je m'en souviens, Régina, en songeant que je me bats après-demain.

— Qu'y puis-je? s'écria d'une voix désespérée la princesse. Voulez-vous que j'aille trouver le maréchal, que je me jette à ses pieds, que je le supplie de renoncer à ce combat?

— Vous ne me comprenez pas, princesse, reprit le comte Rappt en regardant la pauvre femme d'un air hautain. Vous ai-je donné le droit de douter de mon courage, et pensez-vous que je sois assez lâche pour prier une femme d'arranger mes affaires d'honneur? Je vous demande tout simplement de formuler un vœu quelconque.

— Taisez-vous! s'écria Régina en tressaillant.

— Je vous prie, en un mot, de me dire lequel vous souhaitez de voir mourir, de votre père ou du mari de votre mère?

— C'est infâme, murmura en pleurant la princesse.

— C'est infâme! répéta froidement le comte, j'en conviens; mais qu'y voulez-vous faire? Cela est. — Répondez-moi donc.

— Monsieur, dit la princesse d'une voix suppliante et en joignant les mains, au nom de ma mère, je vous conjure de ne pas exiger de moi une réponse sur ce sujet.

— Je vous répète, Régina, que votre vie et la mienne dépendent de la réponse que vous allez me faire. — J'insiste donc.

— Vous le voulez ? s'écria la jeune femme en le regardant fixement, et en se levant peu à peu, pour aller à lui.

— Je l'exige, Régina !... pardon, je vous en supplie !

— Soit, dit la princesse en s'avançant vers le comte, les bras croisés. Puisque vous l'exigez, voici ma réponse : je vous hais...

— Régina ! Régina !

— Je vous hais ! continua la princesse, autant que le cœur peut haïr.

— Régina ! Régina ! répéta le comte en devenant pourpre, prenez garde !

— Je ne crains rien, dit Régina, car je n'ai que vous à craindre, et vous savez depuis longtemps à quoi vous en tenir sur ce sujet.

— Régina, la patience a des bornes !

— A qui le dites-vous, monsieur ? Est-ce que je ne connais pas les bornes de la patience, puisque vous êtes chez moi et que je vous écoute !

— Régina, je puis vous perdre ou vous sauver !

— Vous n'avez qu'une façon de me sauver monsieur, dit fièrement la jeune femme : c'est de mourir !

— Régina ! dit le comte en sautant sur la princesse comme s'il eût voulu l'étouffer.

Mais, celle-ci, le regardant d'un œil froid, l'arrêta en disant :

— Eh bien, qu'y a-t-il, mon père ?

Le comte Rappt recula.

— Écoutez-moi, dit-il.

— Je ne veux plus vous entendre.

— Il le faut, cependant.

Régina sauta sur le cordon de la sonnette.

— N'appelez pas, dit le comte en devenant blême; — je vais me retirer. — Mais, en sortant d'ici, je vais aller faire ma confession entière au maréchal.

— Que voulez-vous dire ? demanda la princesse en se rapprochant de lui.

— Le maréchal vous croit sa fille, dit le comte. — Je vais le détromper.

— Monsieur ! s'écria la pauvre femme; si vous avez jamais eu la moindre notion du bien et du mal, vous n'en ferez rien.

— Je le ferai, comme j'ai l'honneur de vous le dire, fit le comte, en se retournant et se dirigeant vers la porte.

— Monsieur, monsieur, s'écria Régina en allant à lui, que voulez-vous, qu'exigez-vous de moi en échange du repos de cet honnête homme ?

Le comte se retourna en souriant imperceptiblement.

— Vous voyez bien, dit-il, qu'il est nécessaire que nous causions.

— Je vous écoute.

— Je ne reviendrai pas sur la question de vos vœux, reprit le comte d'un air railleur ; vous m'avez édifié suffisamment là-dessus ; je voulais savoir, ajouta-t-il, avant de mourir, — car vous pensez bien que je ne me défendrai pas contre ce vieillard ; — je voulais savoir, dis-je, si vous n'auriez pas, après ma mort, un peu d'indulgence pour mes fautes, voyant que je les ai si courageusement expiées. C'était votre opinion à ce sujet que je voulais connaître, pour ainsi dire, d'outre-tombe ! L'homme qui vous parle, Régina, si criminel qu'il soit, vous a donné la vie. — Je voulais savoir, non si vous regretteriez votre père (hélas, je ne mérite pas vos regrets !), mais si vous le plaindriez ! si vous l'absoudriez au fond de votre âme. — Je voulais enfin savoir, au moment de mourir, si la pensée ne vous viendrait pas que j'étais plus malheureux, plus misérable, si vous voulez, que méchant, et si je n'étais pas digne, par ma mort, d'obtenir le pardon de ma vie. Tel était mon but, Régina ! Excusez-moi de ne vous l'avoir pas expliqué plus clairement.

Ces mots, débités avec plus d'emphase que de sentiment, attendrirent cependant la princesse Régina.

Et c'est ici le cas ou jamais, chers lecteurs, de remarquer la bonté des femmes et la méchanceté des hommes. — Voici une créature bonne, honnête, foncièrement honnête, franche jusqu'à la cruauté, loyale jusqu'à la barbarie ; voici une femme, disons-nous, qui vient de prononcer ces terribles paroles : *Vous n'avez qu'une façon de me sauver la vie, c'est de mourir !* — Eh bien, cette femme s'attendrit devant cet homme. — Son cœur s'émeut en entendant le rôle débité par le comédien ; elle s'étudie, elle s'interroge : — n'a-t-elle pas été sévère, dure, injuste, envers cet homme qui, au

bout du compte, est son père ? Telle est l'émotion qui la saisit, en entendant le couplet chanté par cet histrion.

— Monsieur le comte, dit-elle, pardonnez-moi la dureté de mes paroles. — Je suis mortelle et n'ai point de souhaits à former. — Je m'en rapporte et je me soumets à la justice divine.

Un sourire de satisfaction illumina le visage du comte.

— Régina, dit-il, je vous remercie de ces bonnes paroles; mais soyez sûre que j'en suis digne ! — La parole de l'homme qui va mourir est sacrée : Régina, pardonnez-moi ma vie et ayez pitié de ma mort.

— Que souhaitez-vous de moi, monsieur ? demanda la princesse.

— Rien que de très-simple, Régina, votre bonheur !

— Je ne vous comprends pas, dit en rougissant la bien-aimée de Pétrus.

— Régina, reprit le comte Rappt du ton le plus affable, quelque faute que j'aie pu commettre, je vous ai toujours aimée comme ma fille, et, si vous en avez douté parfois, c'est ma faute bien plus que la vôtre. — Je ne songe donc qu'à vous, à cette heure solennelle, et je veux assurer votre félicité.

— Expliquez-vous, monsieur, dit la princesse, qui, instinctivement, pressentait le but de M. Rappt.

— Vous aimez, dit celui-ci, un des hommes les plus recommandables que je sache. — Depuis la dernière causerie que nous avons eue ensemble, à son sujet, j'ai pris des informations sur son compte, et j'ai appris que votre amour ne pouvait être mieux placé.

— Monsieur, s'écria la princesse, plus je vous écoute, moins je vois où vous en voulez venir.

— Nous y arrivons, répondit le comte.

— Je vous demande, pour prix du sacrifice de ma vie, de me fournir, d'ici à demain, l'occasion d'un entretien avec ce jeune homme.

— Vous n'y songez pas ! interrompit la princesse.

— Pardonnez-moi, princesse, je ne songe qu'à cela depuis que j'ai l'honneur de causer avec vous.

— Mais que lui voulez-vous ? Le provoquer peut-être ?

— Par votre mère, Régina, je vous jure que je ne le provoquerai pas.

— Alors, que pouvez-vous avoir à lui dire?

— C'est mon secret, Régina! Mais soyez persuadée que c'est dans votre seul intérêt que j'agis en cette occasion. — Le malheur dont je vous ai rendue victime me touche profondément, et je veux réparer mon crime.

— S'il en est ainsi, monsieur, que n'allez-vous le trouver? quoique, à dire vrai, je ne m'explique pas le but de votre démarche.

— C'est impossible, Régina. On me verrait entrer chez lui; et quel rôle aurais-je l'air de jouer? Je vous le demande! Non! ma proposition est plus simple: — Je vous offre de me ménager un entretien avec lui demain, à l'heure qui vous semblera la plus favorable, — le soir, par exemple.

— Monsieur, dit la princesse Régina en le regardant fixement et longuement, — j'ignore votre but; mais je connais la loyauté de M. Pétrus Herbel. Quelle que soit votre pensée à son sujet, demain, à cinq heures, il sera ici.

— Non! dit le comte Rappt, à cinq heures, il y aura du monde ici; — toute la valetaille le verra entrer; je désire qu'on ne sache pas qu'il est venu à l'hôtel. Vous devez comprendre toute la délicatesse d'une semblable entrevue. Soyez donc assez bonne pour m'en ménager une autre. Vous avez, presque tous les soirs, un rendez-vous avec lui dans le jardiu? Eh bien, permettez-moi de le recevoir ainsi, mystérieusement, incognito; — c'est une fantaisie, sans doute, — mais c'est une fantaisie de mourant, et je vous supplie de la respecter.

- Mais pourquoi dans le jardin? observa la princesse. Pourquoi pas ici ou dans la serre?

— Parce que, je vous le répète, princesse, on pourrait le voir, et que, ni vous ni moi, nous ne nous en soucions. — La preuve, c'est que vous le recevez presque tous les soirs dans le jardin; ce qui, pour le dire en passant, est une véritable imprudence que votre constitution délicate ne saurait justifier...

— Mais..., interrompit vivement la princesse.

— Mais, interrompit plus vivement encore le comte, je ne comprends pas vos objections, à moins que vous n'ayez de moi je ne sais quelle défiance que je ne pourrais formuler.

Il aurait très-bien pu formuler la défiance de la princesse; elle était assez compréhensible.

La pauvre femme pensait, en effet : « Puisqu'il veut le voir le soir, c'est qu'il lui prépare un guet-apens. »

— Et si je me défiais? dit-elle.

— Je vous rassurerais, Régina, répondit le comte, en vous disant que vous pouvez assister à notre entretien, de loin ou de près, à votre gré.

— Soit, dit Régina après un moment de réflexion; demain soir, à dix heures, vous le verrez.

— Dans le jardin?

— Dans le jardin.

— De quelle façon le préviendrez-vous?

— Je l'attends.

— S'il ne venait pas?

— Il viendra.

— Voilà bien la réponse d'une femme amoureuse! dit d'un ton léger le comte Rappt.

La pauvre Régina rougit jusqu'au front.

Le comte Rappt continua :

— Il se peut qu'il ne vienne pas, justement le jour où vous aurez le plus besoin de le voir; il faut prévoir tout. Soyez donc assez bonne pour lui écrire.

— Soit! dit la princesse résolûment, je lui écrirai.

— Il ne vous en coûtera pas plus de lui écrire tout de suite, princesse.

— Je lui écrirai dès que vous serez parti.

— Non, fit le comte avec humeur: je ne serais pas tranquille. — Écrivez-lui tout simplement ces mots : « Ne manquez, pour rien au monde, de venir demain. » Donnez-moi la lettre, et je me charge du reste.

La princesse Régina le regarda avec une sorte d'épouvante.

— Jamais! s'écria-t-elle.

— Bien! fit le comte en se retournant pour la seconde fois du côté de la porte, je sais ce qu'il me reste à faire.

— Monsieur, s'écria la pauvre femme comprenant sa pensée, je vais écrire.

— A la bonne heure! murmura sourdement le comte, dont les yeux rayonnèrent d'une joie sinistre.

La princesse prit une feuille de papier dans son chiffon-

nier : — elle écrivit textuellement les mots indiqués par le comte, mit la lettre sous enveloppe sans la cacheter, et la lui donna en disant :

— Si un piége est caché là-dessous, malheur à vous, monsieur le comte !

— Vous êtes un enfant, Régina, dit le comte Rappt en prenant la lettre, et, quand je m'occupe de votre bonheur, vous oubliez trop que je suis votre père.

Le comte se retira après avoir salué respectueusement la princesse, et il avait à peine tiré la porte derrière lui, que la pauvre Régina, fondant en larmes et joignant les mains en signe de prière douloureuse, s'écriait :

— Oh ! ma pauvre mère ! ma pauvre mère !

CXLIII

Diplomatie du hasard.

M. Rappt, le lecteur le pense bien, ne ferma pas l'œil de la nuit. — On ne s'apprête pas à jouer une si terrible partie sans étudier ses pièces.

Plongé au fond de son voltaire, le front appuyé sur les deux mains, les yeux fermés, il semblait, étranger à tout ce qui pouvait se passer extérieurement, regarder profondément en lui.

Le résultat de cet examen fut l'arrêt de mort du pauvre Pétrus.

Vers sept heures du matin, quand le jour parut, il se leva, fit cinq ou six tours dans son cabinet, et s'arrêta devant un bahut dont il entr'ouvrit la porte.

Dans un des tiroirs, il prit un immense paquet de lettres

qu'il vint regarder à la lampe. — Il en prit une au hasard, la déplia et la parcourut rapidement des yeux.

Un nuage obscurcit son front ; on eût dit que toute la honte amassée depuis tant d'années au fond de sa conscience rejaillissait tout entière sur son visage.

Il froissa fiévreusement le paquet de lettres, et, se dirigeant lentement vers la cheminée, il présenta à la flamme tout ce qui lui restait de la princesse Rina.

Il regarda, en souriant amèrement, le feu qui consumait les lettres.

— Ainsi, murmura-t-il, sont évanouies en un instant toutes les espérances de ma vie !

Puis, passant rapidement la main sur son front, comme s'il eût voulu en chasser les nuages qui l'obscurcissaient, il agita violemment le cordon de la sonnette, pendu au-dessus de la cheminée.

A ce bruit, Baptiste, son valet de chambre, entra dans le cabinet.

— Baptiste, dit le comte Rappt, veuillez voir si M. Bordier est arrivé, et priez-le de se rendre ici.

Baptiste sortit.

M. Rappt se dirigea de nouveau vers le bahut, tira un second tiroir, et, y plongeant la main, il en sortit deux pistolets d'arçon.

Il les examina, fit jouer les batteries, et, après s'être assuré qu'ils étaient chargés :

— Bien, dit-il en les remettant à leur place et repoussant le tiroir.

Il venait de fermer la porte du bahut, quand il entendit frapper trois légers coups.

— Entrez, dit-il.

Bordier entra.

— Asseyez-vous, Bordier, dit le comte Rappt ; nous avons à causer sérieusement.

— Vous n'êtes pas malade, monsieur le comte ? demanda Bordier en voyant le visage décomposé de son patron.

— Non, Bordier. Vous avez sans doute appris les événements de cette nuit, et vous ne devez pas vous étonner qu'après une pareille secousse je ne sois pas dans mon assiette ordinaire.

— Je viens d'apprendre, en effet, monsieur le comte, à

mon grand étonnement et à mon grand regret, la mort de madame la maréchale de Lamothe-Houdan.

— C'est à ce sujet que je veux vous entretenir, Bordier. Pour des raisons qu'il est inutile de vous faire connaître, je me bats demain.

— Vous, monsieur le comte ? s'écria avec effroi le secrétaire.

— Sans doute, moi ! — et il n'y a pas là de quoi vous effrayer ; vous me connaissez et vous savez si je sais défendre ma vie... Aussi, n'est-ce pas du duel que je veux vous parler, mais des conséquences qu'il peut avoir. — Quelques observations que j'ai faites me font craindre un piége ; j'ai besoin de votre concours et de votre assistance pour n'y pas tomber.

— Parlez, monsieur le comte ; vous savez que ma vie vous appartient.

— Je n'en ai jamais douté, Bordier ; — mais, avant tout, ajouta-t-il en prenant sur son bureau une feuille de papier, voici votre nomination de préfet : je l'ai reçue ce soir.

La figure du futur préfet s'illumina tout à coup et ses yeux rayonnèrent de plaisir.

— Oh ! monsieur le comte, balbutia-t-il, que de remercîments ne vous dois-je pas, et comment pourrai-je jamais m'acquitter ?...

— Je vais vous le dire. — Vous connaissez M. Pétrus Herbel ?

— Oui, monsieur le comte.

— J'ai besoin d'un homme sûr pour lui remettre une lettre, et j'ai compté sur vous.

— N'est-ce que cela, monsieur le comte ? demanda Bordier étonné.

— Attendez. — Avez-vous dans votre bureau deux hommes desquels vous puissiez répondre ?

— Comme de moi-même, monsieur le comte. L'un veut un bureau de tabac, l'autre un bureau de timbre.

— Bien ! vous direz à l'un de ces hommes de se placer sur le boulevard des Invalides, et de n'en pas bouger jusqu'à ce qu'il voie sortir, par la grille de l'hôtel, Nanon, la nourrice de la comtesse. Cet homme la suivra à quelque distance, et, s'il la voit se diriger du côté de la rue Notre-Dame-des-

Champs, où demeure M. Pétrus, il la précédera et lui dira : « Au nom de M. le comte Rappt, remettez-moi la lettre que vous avez, ou je vous arrête. » Nanon est dévouée à la comtesse, mais c'est une vieille femme, elle est encore plus peureuse que dévouée.

— Ce sera fait comme vous le désirez, monsieur le comte, et d'autant mieux que mes deux hommes ont l'air des plus rébarbatifs.

— Quant à votre second homme, même recommandation; seulement, celui-ci, au lieu de se placer sur le boulevard, s'embusquera dans la rue Plumet, en face de la porte de l'hôtel, et attendra la sortie de la nourrice, qu'il suivra et précédera, ainsi que je vous l'ai dit pour l'autre.

— Et quand doit commencer leur faction, monsieur le comte ?

— A l'instant même, Bordier, et sans perdre une minute.

— Comptez sur moi, monsieur le comte, dit Bordier en se retournant et en se dirigeant vers la porte du cabinet.

— Un moment, Bordier! dit M. Rappt; vous oubliez le principal.

Puis, tirant de sa poche la lettre adressée à Pétrus par la princesse Régina, il la remit à son secrétaire en lui disant :

— Il est inutile de réveiller M. Pétrus Herbel; vous donnerez tout simplement la lettre à son domestique en le priant de la remettre à son maître le plus tôt possible. — Dès votre retour, vous viendrez me rendre compte de votre démarche

Bordier se retira, alla placer ses deux hommes en embuscade, s'enveloppa jusqu'au menton dans un vaste manteau, et se dirigea vers la rue Notre-Dame-des-Champs.

Pendant que Bordier se rendait à pas précipités au domicile de Pétrus, un homme moins enveloppé que lui et marchant à pas lents et égaux, en véritable employé de gouvernement qu'il était, — nous voulons parler du facteur, — apportait à l'hôtel Rappt, entre autres épîtres, une lettre de Pétrus, adressée à la princesse Régina.

Bien que le comte Rappt, pendant la nuit, eût fait toute sorte de combinaisons et cru tout prévoir, il n'avait pas

prévu le facteur, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus simple; si bien qu'à son lever, la princesse reçut des mains de Nanon, selon son habitude, entre autres lettres, celle de Pétrus.

Voici ce qu'elle contenait :

« Je commence ma lettre par où je la finirai, ma Régina : Je vous aime ! Mais, hélas ! ce n'est pas pour parler d'amour que je vous écris. J'ai à vous annoncer une nouvelle affreuse, horrible, cruelle, épouvantable; une nouvelle qui n'a pas sa pareille; une nouvelle qui va faire saigner votre cœur, si votre cœur est pétri de même matière que le mien : Nous ne nous verrons pas d'ici à trois jours !

» Connaissez-vous un mot, dans toutes les langues, qui retentisse plus douloureusement : Ne pas se voir ! — Et cependant, je suis condamné à l'écrire, et vous, ma bien-aimée, condamnée à l'entendre.

» Et ce qui m'afflige, au milieu de tant d'afflictions, c'est de n'avoir pas même le droit de haïr et de maudire la cause de notre séparation.

» Voici ce qui est arrivé : Hier, à midi, une voiture s'arrête à ma porte; je regarde par la fenêtre de mon atelier, espérant vaguement, je ne sais pourquoi, car je vous savais retenue par la maladie de votre mère; j'espérais que c'était vous, ma chère princesse, que c'était vous qui, profitant d'un rayon de soleil, veniez rendre visite à votre triste amoureux.

» Mais imaginez mon désespoir quand, au lieu de vous, j'ai vu descendre de la voiture le valet de chambre de mon oncle, qui, pâle, effaré, accourait m'annoncer qu'un second accès de goutte des plus menaçants venait d'atteindre mon pauvre oncle.

» — Ah ! venez sans plus tarder, m'a-t-il dit, le général est au plus bas !

» Prendre mon habit, mon chapeau, sauter dans la voiture fut l'affaire d'une seconde, vous le comprenez bien, ma Régina.

» J'ai trouvé le pauvre homme dans un état déplorable, c'est-à-dire s'agitant sur son lit comme un épileptique, et poussant des cris semblables à ceux d'une bête fauve.

Dans un de ses moments de calme, en me voyant assis

à son chevet, il m'a énergiquement serré les mains, et deux grosses larmes de reconnaissance sont tombées de ses yeux. Il m'a demandé si je consentirais à rester quelque temps auprès de lui. — Je ne l'ai pas laissé achever et me suis engagé à demeurer près de lui jusqu'à sa complète guérison.

» Je ne puis pas vous dire, mon amie chérie, les transports de joie qui ont inondé son visage, quand je lui ai donné cette assurance.

» Me voilà donc établi garde-malade pour quelque temps, — pour un temps dont je ne prévois guère la fin. — Mais, entendez-moi bien, ma Régina, je suis garde-malade, et non prisonnier; c'est-à-dire, l'accès passé, je recouvrerai ma liberté, limitée sans doute, mais bien précieuse et bien chère, puisque je ne m'en servirai que pour aller vous dire ce que je vous ai écrit au début de cette lettre : Régina, je vous aime!

» Vous voyez que je finis par où j'ai commencé; — je ne vous dis pas de m'écrire, je vous en supplie; car il ne me faut pas moins que vos lettres pour montrer à mon pauvre oncle cette figure heureuse qui réjouit tant les malades.

» A bientôt donc, mon amour adoré! priez Dieu que ce soit le plus vite possible!

» PÉTRUS. »

Cette nouvelle, qui en toute autre occasion eût fait, comme le disait Pétrus, saigner abondamment le cœur de Régina, produisit sur elle un effet tout opposé.

Son sommeil avait été troublé par ces songes noirs, avant-coureurs des grandes catastrophes, qui en sont, pour ainsi dire, les pressentiments.

Elle avait vu le corps de son amoureux étendu sur la neige qui couvrait les gazons du parc, corps où plutôt cadavre aussi blanc et aussi froid qu'elle. — Elle s'était approchée de lui et avait poussé un cri d'horreur en voyant sa poitrine labourée en dix endroits par le poignard d'un meurtrier. — Au fond d'un bosquet, elle avait vu reluire, comme des yeux de chat, deux yeux ardents, — deux yeux de feu; — elle avait entendu un cri sinistre, elle avait reconnu le rire et le regard du comte Rappt.

A ce moment, elle s'était réveillée, et, assise sur le bord

de son lit, les cheveux épars, le front ruisselant de sueur, le cœur palpitant, le corps tremblant de fièvre, elle avait regardé d'un œil hagard, tout autour d'elle, et, ne voyant rien, elle avait laissé retomber sa tête sur son oreiller en murmurant :

— Mon Dieu ! que va-t-il arriver ?

A ce moment, Nanon était entrée, apportant la lettre de Pétrus.

En la lisant, de pâle et livide qu'il était, le visage de la princesse prit le ton des roses les plus douces.

— Sauvé ! s'écria-t-elle en joignant les mains et levant les yeux au ciel pour remercier Dieu.

Puis, se levant, elle courut à son chiffonnier, prit une feuille de papier et traça rapidement ces mots :

« Que Dieu vous bénisse, mon bien-aimé ! votre lettre m'est arrivée comme un rayon de lumière dans une nuit noire. Ma pauvre mère est morte cette nuit, et, en recevant votre lettre, je n'ai songé qu'à une chose : à augmenter l'amour que j'ai pour vous de l'amour que j'avais pour elle !

» Résignons-nous donc, mon Pétrus, à ne pas nous voir pendant quelques jours ; mais croyez que, de près ou de loin, je vous aime, — non, — ce n'est pas assez : — je t'aime !

» RÉGINA. »

La lettre cachetée, elle la remit à Nanon en lui disant :

— Porte ceci à Pétrus.

— Rue Notre-Dame-des-Champs ? dit Nanon.

— Non, répondit la princesse, rue de Varennes, chez le comte Herbel.

Nanon sortit.

Au moment où Nanon franchit la porte de l'hôtel, les deux hommes de M. Rappt, ou plutôt de Bordier, venaient d'être placés à leur poste respectif. — Celui qui guettait rue Plumet, en voyant Nanon prendre la rue à droite et disparaître à l'angle droit du boulevard, la suivit à quelque distance, selon la recommandation du comte Rappt.

Arrivé sur le boulevard, l'homme de la rue Plumet rejoignit son camarade et lui dit :

— La vieille ne prend pas le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs.

— Elle craint d'être suivie, dit l'autre, et fait le grand tour.

— En ce cas, suivons-la! reprit le premier.

— Suivons-la, répéta le second.

Ils suivirent la nourrice à quinze ou vingt pas de distance.

Ils la virent sonner à l'hôtel Courtenay; une minute après, entrer dans l'intérieur.

Or, comme il n'avait été question d'arracher la lettre que dans la rue Notre-Dame-des-Champs, les deux compagnons ne songèrent pas le moins du monde à sauter sur elle en pleine rue de Varennes.

Ils s'éloignèrent de l'hôtel et tinrent conseil.

— Évidemment, dit l'un, elle est allée là faire quelque commission, et. sortant de là, elle ira du côté du boulevard Montparnasse.

— C'est probable, dit l'autre.

Mais il n'en fut rien. — Au bout de cinq minutes, ils virent la nourrice reprendre exactement le chemin par lequel elle était venue, et rentrer à l'hôtel Lamothe-Houdan.

— Coup nul! dit le premier homme en allant reprendre sa place sur le boulevard.

— A refaire! dit le second en allant se poster rue Plumet.

Voyons ce qui se passait chez Pétrus, pendant que les uns et les autres s'occupaient de lui avec tant de soin.

Bordier arriva rue Notre-Dame-des-Champs au moment même où Régina recevait la lettre de Pétrus.

— M. Pétrus Herbel? demanda-t-il au domestique du peintre.

— Monsieur n'est pas chez lui, répondit celui-ci.

— Vous lui remettrez cette lettre dès qu'il rentrera.

Bordier donna la lettre et se retira.

En se retournant, il heurta un commissionnaire.

— Faites donc attention! dit-il durement.

Le commissionnaire, c'était Salvator. Salvator, en voyant un homme enveloppé jusqu'au nez dans son immense manteau, par un temps qui ne justifiait pas absolument cette mesure de précaution, regarda celui qui l'avait interpellé.

— Vous pourriez bien faire attention vous-même, l'homme au manteau, dit-il en cherchant à dévisager le secrétaire.

— Je n'ai pas de leçon à recevoir de vous, dit dédaigneusement Bordier.

— C'est possible, dit Salvator en lui mettant la main sur le collet et faisant tomber le pan du manteau qui couvrait sa figure; mais comme j'ai des excuses à recevoir de vous, je ne vous lâche pas que vous ne les ayez faites.

— Drôle! murmura Bordier entre ses dents.

— Il n'y a de drôles que les gens qui se cachent pour n'être pas reconnus, et qui sont reconnus, monsieur Bordier, dit le commissionnaire en lui serrant plus étroitement le bras.

Celui-ci fit vainement des efforts pour se dégager; il était pris comme dans un étau.

— Je me tiens pour satisfait, dit Salvator en lui lâchant le bras; allez en paix et ne péchez plus.

> Bordier se retira, honteux et tout confus,
> Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Salvator entra chez Pétrus en pensant:

— Que diable ce coquin est-il venu faire ici?

— Monsieur n'est pas chez lui, dit le domestique en voyant entrer Salvator.

— Je le sais, répondit celui-ci; donne-moi sa clef et ses lettres.

Salvator, muni des lettres et de la clef de Pétrus, entra dans l'atelier du jeune homme.

Quelques lecteurs pourraient peut-être trouver plus que familiers les procédés du commissionnaire à l'endroit de son ami Pétrus, l'amitié la plus intime n'autorisant pas la rupture d'un cachet, sous quelque prétexte que ce soit; mais nous allons les rassurer en disant quel droit Salvator avait d'ouvrir les lettres de son ami.

Outre que Pétrus n'avait, comme on le sait, aucun secret pour Salvator, il lui avait écrit en même temps qu'à la princesse Régina, et voici ce que contenait sa lettre:

« Cher ami, je suis pour quelque temps au chevet de mon

oncle, très-dangereusement malade. Voulez-vous, au reçu de la présente, vous transporter chez moi et faire pour votre ami ce que votre ami ferait pour vous, c'est-à-dire ouvrir mes lettres et y répondre comme vous l'entendrez?

» Vous m'avez dit tant de fois d'user de votre amitié, que vous me pardonnerez, j'en suis sûr, d'en abuser une seule.

» Mille remercîments et cordialement à vous,

» PÉTRUS. »

Salvator, installé dans l'atelier, ouvrit les lettres.

La première était de Jean Robert, qui mandait à Pétrus que son drame, *les Guelfes et les Gibelins*, devant passer sans remise à la fin de la semaine, il n'était que temps d'assister à la répétition générale.

La seconde lettre était de Ludovic; c'était une pastorale, une idylle en prose des amours du jeune homme et de Rose-de-Noël.

La dernière, celle qui ne ressemblait à aucune des autres, parce que le papier était doux et parfumé, parce que l'écriture était fine et distinguée, était la lettre arrachée à la princesse Régina.

Salvator n'avait jamais vu l'écriture de la princesse, et cependant il devina immédiatement qu'elle venait d'elle, tant tout ce que la femme aimée a touché se fait naturellement reconnaître.

Il la retourna en tous sens avant de la décacheter.

Ouvrir des lettres n'est rien, surtout quand on y est autorisé; mais une lettre de femme, et de femme aimée! — Il éprouva une sorte de honte à plonger son regard étranger dans ce temple.

Sans doute, Pétrus n'avait pensé qu'aux lettres qu'il pouvait recevoir de ses amis ou de ses ennemis, ses créanciers, et n'avait pas prévu la lettre de la princesse.

— En conséquence, dit Salvator, je ne puis pas l'ouvrir.

Puis, se levant, il sonna le domestique

— Qui a apporté cette lettre? demanda-t-il en lui montrant la lettre de Régina.

— Un homme enveloppé d'un manteau, répondit le domestique.

— Celui qui sortait quand je suis entré?

— Oui, monsieur.

— Merci, fit Salvator; vous pouvez vous retirer. — Ah! c'est l'homme de confiance de M. Rappt, c'est ce gueux de Bordier qui a apporté cette lettre? Mais ce n'est pas le secrétaire du mari qui, d'ordinaire, porte les lettres d'amour de la femme. — Si je connais mon Pétrus, c'est-à-dire un amoureux, il n'a pas dû manquer d'écrire à la princesse le lieu de sa retraite, et ce n'est pas ici qu'elle doit lui adresser ses missives. En outre, ce n'est pas un Bordier qu'elle aurait chargé d'une semblable mission. — Or, si ce n'est pas elle qui a envoyé la lettre, ce ne peut être que son mari. — Ceci change considérablement la thèse et m'enlève tout scrupule. Je ne sais pourquoi, mais je flaire vaguement un serpent sous ces fleurs. Effeuillons-les donc.

Et, ce disant, ou plutôt ce pensant, Salvator rompit le cachet blasonné aux armes du comte Rappt, et lut la lettre que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs dans le chapitre précédent.

Or, il y a lecture et lecture, et la meilleure preuve, c'est que vingt avocats attelés à un code tireront chacun d'un côté la lettre de la loi; — autrement dit, il y a lire et lire, lire les mots, deviner l'esprit. — C'est ce que fit Salvator.

Rien qu'en voyant les caractères de l'épître, il devina que la main avait tremblé en les traçant.

En n'y trouvant pas ces termes amoureux dont les amants se servent avec tant de prodigalité, il devina que la lettre, pour une raison ou pour une autre, avait été écrite sous une pression quelconque.

— Je n'ai que deux partis à prendre, songea Salvator: — ou d'envoyer cette lettre à Pétrus (et ce sera lui mettre le chagrin dans l'âme, puisqu'il ne pourra aller au rendez-vous), ou d'y aller moi-même à sa place, pour découvrir le mot de cette énigme.

Salvator mit les lettres dans sa poche, fit cinq ou six tours dans l'atelier en réfléchissant, et, après avoir bien débattu le pour et le contre, il résolut d'aller le soir au rendez-vous au lieu et place de son ami.

Il descendit rapidement et se rendit rue aux Fers, où ses pratiques accoutumées l'attendaient, étonnées de ne l'avoir pas encore vu à neuf heures du matin.

CXLIV

Où il est démontré que l'état de commissionnaire est un état réellement privilégié.

Ce soir-là, à dix heures, le jardin, ou plutôt le parc de Lamothe-Houdan, couvert de neige, éclairé en bleu par la lune, ressemblait, au centre, à un lac de la Suisse. — Les gazons étincelaient comme des perles; les arbustes avaient des panaches de diamants. — Du front des arbres tombait une longue chevelure parsemée de pierreries. — C'était une de ces radieuses et sereines nuits d'hiver, où le froid même n'arrête pas l'enthousiasme des vrais amants de la nature.

Un poëte eût trouvé là le plus beau et le plus grand sujet de contemplation; — un amoureux, matière à la plus douce rêverie.

Salvator, en arrivant sur le boulevard des Invalides, et en voyant, à travers la grille, ce beau parc, pour ainsi dire illuminé à blanc, resta saisi d'admiration; mais son admiration fut de courte durée, car il était impatient de connaîtr le dénoûment de ce rendez-vous où son ami était convié, et qui lui semblait, à lui, être un guet-apens.

Disons, en quelques mots, comment, outre son instinc naturel, le hasard l'avait mis sur la piste.

En sortant de l'atelier de Pétrus, il s'était rendu chez lui, avant d'aller reprendre ses crochets rue aux Fers. — Arrivé rue Mâcon, il avait mis Fragola au courant de l'aventure. — La jeune femme, ainsi que nous l'avons déjà vue faire en pareille circonstance, avait prestement mis sa capote, jeté une pelisse sur ses épaules et s'était rendue en toute hâte

chez la princesse Régina, à laquelle elle avait demandé l'explication de la lettre.

La réponse de la princesse, entourée de tous ceux qui venaient lui adresser leurs condoléances sur la mort de la maréchale, sa mère, avait été brève et significative.

Elle avait dit :

— J'ai été forcée d'écrire. — Que Pétrus ne vienne pas, il y a danger pour lui.

Et voilà pourquoi, comme il y avait danger pour Pétrus, Salvator, préparé et armé à tout événement, était allé au rendez-vous à la place de son ami.

Après avoir donc donné au parc le coup d'œil que pouvait donner un poëte à un pareil spectacle, il examina la grille et se demanda comment il allait entrer.

Il n'eut pas longtemps à s'interroger; la petite porte de la grille était ouverte.

— Mauvaise entrée ! pensa-t-il en tirant de sa poche, à tout hasard, un pistolet qu'il arma et qu'il cacha sous son manteau.

Il poussa lentement la grille, non sans avoir regardé au préalable à droite et à gauche dans les taillis et dans les bosquets. — Après avoir fait huit ou dix pas dans l'allée, il vit dans un des bosquets de gauche une forme blanche, qu'il reconnut de loin pour la princesse Régina.

Il allait s'approcher d'elle : mais, prudent comme un Mohican qu'il était, il détourna la tête et plongea le regard dans le bosquet de droite.

C'était un grand massif de lilas, traversé par une étroite allée au bout de laquelle il vit reluire les yeux d'un homme dont le corps s'effaçait derrière un gros marronnier.

— Voici l'ennemi, se dit-il en mettant le doigt sur la gâchette de son pistolet.

Puis, s'arrêtant brusquement, il s'affermit sur ses jarrets comme un homme qui va avoir à défendre sa vie.

C'était bien l'ennemi, en effet ; c'était le comte Rappt, qui, caché derrière les arbres, un pistolet à chaque main, attendait fiévreusement l'amoureux de la princesse.

A neuf heures et demie, il était descendu, il avait été lui-même ouvrir la porte de la grille et il était allé se blottir dans

un bosquet, quand, en se retournant, à trois pas devant lui, il aperçut, droite, blanche, immobile comme un fantôme, la princesse Régina.

Depuis qu'elle avait vu Fragola, la princesse n'était plus inquiète de Pétrus; mais elle connaissait le dévouement de Salvator, et c'était pour lui qu'elle tremblait en ce moment.

— Vous ici ! s'écria le comte Rappt.

— Sans doute, répondit froidement la princesse; ne m'avez-vous pas dit que je pouvais assister à cet entretien ?

— Vous n'y songez pas, reprit le comte; votre santé est des plus délicates, et cette nuit est glaciale. Je n'ai que quelques mots à dire à ce jeune homme; — retirez-vous donc chez vous.

— Non, dit la princesse; j'ai été toute la nuit troublée par les plus sombres pressentiments, rien au monde ne me fera quitter le parc en ce moment.

— Des pressentiments, répéta M. Rappt en haussant les épaules et en ricanant, voilà les femmes ! En vérité, princesse, vous perdez l'esprit, et, à moins que vous ne pensiez, comme je vous l'ai déjà dit, que je veux attenter à la vie de ce jeune homme, vos pressentiments n'ont pas l'ombre de raison.

— Et si je le pensais ? dit Régina.

— En ce cas, princesse, je vous plaindrais sincèrement, car vous auriez de moi une opinion encore plus piètre que moi-même.

— Ainsi, monsieur, vous me jurez... ?

— Non, je ne vous jure rien, princesse; les serments ne sont faits que pour ceux qui veulent les violer. — Je veux que vous vous en rapportiez entièrement à moi. — Vous voulez rester dans le parc et assister à notre entretien; soit ! je le veux bien, vous y assisterez, mais de loin. — Vous comprenez la triste figure que je pourrais faire en présence de vous et de ce jeune homme. Enveloppez-vous bien dans votre mante de peur du froid, et promenez-vous là, dans ce bosquet ; nous n'aurons pas longtemps à attendre, il est dix heures tout à l'heure; si l'exactitude est la politesse des rois, elle est surtout la vertu des amoureux.

En disant ces derniers mots, le comte conduisit la princesse dans le bosquet de gauche, où Salvator, dès son entrée,

l'avait aperçue, et il alla se promener dans le bosquet de droite jusqu'au moment où, apercevant celui qu'il prenait pour Pétrus, il alla s'embusquer derrière le marronnier.

La princesse vit de loin ce mouvement, et, en comprenant vaguement la signification, elle s'élança précipitamment du bosquet dans l'allée et courut vers Salvator.

Elle était à dix pas de lui quand une détonation d'arme à feu retentit.

La princesse poussa un grand cri et tomba sur le sol.

La balle du pistolet du comte, en atteignant Salvator en pleine poitrine, rendit un son métallique.

Cependant il resta immobile comme si elle eût passé à dix pas de lui.

Elle était venue s'amortir sur sa plaque de commissionnaire.

— Décidément, j'ai choisi un bon état, dit-il en ajustant le comte à travers l'obscurité, au moment où celui-ci étendait le bras pour décharger son second pistolet.

Le coup partit, le comte tomba roide à terre, et Salvator, l'ayant vu tomber, remit son pistolet dans sa poche, se dirigea vers l'allée où était étendue la princesse, en disant :

— A en juger par sa chute, le comte nous laissera tranquilles pendant quelque temps. — Princesse, dit-il à demi-voix, en soulevant la tête de la jeune femme évanouie, princesse, revenez à vous!

Mais la princesse ne l'entendait pas.

Il ramassa quelques flocons de neige et en frotta les tempes de Régina, qui, revenant à elle peu à peu, ouvrit les yeux et, regardant tristement Salvator, lui dit :

— Que s'est-il passé?.

— Rien, répondit le jeune homme; rien, du moins, qui puisse vous chagriner.

—Mais ce coup de feu? demanda Régina en regardant profondément Salvator, pour s'assurer s'il n'était pas blessé

— Ce coup de feu, répondit celui-ci, a été tiré sur moi par un homme caché derrière un arbre; mais je n'ai pas été atteint.

— Cet homme, c'était le comte, dit vivement Régina en se relevant et en s'appuyant sur le bras de son sauveur.

— Je n'en étais pas certain.

— C'était bien lui, insista la princesse.

— Alors je le plains, dit Salvator; car j'ai tiré sur lui, et il ne devait pas avoir, comme moi, une plaque de commissionnaire pour le protéger.

— Vous avez tué le comte? demanda Régina avec effroi.

— Je l'ignore, répondit Salvator; mais je suis sûr qu'il a été atteint, car je l'ai vu tomber sur le gazon. Si vous le permettez, princesse, je vais m'assurer de son état.

Et Salvator s'enfonça rapidement dans l'allée au bout de laquelle était tombé le comte Rappt.

Il aperçut d'abord son visage, blême d'ordinaire, rendu livide en ce moment, soit par la mort, soit par la lumière blafarde de la lune; autour de lui, la neige était imprégnée de sang.

Il s'approcha, se pencha vers le comte, et, ne l'entendant pas respirer, il posa la main sur sa poitrine : — il ne respirait plus! — la balle avait traversé le cœur!

— Dieu ait pitié de son âme! dit-il philosophiquement en se relevant.

Puis, venant retrouver la princesse :

— Il est mort! dit-il laconiquement.

Régina baissa la tête.

Ils en étaient là quand, tout à coup, se dressa entre eux, semblant sortir de dessous terre, un homme de haute taille qui, les deux bras croisés sur sa poitrine, regardant fixement le commissionnaire et la jeune femme, dit d'une voix grave :

— Que se passe-t-il donc?

— Mon père! s'écria la princesse terrifiée par cette apparition.

— M. le maréchal! dit Salvator en s'inclinant.

C'était, en effet, le maréchal de Lamothe-Houdan.

Toute la nuit précédente, les domestiques avaient veillé. Les deux coups de feu, tirés presque à leurs oreilles, n'étaient pas faits pour réveiller des gens qui rattrapent une nuit perdue.

Seul, le maréchal avait veillé.

En entendant les deux détonations, il avait frissonné et s'était élancé dans le parc, d'où il lui semblait qu'elles étaient parties.

Il resta stupéfait en apercevant, à cette heure de la nuit

et par un froid rigoureux, la princesse Régina en tête-à-tête avec le commissionnaire.

Il ne put formuler son étonnement d'une autre façon que par ces mots :

— Que se passe-t-il donc ?

La princesse garda le silence.

Salvator fit un pas vers le maréchal, et, après s'être une seconde fois incliné devant lui, il lui dit :

— Si M. le maréchal veut bien m'écouter, je vais lui donner l'explication de ce qui vient de se passer.

— Parlez, monsieur, dit sévèrement le maréchal, quoique ce ne soit pas vous que j'interroge, et qu'il me semble pour le moins étrange de vous trouver chez moi, à pareille heure et avec madame la princesse.

— Mon père, s'écria la jeune femme, vous saurez tout ; mais soyez assuré à l'avance qu'il ne s'est rien passé dont vous puissiez rougir.

— Alors, parlez l'un ou l'autre, dit M. de Lamothe-Houdan.

— Puisque vous le permettez, monsieur le maréchal, c'est moi qui vais avoir l'honneur de donner l'explication que vous demandez.

— Soit, monsieur, dit le maréchal, mais hâtez-vous, et, avant tout, faites-moi le plaisir de m'apprendre à qui j'ai l'honneur de parler.

— Je me nomme Conrad de Valgeneuse.

— Vous?... s'écria M. de Lamothe-Houdan en regardant fixement le jeune homme.

— Moi, monsieur le maréchal, répondit Salvator.

— Sous ces habits? demanda M. de Lamothe-Houdan en regardant la veste et le pantalon de velours du commissionnaire.

— Je ferai cesser votre étonnement en une autre occasion, monsieur le maréchal ; — pour aujourd'hui, vous daignerez bien vous contenter de l'opinion de madame la princesse, qui me connaît depuis longtemps.

Le maréchal tourna la tête vers la jeune femme et la consulta des yeux.

— Mon père, dit Régina, je vous présente M. Conrad de Valgeneuse comme l'homme le plus loyal et le plus digne que je connaisse après vous.

— Parlez donc, monsieur, dit le vieillard en se retournant vers Salvator.

— Monsieur le maréchal, dit celui-ci, un de mes amis a été invité, par ordre de M. le comte Rappt, à se rendre ici, dans ce parc, à dix heures. Cet ami était absent, je suis venu à sa place; — mais, au moment de venir, certains indices, que connaît madame la princesse, m'ont fait penser que j'allais tomber dans un guet-apens. Je me suis armé et je suis venu.

— Mais à qui M. Rappt peut-il donner l'ordre de venir? interrompit M. de Lamothe-Houdan.

— A un homme, monsieur le maréchal, qui ne pouvait ni soupçonner le piége, ni suspecter la loyauté du comte

— C'est à moi, mon père, dit vivement la princesse Régina, que le comte, usant de violence, a donné l'ordre de faire venir ce soir, dans je ne sais quel but, M. Pétrus Herbel.

— En effet, dans quel but? demanda le maréchal.

— Je l'ignorais tout à l'heure, je le sais maintenant: pour l'assassiner, mon père.

— Oh! fit le vieillard avec indignation.

— Je suis donc venu, reprit Salvator, à l'heure convenue, à la place de mon ami Pétrus. J'étais à peine entré dans ce parc, dont la porte était ouverte à dessein, quand je reçus en pleine poitrine, c'est-à-dire sur ma médaille de commissionnaire, la balle du pistolet d'un homme que j'aperçus dans l'ombre. — J'étais armé, je vous le répète, et, redoutant une nouvelle agression, je l'ai devancée en ajustant mon homme.

— Et cet homme..., demanda M. de Lamothe-Houdan avec une anxiété indicible, — et cet homme?...

— J'ignorais qui il était, monsieur le maréchal; mais madame la princesse, qui, comme moi, redoutait un piége, s'était cachée dans un de ces bosquets pour épier et prévenir ce qui allait se passer; madame la princesse m'a dit que cet homme était M. le comte Rappt.

— Lui! murmura sourdement M. de Lamothe-Houdan.

— Lui-même, monsieur le maréchal; j'ai eu depuis la certitude que c'était lui.

— Lui! répéta le vieillard avec une rage concentrée.

— Je suis allé à lui, continua Salvator, dans l'espoir de lui

porter secours. Il était trop tard, monsieur le maréchal: la balle avait traversé la poitrine, M. le comte Rappt était mort.

— Mort!... mort!... s'écria le vieillard sur le ton de la plus violente douleur. Mort!... tué par la main d'un autre!... — — Qu'avez-vous fait? ajouta-t-il en regardant le jeune homme avec des yeux où ruisselaient des larmes de colère.

— Pardonnez-moi, monsieur le maréchal, dit Salvator, qui se méprit au sens de la douleur du vieillard; — mais, devant Dieu, je vous jure que je n'ai fait que défendre loyalement ma vie.

M. de Lamothe-Houdan ne semblait pas l'entendre; des larmes coulaient le long de ses joues, et, s'arrachant les cheveux de désespoir:

— Ainsi, dit-il à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même, mais assez haut pour que Régina et Salvator pussent entendre ses paroles; — ainsi, j'aurai été son jouet, sa dupe pendant vingt années; — il aura mis ma femme au tombeau, mon pauvre cœur au désespoir — il aura ravi mon bonheur, souillé mon nom, et, au moment de recevoir la mort de mon bras, il tombera sous la main d'un autre! — Où est-il? où est-il?

— Mon père!... mon père!... s'écria la princesse.

— Où est-il? reprit le maréchal avec fureur.

— Mon père, répéta Régina en l'entourant de ses bras, — votre front est glacé. — Quittons le parc; rentrons, mon père.

— Je veux le voir, vous dis-je! Où est-il? dit énergiquement M. de Lamothe-Houdan, en regardant avec des yeux hagards de tous les côtés.

— Je vous en supplie, rentrons, mon père! insista Régina.

— Je ne suis pas ton père! dit d'une voix terrible le vieillard en la repoussant d'un bras vigoureux.

La pauvre jeune femme ne poussa qu'un cri, cri si douloureux, si plaintif, qu'on eût dit un adieu à la vie.

Elle cacha sa tête dans ses mains et pleura amèrement.

— Monsieur le maréchal, dit Salvator, madame la princesse a raison, cette nuit est glaciale, et le froid pourrait vous gagner.

— Que m'importe la nuit! que m'importe le froid! dit

avec énergie le vieillard. — Puisse le froid faire de mon corps un marbre! puisse la neige devenir mon linceul! puisse la nuit ensevelir ma honte dans son obscurité!

— Au nom du ciel, monsieur le maréchal, calmez-vous! cette exaltation est dangeureuse, dit doucement Salvator.

— Mais vous ne voyez donc pas que ma tête brûle, que mon sang bout, que j'ai la fièvre, et que cette heure où je vous parle est une de mes dernières heures?... Écoutez-moi donc comme on écoute un mourant... Vous avez tué mon ennemi, je veux le voir.

— Monsieur le maréchal, dit en sanglotant la pauvre Régina, si je n'ai pas le droit de vous appeler mon père, j'ai le droit de vous aimer comme une fille. — Au nom de l'amour que j'ai toujours eu pour vous, éloignons-nous de ces lieux sinistres, et rentrons.

— Non, vous dis-je! répondit le maréchal avec violence et en la repoussant une seconde fois. — Je veux le voir. — Puisque vous ne voulez pas le conduire jusqu'à moi, je saurai bien aller jusqu'à lui.

Et, faisant brusquement volte-face, il se dirigea vers le bosquet de gauche, où nous avons vu la princesse Régina.

Salvator le suivit, et, arrivé près de lui, il lui prit le bras et dit :

— Venez, monsieur le maréchal, je vais vous conduire.

Ils franchirent rapidement l'allée qui les séparait du cadavre, et, arrivés sur la place où il était étendu, le vieillard mit un genou en terre, lui souleva la tête déjà roidie, présenta la face à la clarté de la lune, et, le regardant avec des yeux que la fureur et la haine faisaient flamboyer :

— Et tu n'es plus qu'un cadavre! dit-il. Je ne puis te souffleter, ni te cracher au visage! ton corps est insensible, ton inertie me ravit ma vengeance!

Puis, laissant retomber le cadavre et se relevant, il regarda Salvator avec des yeux mouillés de larmes.

— Oh! malheureux! dit-il, pourquoi l'avez-vous tué?

— Les voies de Dieu sont impénétrables, dit sévèrement le jeune homme.

Mais c'en était trop pour le pauvre vieillard. Un rapide frisson le saisit et envahit subitement tout son corps.

— Appuyez-vous sur mon bras, monsieur le maréchal, dit Salvator en s'approchant de lui.

— Oui... oui..., balbutia M. de Lamothe-Houdan, qui voulut prononcer d'autres paroles et ne put faire entendre que des sons inarticulés.

Salvator le regarda, et, en voyant son visage pâle, couvert d'une sueur froide, en voyant ses yeux se fermer, ses lèvres blêmir, il l'enleva à bras-le-corps comme il eût fait d'un enfant, et traversa l'allée au bout de laquelle la princesse Régina, le front courbé et les bras en croix, attendait le résultat de cette triste promenade.

— Princesse, dit Salvator, la vie du maréchal est en danger ; conduisez-moi à son appartement.

Ils se dirigèrent vers le pavillon où était l'appartement du maréchal ; ils le déposèrent évanoui sur le canapé de sa chambre à coucher.

Régina essaya de le faire revenir à lui, mais inutilement.

Salvator sonna le valet de chambre, mais en vain ; — ainsi que nous l'avons dit plus haut, la valetaille réparait la nuit de sommeil perdue.

— Je vais aller réveiller Nanon, dit la princesse.

— Allez d'abord chez vous, madame, dit Salvator ; apportez ce que vous aurez de vinaigre et de sels.

La princesse s'éloigna rapidement ; quand elle revint, munie des flacons qu'avait demandés Salvator, elle le trouva causant avec le maréchal, qu'à force de frictions, le jeune homme avait fait revenir à lui.

— Venez, dit en bégayant M. de Lamothe-Houdan dès qu'il aperçut la princesse, et pardonnez-moi ma dureté. J'ai été tout à l'heure bien cruel envers vous. Pardonnez-moi, mon enfant, — je suis si malheureux ! Voulez-vous m'embrasser?

— Mon père ! s'écria par habitude la princesse Régina, je passerai mes jours à vous faire oublier toutes vos douleurs.

— Ta vie serait de courte durée, pauvre enfant, si tu la mesurais sur la mienne, dit le vieillard en hochant la tête ; tu vois bien qu'il me reste à peine quelques heures à vivre.

— Ne dites pas cela, mon père ! s'écria la jeune femme.

Salvator la regarda d'un air qui signifiait : « Perdez toute ésperance. »

Régina frissonna et baissa la tête pour cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux.

Le vieillard fit signe à Salvator de s'approcher de lui, car ses yeux commençaient à se troubler.

— Donnez-moi, dit-il d'une voix si faible, qu'on l'entendait à peine, tout ce qu'il faut pour écrire.

Le jeune homme fit rouler la table auprès de lui, tira d'un portefeuille un cahier de papier, et, trempant la plume dans l'encrier, il la présenta au maréchal.

Au moment d'écrire, M. de Lamothe-Houdan se tourna vers la princesse, et, la regardant avec une douceur infinie, il lui dit d'une voix paternelle :

— Ce jeune homme auquel M. Rappt avait tendu ce guet-apens, sans doute tu l'aimes, mon enfant ?

— Oui, dit en rougissant la princesse à travers ses larmes.

— Reçois la bénédiction d'un vieillard. Sois heureuse, ma fille !

Puis, se tournant du côté de Salvator et lui tendant la main :

— Vous avez exposé votre vie, lui dit-il, pour sauver celle de votre ami... Vous êtes le digne fils de votre père ; recevez les remercîments d'un honnête homme !

A ce moment, la figure du maréchal devint pourpre, ses yeux s'injectèrent de sang.

— Vite, vite, dit-il, le papier !

Salvator le lui montra.

M. de Lamothe-Houdan s'approcha de la table et écrivit, d'une main plus assurée qu'on ne pouvait le supposer à cet instant suprême, les lignes suivantes :

« Qu'on n'accuse personne de la mort du comte Rappt ; c'est moi qui l'ai tué, ce soir, à dix heures, dans mon jardin, pour le châtier d'un outrage dont je l'ai forcé de me rendre raison.

» *Signé :* Maréchal DE LAMOTHE-HOUDAN. »

On eût dit que la mort attendait que le dernier grand acte de cet honnête homme fût accompli pour s'emparer de lui.

A peine avait-il signé cet écrit, qu'il se leva brusquement

comme mû par un ressort, poussa un cri terrible, — le dernier cri de l'agonie, — et retomba lourdement sur le canapé, foudroyé par l'apoplexie!...

Le lendemain, tous les journaux ministériels annoncèrent que la douleur d'avoir perdu sa femme, avait mis le maréchal au tombeau.

On les enterra tous les deux le même jour dans le même cimetière, dans le même caveau!...

Quant au comte Rappt, d'après une requête adressée au roi, par le maréchal de Lamothe-Houdan, annexé à son testament, son corps fut conduit en Hongrie, et enterré au village de Rappt, lieu de sa naissance, et auquel il avait pris son nom.

CLXV

Les méditations de M. Jackal.

Dût-on traiter notre opinion de paradoxale, nous affirmons que le meilleur gouvernement est celui où l'on pourra se passer de ministres.

Les hommes de notre âge qui ont assisté aux luttes politiques, aux intrigues ministérielles de la fin de l'année 1827, pour peu qu'ils aient gardé mémoire des derniers soupirs de la Restauration, partageront notre opinion, nous n'en doutons pas.

En effet, après le ministère provisoire où étaient entrés M. le maréchal de Lamothe-Houdan et M. de Marande, le roi avait chargé M. de Chabrol de composer un ministère définitif.

En voyant annoncé, dans les journaux du 26 décembre, que M. de Chabrol partait pour la Bretagne, tout le monde

crut que le cabinet était constitué, et on attendit avec anxiété l'insertion de cette nouvelle au *Moniteur*. Nous disons avec anxiété, car, depuis les émeutes des 19 et 20 novembre, tout Paris était resté plongé dans la stupeur, et la chute du ministère Villèle, qui donnait satisfaction à la haine publique, ne faisait cependant ni oublier le passé, ni présager un meilleur avenir. Tous les partis s'agitaient, et il venait d'en sourdre un nouveau qui criait de loin au duc d'Orléans d'être le tuteur de la France et de sauver ainsi la royauté d'un danger imminent.

Mais en vain cherchera-t-on la nouvelle dans *le Moniteur* du 27, du 28, du 29, du 30 et du 31 décembre.

Le Moniteur était muet, il semblait endormi comme *la Belle au bois dormant.* On espérait qu'il allait se réveiller le 1er janvier 1828; il n'en fut rien. On apprit seulement que Charles X, irrité contre les royalistes qui avaient précipité la chute de M. de Villèle, avait rayé, les uns après les autres, les noms de tous les candidats au ministère que M. de Chabrol lui avait présentés; entre autres, pour n'en citer que deux, MM. de Chateaubriand et de Labourdonnaie.

D'un autre côté, les hommes politiques qu'on appelait à faire partie du nouveau cabinet, connaissant l'ascendant que M. de Villèle exerçait encore sur l'esprit du roi, et ne se souciant pas, tout en héritant de l'animadversion qu'avait laissée derrière lui le président du conseil, de jouer le rôle d'hommes de paille, refusèrent absolument d'entrer dans une pareille combinaison. De là tous les embarras de M. de Chabrol, et voilà pourquoi, chers lecteurs, nous vous demandons la permission de vous dire : « Tant qu'il y aura des ministres, il n'y aura pas de bon ministère. »

Enfin, le 2 janvier (*expectata dies*), on annonça que la montagne était grosse, en d'autres termes, que M. de Chabrol était parvenu à composer son ministère.

La crise dura deux jours, le 3 et le 4, crise terrible, à en juger par l'expression de désespoir dont la figure des courtisans était empreinte.

Dans la soirée du 4, le bruit transpira que le nouveau ministère présenté par M. de Chabrol était définitivement agréé par le roi.

En effet, *le Moniteur* du 5 janvier publiait une ordonnance

datée du 4, dont l'article premier contenait les nominations suivantes :

M. Portalis, au ministère de la justice ;

M. de la Ferronnays, au ministère des affaires étrangères ;

M. de Caux, au ministère de l'administration de la guerre ; la présentation aux emplois vacants dans l'armée étant réservée au dauphin ;

M. de Martignac, au ministère de l'intérieur, dont on retranchait les attributions relatives au commerce et aux manufactures, qui devenaient une annexe au bureau du commerce et des colonies ;

M. de Saint-Cricq, à la présidence du conseil supérieur du commerce et des colonies, avec le titre de secrétaire d'État ;

M. Roy, au ministère des finances, etc.

Ce ministère, qui avait surtout pour but de calmer les esprits, ne fit que jeter la défiance et la crainte dans tous les partis ; en effet, ce n'était qu'un replâtrage, une ombre du ministère précédent. MM. de Villèle, Corbière, Peyronnet, de Damas et de Clermont-Tonnerre quittaient la partie sans doute ; mais MM. de Martignac, de Caux et de la Ferronnays, ayant appartenu à l'administration, l'un comme conseiller d'État, l'autre comme directeur d'un des services du ministère de la guerre, le troisième comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, étaient loin d'être des hommes nouveaux, et semblaient ne se trouver là qu'en attendant le moment favorable où M. de Villèle pût reprendre la direction officielle. « Il manque d'une raison suffisante pour exister, disaient les libéraux, il n'est pas né viable. »

On essaya de satisfaire les mécontents en destituant le préfet de police, M. Delavau, et en le remplaçant par M. de Belleyme, procureur du roi à Paris ; — on alla même jusqu'à supprimer la police générale au ministère de l'intérieur, ce qui entraîna la retraite de M. Franchet ; — mais cette double satisfaction, impérieusement exigée, qu'on donnait à l'opinion publique, ne fit pas ajouter foi à la force et à la durée du nouveau ministère.

Un des hommes qui avaient été les plus attentifs aux tâtonnements, hésitations et embarras de Sa Majesté Charles X et de M. de Chabrol, était M. Jackal.

M. Delavau destitué, M. Jackal devait nécessairement suivre son patron dans la retraite.

Bien que le rôle qu'il jouait à la préfecture de police fût sans signification positive et sans conséquence sérieuse pour la nouvelle marche politique que le gouvernement comptait suivre, en lisant, dans *le Moniteur*, l'ordonnance qui conférait à M. de Belleyme l'administration de la préfecture de police, M. Jackal laissa retomber mélancoliquement sa tête sur sa poitrine et médita profondément sur la vanité des choses humaines.

Il en était là, plongé dans cette méditation, quand un huissier vint lui annoncer que le nouveau préfet, installé depuis une heure, le priait de passer dans son cabinet.

M. de Belleyme, homme d'esprit s'il en fut, — il l'a bien prouvé depuis en inventant le référé, — M. de Belleyme, profond jurisconsulte et aussi profond philosophe, n'eut pas longtemps à causer avec M. Jackal pour savoir à quel homme il avait affaire, et, s'il fit mine un moment de le déshériter de ses fonctions, ce fut moins pour lui faire peur que pour s'assurer à jamais sa fidélité.

Il le connaissait depuis longtemps, et il savait quel trésor de ressources était enfoui dans ce cerveau fécond.

Il ne mit qu'une condition au maintien de M. Jackal.

Il le supplia de remplir ses fonctions en gentilhomme et en homme d'esprit.

— Le jour, lui dit-il, où ceux qui administrent la police auront de l'esprit, il n'y aura plus de voleurs en France, et, le jour où la police ne fera plus de barricades, il n'y aura plus d'émeutes à Paris.

Ici, M. Jackal, comprenant parfaitement que le nouveau préfet faisait allusion aux émeutes du mois de novembre, organisées par lui, M. Jackal baissa la tête et rougit pudiquement.

— Ce que je vous recommande avant tout, continua M. de Belleyme, c'est de faire disparaître au plus vite et de reconduire aux bagnes d'où ils viennent, ces êtres patibulaires qui émaillent la cour de l'hôtel; car, s'il est nécessaire, pour faire un civet, de prendre un lièvre, on ne me prouvera jamais la nécessité de prendre des forçats pour arrêter des voleurs. Je conviens avec vous que le moyen est spécieux, mais il n'est pas infaillible, et je le crois dangereux.

— Je vous prie de faire un choix au plus vite parmi les hommes qui sont sous vos ordres, et de les renvoyer, sans bruit, d'où ils viennent.

M. Jackal adhéra pleinement à la proposition du nouveau préfet, et, après l'avoir assuré de son zèle et de son dévouement, il le salua en s'inclinant respectueusement et se retira.

Rentré dans son cabinet, il se plongea dans son fauteuil, essuya les deux verres de ses lunettes, tira sa tabatière et se bourra le nez de tabac; — puis, croisant à la fois ses jambes et ses bras, il médita de nouveau.

Disons tout de suite que ce second sujet de méditation fut bien plus agréable pour lui que le premier, quelque chagrinantes qu'en pussent être les conséquences pour son prochain.

En effet, voici à quoi il pensait :

— Décidément, j'avais bien jugé le nouveau préfet, c'est positivement un homme profond; la preuve, c'est qu'il m'a gardé, quoiqu'il soit bien loin d'ignorer que j'ai quelque peu contribué à déterminer la chute du ministère; après tout, c est peut-être pour cela. — Me voilà donc de nouveau sur mes pieds, puisque, par la suppression de la police au ministère de l'intérieur et la retraite de M. Franchet, j'acquiers une plus haute importance. — D'une autre part, il est presque entré dans mes vues à l'endroit des honorables personnages dont la cour de la préfecture est quotidiennement jonchée. Il est vrai que je vais bien causer de la peine à ces honnêtes gens. Pauvre Carmagnole! pauvre Papillon! pauvre Longue-Avoine! pauvre Brin-d'Acier! pauvre Gibassier surtout! c'est toi que je plains parmi les autres; tu vas m'afficher ingrat; mais, que veux-tu! *habent sua fata libelli!* — C'était écrit. — En d'autres termes : il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille à la fin quitter.

En disant ces derniers mots, M. Jackal, pour comprimer l'émotion que lui donnaient ces tristes pensées, tira de nouveau sa tabatière et absorba, avec une sorte de violence, une seconde prise de tabac.

— Bah! après tout, dit-il philosophiquement en se levant, le faquin n'a que ce qu'il mérite. Je sais bien qu'il me demandait, hier, mon agrément pour se marier; mais jamais Gibassier ne sera un homme de pot-au-feu; — il est

fait pour les grandes routes, et je crois que celle de Paris à Toulon conviendra mieux à sa nature que le grand chemin de l'hyménée. — Comment va-t-il accepter cette nouvelle position?

Tout en faisant ces réflexions, M. Jackal tira un cordon de sonnette.

Un huissier parut.

— Qu'on me fasse venir Gibassier, dit-il, et, s'il n'est pas là, Papillon, Carmagnole, Longue-Avoine ou Brin-d'Acier.

L'huissier parti, M. Jackal fit jouer un bouton de sonnette placé presque invisiblement dans l'angle du mur. Un instant après, un agent de police à figure rébarbative, habillé en bourgeois, apparut sur le seuil d'une petite porte dissimulée par une draperie.

— Entrez, Colombier, dit M. Jackal.

L'homme à mine farouche, qui portait ce doux nom, s'avança.

— De combien d'hommes pouvez-vous disposer en ce moment? demanda M. Jackal.

— De huit hommes, répondit Colombier.

— Vous compris?

— Sans me compter; en tout, neuf.

— Solides?

— Comme moi-même, répondit d'une voix de basse-taille effrayante Colombier, qui devait être, en effet, d'une force et d'une énergie peu communes, s'il est permis de juger de la force du corps par la force de la voix.

— Vous allez les faire monter, continua M. Jackal, et vous vous tiendrez tous les neuf dans le corridor, derrière ma porte.

— Armés?

— Bien armés. — Au premier coup de sonnette, vous entrerez ici sans frapper, et vous inviterez l'homme qui se trouvera dans mon cabinet à vous suivre; une fois votre prisonnier dans le corridor, vous le confierez à quatre de vos hommes qui le conduiront au Dépôt. — Le prisonnier une fois en lieu sûr, vos hommes remonteront et reviendront prendre leur place dans le corridor, jusqu'au moment où un second coup de sonnette vous appellera de nouveau pour une autre arrestation; — et ainsi de suite, jusqu'à ce que je

vous donne contre-ordre. — Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

— Parfaitement! répondit Colombier, parfaitement! répéta-t-il en se rengorgeant comme un homme fier d'avoir la compréhension si facile.

— Maintenant, dit sévèrement M. Jackal, c'est à vous que je m'en prendrai, si un seul des prisonniers s'échappe.

En ce moment, on frappa à la porte du cabinet.

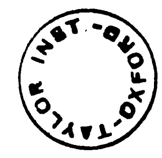
— C'est sans doute un de vos futurs prisonniers qui va entrer; hâtez-vous d'aller chercher vos hommes.

— J'y cours, dit Colombier en franchissant d'une seule enjambée l'espace qui le séparait du corridor.

M. Jackal fit tomber la tapisserie derrière lui, s'accommoda dans son fauteuil et dit :

— Entrez.

L'huissier indroduisit Longue-Avoine.



CXLVI

Liquidation.

L'amant de la loueuse de chaises de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, aussi long et aussi blême que Bazile, entra à pas comptés dans le cabinet en faisant mille génuflexions, absolument comme s'il se fût incliné devant le maître-autel.

— Vous m'avez fait appeler, mon noble maître? dit-il d'une voix dolente.

— Oui, Longue-Avoine, je vous ai fait appeler

— En quoi puis-je avoir l'honneur de vous être utile? Vous savez que mon sang et ma vie sont à votre disposition.

— Je vais bien le voir, Longue-Avoine; — mais, d'abord,

dites-moi si, depuis que vous êtes à mon service, je vous ai donné un sujet de mécontentement.

— Oh ! Seigneur Jésus ! jamais, mon digne maître, s'empressa de dire, d'une voix pleine d'onction, l'amant de la Barbette.

— Eh bien, moi, Longue-Avoine, j'ai un profond sujet de mécontentement contre vous.

— Vierge Marie ! est-ce possible, mon bon maître ?

— C'est plus que possible, Longue-Avoine, cela est ; ce qui prouve qu'à mon égard, vous avez au moins usé d'ingratitude.

— Que Dieu qui m'entend, dit le jésuite d'une voix mielleuse, me punisse de mort si, à toute heure de ma vie, je ne me souviens pas de vos bienfaits.

— Justement, Longue-Avoine, j'ai peur que vous ne les ayez oubliés. Rappelez-les-moi, pour voir si vous en avez gardé mémoire.

— Mon bon maître, comment voulez-vous que j'oublie qu'arrêté au milieu de la rue Saint-Jacques-du-Haut-Pas devant la petite porte de l'église, nanti d'une croix en argent et d'un ostensoir en vermeil, j'allais être envoyé au bagne, si votre paternelle sollicitude ne se fût éveillée à temps pour me tirer de ce mauvais pas.

— Depuis ce jour, dit M. Jackal, je vous ai fait entrer dans mon service ; or, de quelle façon avez-vous reconnu ce bon office ?

— Mais, mon noble maître..., interrompit Longue-Avoine.

— Ne m'interrompez pas, dit sévèrement M. Jackal. — Je sais tout. — Depuis six mois, vous faites de la police au compte du père Roncin, de la Congrégation.

— Dans l'intérêt de notre sainte religion ! dit dévotieusement Longue-Avoine en levant les yeux au ciel d'un air béat.

— Intérêt mal entendu, Longue-Avoine, dit M. Jackal en affectant un air courroucé ; — car le père Roncin et sa congrégation ont entraîné M. de Villèle, et M. de Villèle a entraîné le ministère dans sa chute ; — de telle façon, malheureux ! que vous êtes, à votre insu, j'aime à le croire, mais fatalement, un perturbateur du repos public, et que, sans vous en douter, vous avez sapé la base du trône de Sa Majesté.

— Est-ce possible? s'écria Longue-Avoine en regardant M. Jackal d'un air hébété.

— Vous n'ignorez pas, sans doute, que le ministère est changé depuis ce matin? — Eh bien, malheureux que vous êtes, c'est vous qui êtes une des causes de cette révolution administrative. Vous avez été désigné comme un homme dangereux; j'ai donc résolu, jusqu'à ce que l'ébullition de la capitale soit éteinte, de vous placer en lieu sûr, où vous puissiez, tranquillement et à loisir, vous recueillir et méditer.

— Ah! mon bon maître, s'écria Longue-Avoine en se jetant aux pieds de M. Jackal; devant Dieu tout-puissant, je vous jure de ne plus remettre les pieds à Montrouge.

— Il est trop tard, dit M. Jackal en se levant et tirant le bouton de la sonnette.

— Grâce, mon bon maître! grâce! hurlait Longue-Avoine en pleurant à chaudes larmes.

Colombier parut.

— Grâce! répéta Longue-Avoine, qui frissonna en voyant entrer le rébarbatif agent, dont il connaissait les attributions.

— Il est trop tard, dit d'un ton sévère M. Jackal; voyons, relevez-vous et suivez cet homme.

Longue-Avoine, voyant le visage irrité de M. Jackal, et comprenant qu'il n'y avait pas à parlementer, suivit l'agent en croisant les mains pour se donner un air de martyr.

Longue-Avoine sorti, M. Jackal sonna de nouveau.

L'huissier parut, annonçant Carmagnole.

— Qu'il entre, dit M. Jackal.

Le Provençal se précipita, plutôt qu'il n'entra, dans le cabinet.

— Qu'y a-t-il pour votre service, patron? dit-il d'une voix flûtée.

— Rien que de très-simple, Carmagnole, répondit M. Jackal. Combien avez-vous de vols simples à vous reprocher?

— Trente-quatre, juste autant que d'années, répondit assez gaiement Carmagnole.

— Et de vols compliqués, je veux dire avec effraction?

— Douze, autant que de mois dans l'année, répondit le Marseillais sur le même ton.

— Et de tentatives d'assassinat?

— Sept, autant que de jours dans la semaine.

— Vous avez donc, dit, en résumant M. Jackal, mérité trente-quatre fois la prison, douze fois le bagne, et sept fois la place de Grève. — En tout, cinquante-trois condamnations plus ou moins désavantageuses. — Est-ce votre compte?

— C'est mon compte, répondit l'insouciant Carmagnole.

— Eh bien, mon bon ami, vos aventures commençant à faire trop de bruit dans le monde, j'ai pris la résolution de vous exiler momentanément.

— Dans quelle partie du globe? demanda sans se troubler Carmagnole.

— Je pense que le coin de terre que vous habiterez doit vous être à peu près indifférent.

— Oui, pourvu que ce coin de terre ne soit pas au bord de la mer, répondit le Provençal, qui entrevoyait vaguement à la fois, dans le site que M. Jackal lui avait choisi, les noires brumes de Brest et le soleil de Toulon.

— Eh bien, spirituel Carmagnole, vous avez deviné précisément, quoique à regret, le lieu pittoresque de l'exil que j'ai rêvé pour vous.

— Ah! monsieur Jackal, dit en s'efforçant de sourire le loustic Marseillais, vous voulez sans doute m'effrayer?

— Moi, vous effrayer, mon bon Carmagnole! dit d'un ton étonné M. Jackal; — est-ce mon habitude d'effrayer les honnêtes serviteurs comme vous?

— Si je comprends bien, dit moitié gai, moitié triste, le Provençal, c'est une partie de bagne que vous me proposez.

— Vous avez trouvé le mot, ingénieux Carmagnole; c'est précisément une partie de bagne; mais je vais vous en dire l'enjeu. Vous êtes orphelin?

— De naissance.

— Vous n'avez ni amis, ni famille, ni patrie? Eh bien, je veux vous donner une patrie, une famille et des amis. — De quoi vous plaignez-vous?

— Tranchons le mot, dit carrément le Marseillais, vous voulez m'envoyer à Rochefort, à Brest ou à Toulon?

— Je vous laisse à choisir, de ces trois retraites, celle qui vous conviendra le mieux; — mais comprenez-moi bien, intelligent Carmagnole : ce n'est pas pour vos péchés que je

vous exile si loin de moi, c'est pour mettre toujours à profit votre zèle et votre dévouement.

— Je ne vous comprends pas, objecta le Provençal, qui ne voyait pas où M. Jackal voulait en venir.

— Je vais m'expliquer, bouillant Carmagnole. — Vous n'ignorez pas que la surveillance, intelligemment exercée contre les faits et gestes des gentilshommes de Brest ou de Toulon, est un moyen traditionnel, d'une grande puissance, pour la conservation de l'ordre dans ces maisons de retraite pénitentiaires.

— Je vous comprends, dit le Marseillais fronçant légèrement le sourcil ! du rang de mouchard, vous m'élevez au rang de renard ou de mouton?

— C'est vous qui l'avez dit, perspicace Carmagnole.

— Je pense, dit sans aucune gaieté le Provençal, que vous avez ouï parler des terribles vengeances qu'exercent les détenus contre les moutons.

— Je le sais, dit M. Jackal; parce que ces moutons-là sont des ânes. — Transigeons : ne soyez pas mouton, soyez renard.

— Et combien de temps environ peut durer cette mission extraordinaire? demanda d'un air piteux Carmagnole.

— Le temps nécessaire pour étouffer le bruit qui s'est fait autour de vous depuis quelque temps. — Croyez que je ne tarderai pas à être fatigué de votre absence.

Carmagnole baissa la tête et réfléchit. Au bout d'une minute de silence, il reprit :

— Est-ce une offre réelle? est-ce sérieux?

— Rien de plus réel, rien de plus sérieux, mon bon ami, et je vais vous en donner la preuve.

M. Jackal alla tirer pour la seconde fois le bouton de la sonnette. — Pour la seconde fois, Colombier parut.

— Vous allez accompagner monsieur, dit M. Jackal à l'agent en désignant Carmagnole, et vous le conduirez où je vous ai dit, avec tous les égards qui lui sont dus.

— Mais, s'écria le malheureux Carmagnole, Colombier va me conduire au Dépôt.

— Sans doute! Après? dit M. Jackal en croisant les bras et regardant sévèrement dans le blanc des yeux son prisonnier.

— Ah! pardon, dit le Provençal, qui comprit toute la si-

gnification de ce regard, je croyais que nous plaisantions.

Et, s'adressant à Colombier, comme un homme sûr de s'échapper du bagne avant peu :

— Je vous suis, dit-il.

— Ce Carmagnole est vraiment plus enjoué qu'il n'est permis de l'être en pareille aventure, murmura M. Jackal en regardant dédaigneusement sortir le Marseillais.

Puis, tirant pour la troisième fois le cordon de la sonnette de la cheminée, il revint s'asseoir dans son fauteuil.

L'huissier parut et annonça Papillon et Brin-d'Acier, qui attendaient dans le couloir leur tour d'audience.

— Lequel est le plus impatient des deux ?... demanda M. Jackal.

— Ils sont plus impatients l'un que l'autre, répliqua l'huissier.

— Alors, faites-les entrer tous les deux.

L'huissier sortit, puis revint quelques instants après, précédant Papillon et Brin-d'Acier.

Brin-d'Acier était un géant, Papillon était un nain.

Papillon était chétif et imberbe; — Brin-d'Acier avait un corps trapu et des moustaches qui n'en finissaient plus.

Enfin, et pour compléter le contraste, Brin-d'Acier était mélancolique comme Longue-Avoine, et Papillon aussi jovial que Carmagnole.

Hâtons-nous de dire que Brin-d'Acier était de l'Alsace, et Papillon de la Gironde.

Le premier s'inclina tout d'une pièce devant M. Jackal, et le second fit une sorte de saut acrobatique plutôt qu'un salut.

M. Jackal sourit imperceptiblement en considérant ce chêne et cet arbrisseau.

— Brin-d'Acier, dit-il, et vous, Papillon, qu'avez-vous fait pendant les soirées mémorables des 19 et 20 novembre dernier ?

— J'ai, répondit Brin-d'Acier, transporté rue Saint-Denis autant de charrettes de pavés, de solives qu'on m'a fait l'honneur de m'en confier.

— Bien, dit M. Jackal. Et vous, Papillon ?

— Moi, répondit l'effronté Papillon, j'ai cassé, selon la recommandation de Votre Excellence, la majeure partie des carreaux de ladite rue.

— Ensuite, Brin-d'Acier? continua M. Jackal.

— Ensuite, à l'aide de quelques amis dévoués, j'ai construit toutes les barricades qui sillonnaient le quartier des Halles.

— Et vous, Papillon?

— Moi, répondit le personnage interpellé, j'ai fait partir au nez des bourgeois qui passaient toutes les pièces d'artifice que Votre Excellence m'avait fait l'honneur de me remettre.

— Est-ce tout? demanda M. Jackal.

— J'ai crié : « A bas le ministère! » dit Brin-d'Acier.

— Moi : « A bas les jésuites! » ajouta Papillon.

— Et après?

— Nous nous sommes retirés paisiblement, dit Brin-d'Acier en regardant son ami.

— Comme des gens inoffensifs, confirma Papillon.

— Ainsi, reprit M. Jackal en s'adressant à tous les deux, vous ne vous souvenez pas d'avoir fait quoi que ce soit en dehors des ordres que je vous avais donnés?

— Absolument rien, dit le géant.

— Rien absolument, répéta le nain en regardant à son tour son camarade.

— Eh bien, je vais vous rafraîchir la mémoire, fit M. Jackal attirant à lui un dossier épais et en extrayant une double feuille de papier, qu'il posa sur sa table après l'avoir rapidement parcourue des yeux. Il résulte, dit-il, de ce rapport annexé à votre dossier, que vous avez : primo, dans la nuit du 19 novembre, sous couleur de porter secours à une femme qui se trouvait mal, dévalisé en partie la boutique d'un joaillier de la rue Saint-Denis.

— Oh! fit Brin-d'Acier avec horreur.

— Oh! répéta Papillon indigné.

— Secondo, continua M. Jackal, dans la nuit du 20 novembre, vous avez, tous les deux, à l'aide de fausses clefs, aidés par la femme Barbette, concubine du sieur Longue-Avoine, votre confrère, pénétré chez un changeur de la même rue et soustrait, tant en louis d'or de Sardaigne, en florins de Bavière, en thalers de Prusse qu'en guinées anglaises, en doublons d'Espagne et en billets de banque de France, la somme de soixante-trois mille sept cent un francs soixante et dix centimes, sans compter le change.

— C'est de la médisance, dit Brin-d'Acier.

— C'est une odieuse calomnie ! ajouta Papillon.

— Tertio, dit M. Jackal sans paraître remarquer l'indignation de ses deux prisonniers, dans la nuit du 21 du même mois, vous avez, tous les deux, en compagnie de votre ami Gibassier, arrêté, à main armée, entre Nemours et Château-Landon, la malle-poste, qui contenait un Anglais et sa lady, et, après avoir mis un pistolet sous la gorge du postillon et du courrier, vous avez dévalisé la malle, qui contenait vingt-sept mille francs ! Je ne parle que pour mémoire de la chaîne et de la montre de l'Anglais et des bagues et des joyaux de l'Anglaise.

— C'est de l'iniquité ! s'écria l'Alsacien.

— De l'iniquité pure, répéta le Bordelais.

— Quarto, et enfin, continua, sans se déconcerter, M. Jackal, et pour ne plus m'arrêter à vos diverses frasques depuis cette nuit jusqu'au 31 décembre, vous avez, le 1er janvier 1828, afin, sans doute, de bien commencer l'année, éteint tous les réverbères de la commune de Montmartre, et soustrait, à la faveur de la nuit, à tous les passants attardés, aux uns leur bourse, aux autres leur montre ; si bien que le nombre des plaignants se monte jusqu'ici au chiffre de trente-neuf.

— Oh ! soupira le géant.

— Oh ! gémit le nain.

— Par ces motifs, reprit M. Jackal d'une voix magistrale, attendu que, malgré vos dénégations, réfutations, indignations et autres contorsions, il est clair et démontré pour moi que vous avez abusé outrageusement de la confiance que j'avais mise en vous ;

» Attendu, dis-je, qu'en dévalisant le tiers et le quart, vous vous êtes conduits, non comme de sérieux et honnêtes agents de police, mais comme des voleurs vulgaires ;

» Par ces motifs :

» Vous êtes invités à vous rendre, sous le plus bref délai, dans le cabinet à côté, où un homme que vous connaissez tous les deux, le nommé Colombier, va vous appréhender au corps et vous conduire en lieu sûr, jusqu'à ce que j'aie eu le temps d'aviser au moyen de mettre une digue à vos débordements.

Tout en prononçant, avec le plus grand sang-froid, ces

paroles, M. Jackal sonna Colombier, qui parut pour la troisième fois, et ne put s'empêcher d'étaler sa tristesse en voyant la piteuse mine que faisaient ses deux amis, Brin-d'Acier et Papillon.

Mais, en militaire fidèle à sa consigne, il rengaîna momentanément sa mélancolie, et, sur un geste de M. Jackal, il prit le géant sous un bras, le nain sous l'autre, et les entraîna, plutôt qu'il ne les emmena, rejoindre Carmagnole et Longue-Avoine.

Il y eut un moment d'arrêt dans cette liquidation.

Cette quadruple arrestation n'avait ni ému ni même intéressé M. Jackal. Sans doute l'esprit de Carmagnole lui était quelque peu sympathique, et sa perte méritait un regret; mais il connaissait le Marseillais à fond : — il savait que, d'une façon ou d'une autre (le Provençal était de cette étoffe de forçats dont on fait les octogénaires), il s'en tirerait tôt ou tard.

Quant aux autres, ils n'étaient même pas des rouages dans sa machine administrative. Ils la regardaient plutôt fonctionner qu'ils n'aidaient à ses fonctions. — Longue-Avoine n'était qu'un hypocrite; Brin-d'Acier n'était qu'un fier-à-bras. Pour Papillon, bien qu'il eût la légèreté du lépidoptère dont il portait le nom, ce n'était, après tout, qu'une pâle et mauvaise copie de Carmagnole.

On conçoit donc que l'avenir de ces personnages n'intéressât que médiocrement le philosophe M. Jackal

De quelle valeur étaient, en effet, ces êtres inférieurs à côté de cette supériorité incontestable et incontestée qui avait nom Gibassier?

Gibassier! l'agent phénix, — *rara avis!* — le mouchard fait homme! — l'homme aux expédients inattendus! — l'homme aux ressources illimitées! — l'homme aux incarnations multiples, aussi nombreuses que celles d'un dieu hindou!

Voilà à quoi songeait le chef de la police secrète, entre le départ de Brin-d'Acier et de Papillon et l'arrivée de Gibassier.

— Enfin, murmura-t-il, puisqu'il le faut!...

Et, ayant sonné l'huissier, il revint s'asseoir dans son fauteuil; il plongea son front dans ses mains.

L'huissier fit entrer Gibassier.

Ce jour-là, Gibassier était en habit de ville; des bas de soie ornaient ses pieds, et des gants blancs gantaient ses mains. Sa figure était rose, et ses yeux, assez ternes d'habitude, étaient à ce moment d'une vivacité et d'un éclat extraordinaires.

M. Jackal releva la tête et fut frappé de la magnificence de son costume et de son visage.

— Vous êtes donc de noce ou d'enterrement, aujourd'hui? demanda-t-il.

— De noce, cher monsieur Jackal, répondit Gibassier.

— De la vôtre, peut-être?

— Pas précisément, mon cher monsieur; vous connaissez ma théorie sur le mariage; mais c'est tout comme, ajouta-t-il avec fatuité : la mariée est une vieille amie à moi.

M. Jackal se bourra le nez de tabac, comme pour comprimer l'admonestation qu'il allait adresser à Gibassier à propos de sa théorie sur les femmes.

— Ai-je le plaisir de connaître le mari? demanda-t-il après un moment de silence.

— Vous le connaissez au moins par ouï-dire, répondit le forçat : c'est mon compagnon de Toulon; c'est celui avec lequel je me suis ingénieusement échappé du bagne; c'est l'ange Gabriel.

— Je me souviens, dit M. Jackal en hochant la tête; vous m'avez raconté cette anecdote, — au fond du Puits-qui-parle, — où j'ai eu l'avantage de vous repêcher; ce qui, pour le dire en passant, m'a occasionné un rhume qui ne m'a pas encore quitté.

Et, comme pour donner plus de poids à ses paroles, M. Jackal se mit à tousser.

— Bonne toux, dit Gibassier, toux grasse, ajouta-t-il en forme de consolation. Un de mes aïeux est mort à cent sept ans, en s'évadant d'un cinquième étage avec une toux pareille.

— A propos d'évasion, dit M. Jackal, vous ne m'avez jamais parfaitement édifié sur la vôtre; je sais, bien vaguement, qu'un infirmier vous a aidés, l'ange Gabriel et vous; mais, pour corrompre même un infirmier, il faut de l'argent. Où aviez-vous pris le vôtre? Car je ne sache pas que la *grande fatigue* vous ait beaucoup enrichi.

Ici, le visage de Gibassier, de rose qu'il était, devint pourpre.

— Vous rougissez, observa M. Jackal étonné.

— Pardonnez-moi, monsieur Jackal, dit le forçat, mais un des souvenirs les plus décevants de ma vie aventureuse me revient en ce moment à la pensée; je ne puis m'empêcher de rougir.

— Un souvenir décevant à propos du bagne? demanda M. Jackal.

— Non, répondit Gibassier en fronçant le sourcil, à propos de mon évasion, ou plutôt de la dame mystérieuse qui l'a facilitée.

— Pouah! fit M. Jackal en regardant Gibassier d'un air dédaigneux, ce serait à dégoûter pour jamais du beau sexe.

— Et c'est justement cette dame mystérieuse, continua le forçat sans paraître remarquer le dédain de son patron, que vient d'épouser aujourd'hui l'ange Gabriel.

— Vous m'avez cependant assuré, Gibassier, dit sévèrement le chef de la police, que ce forçat était à l'étranger.

— C'est vrai, répondit avec une sorte d'orgueil Gibassier; il était allé demander le consentement de sa famille et réclamer ses papiers.

— Vous aviez été arrêtés ensemble, je crois?

— En effet, cher monsieur Jackal.

— Comme faux monnayeurs?

— Faites excuse, mon noble patron : c'était l'ange Gabriel qui faussait la monnaie; quant à moi, je suis d'une ignorance déplorable en fait de métallurgie.

— Faites excuse à votre tour, cher monsieur Gibassier : je confonds la fausse monnaie avec la fausse écriture.

— C'est bien différent, dit gravement Gibassier.

— Si j'ai bonne mémoire, un jour, il est arrivé, de la part de Son Excellence le ministre de la justice, un dossier adressé à M. le directeur du bagne de Toulon; ce dossier contenait toutes les pièces nécessaires pour la mise en liberté d'un forçat, revêtues de toutes les signatures officielles. Ces pièces émanaient de vous, n'est-il pas vrai?

— C'était pour la délivrance de l'ange Gabriel, cher monsieur Jackal; c'est un des actes les plus philanthropiques

de ma vie accidentée, et j'aurais la modestie de le taire si vous ne me forciez à le proclamer.

— Ce ne sont là, dit M. Jackal, que les bagatelles de la porte, et cela ne m'explique pas votre troisième rentrée au bagne; veuillez me rafraîchir la mémoire.

— Je vous comprends, dit le forçat, c'est mon examen de conscience que vous me priez de faire devant vous; c'est ma confession que vous me demandez.

— Précisément, Gibassier, et, à moins que vous ne voyiez à cette confidence quelque obstacle sérieux...

— Je n'en vois aucun, dit Gibassier. J'ai d'autant moins à hésiter, qu'il vous suffirait de lire les journaux du temps pour vous édifier suffisamment là-dessus.

— Commencez donc.

— C'était en 1822 ou 1823, je ne suis pas sûr de la date.

— La date ne fait rien à l'affaire.

— C'était une année fertile; jamais la moisson n'avait étalé des épis plus dorés; jamais les coteaux de vigne n'avaient montré des pampres plus verts.

— Je vous ferai observer, Gibassier, que la moisson et les pampres sont complétement étrangers à la question.

— C'est pour vous dire, mon cher monsieur Jackal, que la chaleur de cette année-là était étouffante. Il y avait trois jours que je m'étais évadé du bagne de Brest; il y avait trois jours que j'étais caché dans le creux d'un de ces rochers qui forment la ceinture de la côte de Bretagne, sans boire et sans manger; au-dessous de moi, un groupe de gitanos, couverts de haillons, parlaient de mon évasion et des cent francs qui seraient alloués à celui qui m'arrêterait. Vous n'ignorez pas que le bagne est, pour ces bandes errantes, un pourvoyeur abondant; comme elles se nourrissent du poisson mort que la mer rejette sur la plage, elles vivent aussi de la chasse du galérien; elles connaissent les bois épais, les chemins creux, les vallées profondes, les masures désertes où le forçat haletant ira reprendre haleine dans sa course. Au premier coup de canon qui annonce une évasion, elles semblent sortir de dessous terre, armées de bâtons, de cordes, de pierres, de couteaux, et se mettent en chasse avec une joie, une avidité qui semblent instinctives chez ces bohémiens.

» J'étais donc là depuis trois jours, quand, le soir, un coup

de canon retentit, qui annonçait une seconde évasion. Aussitôt, grand branlebas de chasse parmi les gitanos. Chacun d'eux prend la première arme qui lui tombe sous la main, et, se mettant à la piste de mon malheureux camarade, ils me laissent sur mon rocher, comme l'antique Prométhée, rongé par les vautours de la soif et de la faim.

— Votre récit est palpitant d'intérêt, Gibassier, dit M. Jackal avec un imperturbable sang-froid; continuez.

— La faim, reprit Gibassier, ressemble à Guzman, elle ne connaît pas d'obstacle. En deux sauts, je fus à terre; en trois bonds, je fus dans le fond d'une vallée. J'aperçus, à sept ou huit pas de distance, une masure, à la lucarne de laquelle brillait une petite lumière. — J'allais frapper pour demander de l'eau, du pain, quand l'idée me vint que cette maisonnette pouvait servir d'abri à quelque gitano, ou, tout au moins, à quelque paysan qui ne manquerait pas de me vendre. J'hésitai un instant; mais ma résolution fut bientôt prise. Je frappai à la porte de la cabane avec le manche de mon couteau, bien décidé à vendre chèrement ma vie, si on la menaçait.

» — Qui est là ? demanda une femme qu'à sa voix cassée, je reconnus pour une vieille, et qu'à son accent, je reconnus pour une gitana.

» — Un pauvre voyageur qui ne demande qu'un verre d'eau et un morceau de pain, répondis-je.

» — Passez votre chemin, glapit la vieille en fermant la fenêtre de la lucarne.

» — Bonne femme, au nom de l'humanité, du pain et de l'eau ! m'écriai-je d'une voix suppliante.

» Mais la vieille femme ne répondit pas.

» — C'est toi qui l'auras voulu, dis-je en donnant un si vigoureux coup de pied dans la porte, qu'elle alla tomber au bout de la salle basse qui servait d'entrée à la maison.

» Au bruit que fit la porte en tombant, la vieille gitana apparut, une lampe à la main, au sommet de l'échelle qui lui servait d'escalier. Elle mit sa main droite derrière sa lampe pour mieux éclairer ma figure ; mais, ne pouvant rien distinguer à travers cette espèce d'obscurité, elle demanda d'une voix chevrotante :

» — Qui est là ?

» — Le malheureux voyageur, répondis-je.

» — Attends, dit-elle en descendant les degrés de l'échelle avec une agilité extraordinaire pour son âge; attends, je vais te faire voyager.

» Voyant que j'aurais bon marché de cette vieille sorcière, je courus à la huche, et, apercevant un morceau de pain noir, je le pris et je le mordis avidement.

» A ce moment, la bohémienne mettait le pied sur le sol.

» Elle vint droit à moi, et, me poussant par l'épaule, elle essaya de me mettre à la porte.

» — Je vous en supplie, laissez-moi boire, dis-je en apercevant au fond de la salle un alcarazas.

» Mais elle recula épouvantée et poussa un cri terrible, cri de hibou ou de chouette, en voyant mes habits de forçat.

» A ce cri, une autre figure apparut au sommet de l'échelle.

» C'était la figure d'une grande et chétive jeune fille de seize à dix-sept ans.

» — Qu'y a-t-il, *mama*? s'écria-t-elle.

» — Le forçat! hurla la vieille en me montrant du doigt.

» La jeune fille sauta plutôt qu'elle ne descendit l'échelle, et, s'élançant sur moi avec une avidité de bête fauve, avant même que j'eusse pu observer son mouvement, et avec une énergie incroyable pour une femme de cet âge, m'entourant le cou par derrière, elle me renversa sur les dalles en criant :

» — *Mama!*

» A cet appel, la mère bondit comme un chacal, et s'accroupissant sur ma poitrine, elle cria de toute la force de ses poumons :

» — Au secours! au secours!

» — Lâchez-moi, dis-je en essayant de repousser ces furies.

» — Au secours! au secours! beuglèrent à la fois la mère et la fille.

» — Taisez-vous et lâchez-moi! répétai-je d'une voix de Stentor.

» — Au forçat! au forçat! hurlèrent-elles à qui mieux mieux.

» — Vous n'allez pas vous taire? m'écriai-je en saisissant

la vieille à la gorge et en la renversant sur le dos, si bien qu'à mon tour, je me trouvai accroupi sur elle.

» La jeune fille sauta sur moi; puis, m'attirant la tête en arrière (mouvement qui lui semblait familier), elle me saisit l'oreille, qu'elle essaya de déchirer avec ses dents.

» Je vis qu'il fallait en finir avec ces démons enragés. — Les pères, frères ou maris pouvaient venir d'un moment à l'autre. — J'enfonçai profondément mes dix doigts dans le cou de la vieille, et, au râlement qui s'échappa de sa poitrine, je compris qu'elle ne crierait plus.

» Pendant ce temps, la jeune fille mordait toujours.

» — Lâchez-moi, ou je vous tue! dis-je avec une énergie formidable.

» Mais, soit qu'elle ne comprît pas mon idiome, soit qu'elle refusât de le comprendre, elle mit tant de férocité dans ses morsures, que, tirant mon couteau et retournant mon bras droit de son côté, j'enfonçai la lame jusqu'au manche dans sa mamelle gauche.

» Elle tomba.

» Je sautai sur l'alcarazas et je bus avidement l'eau qu'il contenait...

— Je connais la suite, dit M. Jackal, dont le front s'était rembruni de plus en plus, à mesure que le narrateur arrivait au sinistre dénoûment de sa lugubre histoire. — Vous fûtes arrêté huit jours après et conduit à Toulon, gracié de la peine de mort par un de ces hasards où la main de la Providence se montre bien clairement.

Après ces paroles, il y eut un moment de silence. — M. Jackal sembla tomber dans une profonde rêverie.

Pour Gibassier, qui, malgré la gaieté de son costume, s'était peu à peu attristé tout en racontant son histoire; pour Gibassier, disons-nous, il commençait à se demander à propos de quoi son patron lui avait fait raconter une aventure qu'il connaissait pour le moins aussi bien que lui.

Une fois cette pensée entrée dans son cerveau, il se demanda quel intérêt pouvait avoir le chef de la police à cet examen de conscience. Il ne le devina pas, mais il le flaira et le pressentit vaguement.

Il résuma la solution en hochant la tête et en murmurant à part lui :

— Diable! voici qui est mauvais pour moi.

Ce qui contribua à le corroborer dans cette pensée, ce fut la tête penchée, le front nuageux, en un mot, l'attitude pensive de M. Jackal.

Pour celui-ci, relevant tout à coup la tête et passant la main sur son front comme pour en écarter les nuages, il regarda le forçat avec une sorte de compassion, et lui dit :

— Écoutez-moi, Gibassier, je ne veux pas troubler un si beau jour par des récriminations qui vous paraîtraient sans doute aujourd'hui hors de saison ; — Allez donc à la noce de l'ange Gabriel, mon bon ami ; amusez-vous bien... J'avais à vous dire, dans votre intérêt, une chose de la plus haute importance ; mais, en considération de ce banquet fraternel, je remets l'affaire à demain. A propos, mon cher Gibassier, où se donne le festin de noce ?

— Au *Cadran-Bleu*, cher monsieur Jackal.

— Excellent restaurateur, mon bon ami ; amusez-vous donc bien, et à demain les affaires sérieuses.

— A quelle heure, s'il vous plaît ? demanda Gibassier.

— A demain midi, si vous n'êtes pas trop fatigué.

— A midi, heure militaire ! dit en saluant et en se retirant le forçat, étonné et ravi que cette conversation, qui avait si mal commencé, eût fini si bien.

Le lendemain, heure militaire, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, Gibassier fit son entrée dans le cabinet de M. Jackal.

Ce jour-là, sa mise était des plus simples, sa figure était des plus pâles. En l'examinant attentivement, un observateur eût découvert dans les rides profondes de son front et dans le cercle noir qui entourait ses yeux, les traces d'une nuit d'insomnie et d'anxiété.

C'est ce que ne manqua pas de remarquer M. Jackal, qui ne se trompa point sur les causes de l'insomnie du forçat.

En effet, après le festin, vient le bal ; pendant le bal, vient le punch ; après le punch, vient l'orgie, et Dieu sait où l'orgie conduit ses fidèles.

Gibassier avait accompli rigoureusement ce fatigant pèlerinage, qui va du salon du restaurateur à la chambre de l'orgie.

Mais ni le vin, ni le punch, ni l'orgie, n'étaient de taille à abattre un homme de la force de Gibassier, et M. Jackal eût vu rayonner sur le front du forçat sa sérénité accoutumée, si

un incident, survenu à son petit lever, ne lui avait fait perdre en même temps l'esprit et les rouges couleurs de ses joues. Et le lecteur conviendra avec nous, tout à l'heure, qu'il y avait de quoi perdre davantage encore.

En effet, voici ce qui était arrivé :

A huit heures du matin, encore endormi, Gibassier avait été brusquement réveillé par de violents coups frappés à sa porte.

De son lit il avait crié :

— Qui est là ?

Une voix de femme avait répondu :

— C'est moi !

Et Gibassier, en reconnaissant la voix, était allé ouvrir la porte et s'était recouché précipitamment.

Qu'on juge de son étonnement en voyant entrer chez lui, pâle, échevelée, les yeux en fureur, une femme d'une trentaine d'années, qui n'était autre que la nouvelle épousée, la femme de l'ange Gabriel, une vieille amie à lui, ainsi qu'il l'avait dit à M. Jackal.

— Qu'arrive-t-il, Élise ? dit-il dès qu'elle fut entrée.

— On m'a enlevé Gabriel ! répondit la femme.

— Comment, enlevé Gabriel ? demanda le forçat stupéfait. Qui ça ?

— Je n'en sais rien.

— Quand cela ?

— Je ne le sais pas davantage.

— Ah çà ! voyons, chère amie, dit Gibassier en se frottant les yeux pour s'assurer qu'il était bien éveillé, je ne suis plus endormi, et je ne rêve pas que vous êtes ici et qu'on a enlevé Gabriel ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment les choses se sont-elles passées ?

— Voici, dit Élise. En sortant du *Cadran-Bleu*, nous nous sommes dirigés vers notre logement, n'est-ce pas ?

— J'aime à le croire.

— Un jeune homme, des amis de Gabriel, et un autre que nous ne connaissions pas, très-bien mis d'ailleurs, nous ont accompagnés jusqu'à notre porte. Arrivés là, et au moment où je soulevais le marteau, l'ami de Gabriel lui a dit :

Je suis obligé de partir demain matin de bonne

heure; je ne pourrais pas vous revoir, et, cependant, j'avais quelque chose de très-important à vous dire.

» — Eh bien, répondit Gabriel, si c'est si important, dites-le-moi tout de suite.

» — C'est que c'est un secret, dit à voix basse son ami.

» — Qu'à cela ne tienne, répond Gabriel; Élise va monter se coucher, et vous allez me conter la chose.

— Je monte me coucher, en effet, et j'étais si fatiguée de la danse, que je m'endors comme une souche. Or, ce matin, en me réveillant à huit heures, j'appelle Gabriel; Gabriel ne répond pas. Je descends chez la portière et demande de ses nouvelles. Ni vu ni connu : il n'était pas rentré !

— Une nuit de noce !... dit Gibassier en fronçant le sourcil.

— C'est ce que je me dis, fit Élise. Si ce n'était pas une nuit de noce, cela pourrait peut-être s'expliquer.

— Cela s'expliquerait parfaitement, observa le forçat, qui se faisait fort d'expliquer les choses les plus inexplicables.

— Alors j'ai couru au *Cadran-Bleu* et au cabaret où il va d'habitude, pour tâcher d'avoir quelques renseignements, et, comme je n'en ai obtenu de personne, je suis venue en chercher auprès de toi.

— *Toi* est peut-être un peu leste, dit Gibassier, pour un lendemain de noce.

— Puisque je te répète qu'il n'y a pas eu nuit.

— Au fait, c'est juste, avoua le forçat, qui, à partir de ce moment, commença à regarder son ancienne amie absolument comme il en eût regardé une nouvelle. Et tu ne soupçonnes rien ? reprit-il après cette inspection.

— Que veux-tu que je soupçonne ?

— Tout, parbleu !

— C'est beaucoup, objecta naïvement Élise.

— Dis-moi d'abord, demanda Gibassier, le nom de cet ami qui vous a reconduits.

— Je ne sais pas son nom.

— Décris-le moi.

— C'est un petit brun qui a des moustaches.

— Ce n'est pas une description, cela : la moitié du genre humain est petite, brune, et porte des moustaches.

— Je veux dire qu'il me semble être du Midi.

— De quel midi ? du midi de Marseille ou du midi de Toulon ? Il y a le midi et le midi moins un quart.

— Je ne te dirai pas ; il avait un habit.

— Où Gabriel l'a-t-il connu ?

— En Allemagne, à ce qu'il paraît. Ils sont partis de Mayence, où ils avaient dîné à la même auberge, et puis de Francfort, où ils avaient fait des affaires de compte à demi.

— Quelles affaires ?

— Je n'en sais rien.

— Tu en sais trop peu, chère amie, et je ne vois, dans les faibles renseignements que tu me donnes, nul indice qui puisse nous mettre sur une piste.

— Comment faire ?

— Permets-moi d'y rêver.

— Tu ne le crois pas capable d'avoir été passer la nuit ailleurs ?

— Au contraire, chère amie, c'est ma conviction intime, attendu que, n'étant pas chez toi, nécessairement il l'a passée ailleurs.

— Oh ! par *ailleurs*, j'entends chez d'anciennes maîtresses à lui.

— Quant à cela, je t'affirme le contraire. Ce serait d'abord une lâcheté, ensuite une bêtise, et Gabriel n'est ni bête ni lâche.

— C'est vrai, dit Élise en soupirant; mais, enfin, que faire ?

— Puisque je te dis que je vais y rêver.

En effet, le forçat croisa les bras, fronça le sourcil, et, au lieu de regarder son ancienne amie comme il avait fait jusqu'à ce moment, il ferma les yeux et regarda, pour ainsi dire, en lui-même.

Pendant ce temps-là, Élise tournait ses pouces et examinait la chambre à coucher de Gibassier.

La méditation de celui-ci semblait à Élise devoir se prolonger indéfiniment et finalement aboutir au sommeil.

— Eh ! eh ! l'ami Giba, dit-elle en se levant et lui tirant son bras de chemise.

— Quoi ?

Est-ce que nous sommes rendormi ?

— Je réfléchis, te dis-je ! fit d'un air de mauvaise humeur Gibassier, qui, loin de s'endormir, commentait, mot pour mot, toute la conversation qu'il avait eue la veille avec M. Jackal, et commençait à soupçonner, en se souvenant de ses derniers mots : « Où dînez-vous ? » que le chef de la police secrète pouvait bien ne pas être tout à fait étranger à la disparition de l'ange Gabriel.

Une fois cette idée arrivée à son esprit, il sauta à bas du lit, sans pudeur aucune, et enfourcha rapidement son pantalon.

— Que fais-tu donc ? demanda avec étonnement Élise, qui peut-être venait chercher auprès du forçat moins des renseignements que des consolations.

— Tu le vois bien, je m'habille, répondit Gibassier s'habillant en effet avec tant de précipitation, qu'on eût dit que l'on allait l'arrêter ou que le feu était à la maison.

En deux minutes, il fut vêtu de la tête aux pieds.

— Ah çà ! demanda Élise, que te prend-il donc ? As-tu quelques craintes ?

— Je crains tout, chère Élise, et j'ai mille autres craintes ! dit emphatiquement le forçat, qui, malgré le danger qui le menaçait, faisait flamberge de son pédantisme.

— Tu es donc sur la piste ? demanda la femme de Gabriel.

— Positivement, répondit le classique Gibassier en tirant de son secrétaire les billets de banque et les pièces d'or qu'il contenait.

— Tu prends de l'argent ! dit Élise étonnée. Tu vas donc en voyage ?

— Tu l'as dit.

— Loin ? bien loin ?

— Au bout du monde, probablement.

— Pour longtemps ?

— Pour toujours, si c'est possible, répondit Gibassier en prenant dans un autre tiroir une paire de pistolets, des cartouches et un poignard, qu'il fourra dans les poches de sa redingote.

— Ta vie est donc menacée ? demanda Élise de plus en plus étonnée, en voyant tous ces préparatifs.

— Plus que menacée ! répondit le forçat en enfonçant son chapeau sur sa tête.

— Mais tu ne pensais pas à voyager quand je suis entrée ici, objecta la femme de Gabriel.

— Non; mais l'arrestation de ton mari m'a donné la venette.

— Tu crois donc qu'il a été arrêté?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr; en conséquence, mon amour adoré, je te fais mes salutations bien respectueuses, et je t'engage à faire comme moi, c'est-à-dire à te retirer en lieu sûr.

Ce disant, le forçat prit Élise dans ses bras, l'embrassa vivement, et descendit l'escalier quatre à quatre, laissant la femme de l'ange Gabriel au comble de la stupéfaction.

Arrivé au bas de l'escalier, Gibassier passa devant la loge de la concierge sans tenir compte de l'attention de la bonne femme, qui voulait lui remettre ses lettres et ses journaux.

Il franchit si rapidement le couloir qui le séparait de la rue, qu'il ne remarqua pas qu'un fiacre était arrêté à la porte, — phénomène insolite dans une pareille rue, devant une semblable maison.

Il remarqua encore moins quatre hommes qui flanquaient la porte des deux côtés et qui, dès qu'ils l'aperçurent, le saisirent au collet et l'emballèrent dans le véhicule avant même qu'il eût mis le pied sur le pavé.

L'un de ces quatre hommes était le rébarbatif Colombier, et l'un de ceux qui lui tenaient les poignets, un petit brun à moustaches, qu'il reconnut immédiatement, sur les vagues indications d'Élise, pour celui qui avait coupé les ailes de l'ange Gabriel.

Au bout de dix minutes, la voiture arrivait à la préfecture de police, et, après une heure et demie passée au Dépôt, où il avait retrouvé ses collaborateurs et amis, Brin-d'Acier, Carmagnole, Longue-Avoine et Papillon, il faisait, ainsi que nous l'avons dit, son entrée dans le cabinet de M. Jackal, à midi précis.

On comprend que, suffisamment renseigné par ses camarades sur les arrestations de la veille, Gibassier devait faire une assez pauvre mine devant le chef de la police.

— Gibassier, dit M. Jackal d'un air profondément affligé, je regrette vivement, croyez-le bien, d'être contraint de vous mettre à l'ombre pendant quelque temps. Le soleil des grandes villes vous a un peu dérangé la cervelle, mon

bon ami, et, quand vous avez arrêté la malle-poste contenant un Anglais et sa femme, entre Nemours et Château-Landon, vous avez trop oublié que vous pouviez brouiller la cour de Londres avec celle de France ; en d'autres termes, vous avez trop fait litière de la liberté que je vous ai si généreusement et si largement octroyée.

— Mais, monsieur Jackal, interrompit Gibassier, croyez bien qu'en arrêtant la malle-poste, mon intention n'était pas de malmener ces insulaires.

— Ce que j'aime en vous, Gibassier, c'est qu'au moins vous avez le courage de votre opinion. Un autre à votre place, Papillon ou Brin-d'Acier, par exemple, pousseraient les hauts cris, les doux agneaux, si on leur parlait d'une malle-poste arrêtée nuitamment par eux entre Nemours et Château-Landon ; mais vous, vous entrez de plain-pied dans la vérité. Une malle a été arrêtée, — par qui? « Par moi, moi, Gibassier! moi, dis-je, et c'est assez! » Une franchise exubérante, voilà votre qualité essentielle, très-dominante, et je me fais une véritable joie de le constater devant vous. Malheureusement, mon bon ami, la franchise, si prépondérante qu'elle soit, ne tient pas lieu de toutes les qualités requises pour faire un sage, et c'est à regret que je me vois forcé de vous dire que vous avez totalement manqué de sagesse dans l'affaire de la malle-poste. Comment diable! un homme d'esprit comme vous va-t-il s'aviser d'arrêter des Anglais?

— Je les prenais pour des Alsaciens, répondit Gibassier.

— C'est une circonstance atténuante, quoique, Brin-d'Acier étant de l'Alsace, il fût de mauvais goût d'arrêter un compatriote. Il y a donc à la fois manque de civisme et de goût. Et voilà pourquoi je m'imagine qu'un peu d'ombre vous sera salutaire.

— Ainsi, dit le forçat, qui commençait à se décontenancer, vous m'envoyez tout bêtement au bagne?

— Tout bêtement, comme vous dites.

— A Rochefort, à Brest ou à Toulon?

— A votre choix, mon ami. Vous voyez comme j'en use paternellement avec vous.

— Et pour longtemps?

— Encore à votre choix. Vous n'avez qu'à vous bien tenir;

vous m'êtes trop précieux pour que je ne vous rappelle pas près de moi, dès que j'en trouverai l'occasion.

— Et accouplé ?

— Toujours à votre choix. On n'est pas plus accommodant.

— Eh bien, dit Gibassier, qui, commençant à s'apercevoir qu'il ne pouvait pas faire autrement, venait de prendre son parti, eh bien, c'est convenu, et je choisis Toulon, sans accouplement.

— Hélas ! fit en soupirant M. Jackal, encore une de vos qualités précieuses qui s'en va, Gibassier. Je veux parler de la gratitude ou de l'amitié, si vous aimez mieux. Eh quoi ! votre cœur verra, sans se briser, un frère de bagne rivé à une autre chaîne que la vôtre ?

— Que voulez-vous dire ? demanda le forçat, qui ne voyait pas où M. Jackal voulait en venir.

— Est-il possible, ingrat Gibassier ! que vous ayez perdu tout souvenir de l'ange Gabriel, quand, il y a vingt-quatre heures à peine, vous teniez le flambeau de son hyménée ?

— Je ne m'étais pas trompé, murmura Gibassier.

— Vous vous trompez rarement, cher ami ; c'est encore une justice à vous rendre.

— J'étais certain que c'était par vos ordres qu'il avait été arrêté.

— Par mes ordres, en effet, perspicace Gibassier. Mais savez-vous pourquoi je l'ai fait arrêter ?

— Non, répondit franchement le forçat.

— Pour une peccadille qui n'a pas le sens commun, si vous voulez, et qui cependant mérite une petite correction, pour lui apprendre à se mieux conduire. Croiriez-vous que, pendant que le curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas qui le mariait, lui faisait baiser sa patène, il lui a volé son mouchoir et sa tabatière ? On n'est pas plus léger ! De façon que le curé, qui n'a pas voulu faire de scandale dans son église, a achevé tranquillement la cérémonie, et est venu, une demi-heure après, me faire sa déclaration. Croyez donc à la vertu des anges à présent ! Et voilà, Gibassier, comment vous êtes un ingrat en ne demandant pas à mains jointes à être rivé à la même chaîne que ce jeune étourneau, dont vous auriez achevé l'éducation.

— S'il en est ainsi, dit Gibassier, je retire ma requête. Je demande Toulon et l'accouplement.

— A la bonne heure! je reconnais enfin le Gibassier de mon cœur. Ah! quel homme vous auriez fait, si vous aviez été à meilleure école! mais on vous a, dès l'enfance, abruti par la lecture des classiques, et vous ignorez les premiers éléments de l'école moderne. Voilà ce qui vous a perdu. Mais tout n'est pas désespéré, et le dommage est peut-être réparable. Vous êtes jeune encore; vous pouvez étudier. Tenez, au moment où vous êtes entré, je songeais à créer une vaste bibliothèque à l'usage de tous les déshérités de votre espèce; et, pendant que j'y songe, si, au lieu de vous accoupler avec l'ange Gabriel, je vous mettais tous deux à demi-chaîne? et si je vous élevais tous deux, dès votre entrée, au poste le plus recherché, le plus lucratif, au rang de *payoles*, c'est-à-dire d'écrivains? N'est-ce pas une sorte de charmante mission que celle qui a pour objet la correspondance de ses camarades non lettrés, et d'être ainsi le confident de leurs secrets les plus intimes, leur conseil et leur appui? Que diriez-vous d'une semblable faveur?

— Vous me comblez! dit d'un air moitié ironique, moitié sérieux, le forçat.

—Vous le méritez, dit avec une politesse affectée M. Jackal. Eh bien, c'est entendu, vous pouvez vous regarder tous les deux comme payoles officiels. Avez-vous, pendant que vous y êtes, d'autres souhaits à former, d'autres requêtes à m'adresser?

— Une seule, dit gravement Gibassier.

— Parlez, cher ami; je me creuse la tête pour trouver quelque chose qui puisse vous être agréable.

— Puisque Gabriel, dit le forçat, a été arrêté hier au soir, il n'a pas eu le temps de faire une bien longue connaissance avec son épouse. Serait-ce vous demander trop que de permettre à celle-ci de voir son mari avant son départ pour le Midi?

— Ce n'est pas demander trop, cher ami. Elle le verra tous les jours avant son départ. Est-ce tout, Gibassier?

— Ce n'est que la première partie de ma requête.

— Voyons la seconde?

— Lui permettrez-vous d'habiter sous la même latitude que son époux?

— Accordé, Gibassier, quoique la seconde partie de votre requête me fâche autant que la première me charmait. Dans la première partie, vous montriez du désintéressement, vous parliez pour un ami absent, tandis que, dans la seconde, vos vues me semblent intéressées.

— Je ne vous comprends pas, dit Gibassier.

— C'est pourtant bien simple. Ne m'avez-vous pas dit que la femme de votre ami était votre ancienne amie? J'ai peur que ce ne soit pour le moins autant pour vous que pour lui que vous rêvez l'installation de sa femme dans vos parages.

Le forçat rougit pudiquement.

— Enfin, dit mélancoliquement M. Jackal, on n'est pas parfait... Vous n'avez plus rien à me demander?

— Une dernière chose.

— Allez toujours pendant que vous y êtes.

— Comment s'effectuera nôtre départ?

— Vous devez savoir à quoi vous en tenir là-dessus, Gibassier. Il s'effectuera de la façon ordinaire.

— En passant par Bicêtre? demanda le forçat en faisant une horrible grimace.

— Naturellement.

— Voilà qui m'afflige démesurément.

— Et pourquoi cela, mon bon ami?

— Que voulez-vous, monsieur Jackal! je ne peux pas m'habituer à Bicêtre. Vous l'avez dit vous-même, on n'est pas parfait. La seule pensée que je suis en contact avec les fous me donne des attaques de nerfs.

— Alors, dit M. Jackal en se levant, pourquoi n'êtes-vous pas sage?... Malheureusement, Gibassier, continua-t-il en allant tirer le bouton de la sonnette, malheureusement, je ne puis pas faire droit à votre requête. Je comprends toute la tristesse dans laquelle cette pensée peut vous jeter, et c'est une affreuse nécessité, mais c'en est une, et, comme vous le savez en votre qualité de classique, les anciens représentaient la nécessité avec des coins de fer.

M. Jackal achevait ces paroles, quand Colombier parut.

— Colombier, dit le chef de la police en prenant une large prise de tabac, qu'il huma avec volupté, comme satisfait de la façon dont les choses s'étaient passées, Colombier, je vous recommande tout particulièrement, vous m'entendez bien,

tout particulièrement M. Gibassier. Provisoirement, au lieu de le descendre au Dépôt, vous allez le placer dans la prison où vous avez mis le prisonnier que vous avez arrêté hier au soir.

Puis, se retournant vers Gibassier :

— C'est de l'ange Gabriel que je parle ; et dites que je ne pense pas à tout, ingrat !

— Je ne sais véritablement pas comment vous remercier, dit le forçat en s'inclinant.

— Vous me remercierez à votre retour, dit M. Jackal en le congédiant.

Il le regarda partir avec une sorte de mélancolie.

— A présent, dit-il, me voici manchot, car c'est mon bras droit qui s'en va.

CXLVII

La chaîne.

Le vieux château de Bicêtre, situé sur le coteau de Villejuif près du village de Gentilly, sur la droite de la route de Fontainebleau, à une lieue au sud de Paris, offre au touriste qui s'égare dans ces parages un des plus sombres spectacles qu'il soit permis d'imaginer.

En effet, cette lourde et noire masse de pierres, vue à une certaine distance, a je ne sais quoi d'étrange et d'horrible, de fantastique et de dégoûtant.

On croit voir passer et repasser, les cheveux épars et grinçant des dents, toutes les maladies, toutes les misères, tous les vices et tous les crimes, qui se sont tour à tour coudoyés là, depuis le roi saint Louis jusqu'à nos jours.

A la fois retraite et prison, hospice et maison de force, le

château de Bicêtre ressemblait à un vieux burg abandonné de l'Allemagne, hanté à certaines heures par les goules et les sorcières de l'enfer.

M. le docteur Pariset disait de Bicêtre, dans son rapport fait au conseil général des prisons, que Bicêtre réalisait l'enfer des poëtes.

Ceux de nos contemporains qui ont visité ce pandémonium il y a vingt ans, sont là pour témoigner de la vérité de notre dire.

C'était alors dans la cour de Bicêtre qu'avait lieu la cérémonie du ferrement. En vérité, ce spectacle, qui commençait dans cette sombre cour, pour ne s'achever qu'à Brest, Rochefort ou Toulon, était de la plus sinistre mise en scène, et on comprenait bien que Gibassier lui-même, qui s'y connaissait, eût mis tant de mauvaise grâce à jouer son rôle dans ce lugubre mélodrame.

Les premiers apprêts du ferrement, comme nous venons de le dire, s'opéraient dans la grande cour du château.

Ce matin-là, l'aspect de cette cour, vue à travers la brume épaisse du matin, semblait plus sinistre qu'à l'ordinaire.

Le ciel était gris; l'air, vif; la boue, noire. Quelques individus à figure patibulaire, à mine rébarbative, erraient çà et là dans la cour, comme des ombres plaintives, échangeant de temps en temps un mot dans une langue incompréhensible pour tout autre que des ombres.

Cette promenade durait depuis une demi-heure, quand d'autres individus, à figure non moins dégoûtante, vinrent rejoindre les premiers, et, après les avoir complimentés dans leur idiome, jetèrent sur le sol les lourdes chaînes et les nombreux ferrements dont ils étaient chargés.

C'étaient les condamnés à la détention qui remplissaient, dans la prison de Bicêtre, l'office de valets.

— Vous aurez du mal aujourd'hui! dit un des hommes du premier groupe à un des nouveaux venus, qui essuyait son visage couvert de sueur.

— Ne m'en parlez pas, répondit celui-ci en montrant les ferrements qu'il venait de déposer, j'en avais trois fois ma charge!

— Ils sont donc bien nombreux? reprit le premier.

— Près de trois cents.

— Jamais on n'aura vu une pareille chaîne.

— Sans compter les chaînes volantes qu'on va leur adjoindre en route.

— Mais on ne leur a donc pas fait leur procès? Je lis attentivement le journal, et je n'ai vu que neuf condamnés.

— Il paraît que tous les autres sont de vieilles pratiques.

— Vous les connaissez?

— Moi? reprit avec horreur le condamné à la détention. Oh! fi!

En ce moment, un coup de sifflet parti du château retentit dans la cour.

— A vos postes! dit durement un des hommes du premier groupe aux derniers venus.

Ceux-ci allèrent s'aligner le long des murailles de la cour, chacun devant ses ferrements respectifs.

En même temps qu'on entendait ce coup de sifflet, on vit sourdre de la petite porte ou guichet qui conduisait à la seconde cour, une bande de trente ou quarante condamnés, menés pour ainsi dire en laisse par une escouade de soldats.

A peine arrivés dans la cour, les forçats, en humant l'air poussèrent un long cri de joie, auquel répondit de loin un sourd rugissement; c'étaient les autres forçats qui attendaient l'heure de la respiration.

Les premiers hommes que nous avons vus errer avant le coup de sifflet se précipitèrent sur les condamnés et les dépouillèrent, de haut en bas, du vêtement de la maison, et se mirent à examiner minutieusement dans toutes les parties les plus secrètes de leur corps s'ils ne cachaient pas quelque arme, engin, argent, ou objet quelconque de contrebande.

Cette opération achevée, d'autres préposés à la toilette leur jetèrent, comme un os à un chien, une espèce de sarrau grisâtre pour couvrir leur nudité.

Pendant qu'on déshabillait et que se rhabillaient les forçats, les geôliers préposés à l'apprêt des ferrements avaient déposé sur le pavé une ligne de pesants colliers.

On en était là quand un second coup de sifflet retentit.

A ce bruit, chaque forçat fut placé derrière un ferrement, sorte de carcan fait en triangle, que chaque geôlier préposé

au ferrement lui éleva jusqu'au cou. Une fois les prisonniers revêtus de ces collets de fer, un homme de taille gigantesque et de formidable encolure sortit du coin sombre où il se tenait (on eût dit qu'il se détachait de la muraille), armé d'un si lourd marteau, qu'il eût épouvanté Tubal Caïn l'inventeur, et Vulcain le breveté.

C'était le porte-clefs ouvrier.

A l'aspect du géant marteleur, un frisson significatif parcourut la bande, et lui donna pendant un instant une vague ressemblance avec la gerbe voisine de celle qu'on vient de faucher : elle fut ébranlée de la racine à la tige.

Et il y avait bien de quoi frissonner, en effet.

Le porte-clefs, armé de son lourd instrument, passa derrière chaque condamné, et, d'un énorme coup de cette pesante masse, il riva le bouton qui fermait le triangle, opération qui fit courber vivement la tête aux forçats par un mouvement d'effroi.

Cette opération, achevée pour ce peloton, un coup de sifflet en fit sortir un autre, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'au nombre de trois cents.

Une fois tous réunis dans la cour, on les accoupla. La chaîne qui les retenait passait du collier à la ceinture, et remontait de la ceinture au collier de celui qui suivait, jusqu'à la fin de la colonne, que reliait une longue chaîne longitudinale.

Mais le côté hideux du spectacle n'était pas là entièrement. Ce qui en faisait l'horreur, et, si on nous permet le mot, le pittoresque, c'était la contenance des personnages.

Quoique confrères en crimes, quoique frères en peine, quoique rivés étroitement les uns aux autres, et destinés, selon toute apparence, à passer toute leur vie ensemble, les forçats ne s'entendaient pas; ils semblaient étrangers les uns autres. Ils se dénigraient mutuellement.

Parmi eux, deux de nos connaissances (Étéocle et Polynice) donnaient le triste spectacle d'une vieille amitié brisée à l'heure suprême du péril commun. Nous voulons parler de Papillon et de Carmagnole, accouplés l'un à l'autre par la main sans doute de la Providence.

Papillon injuriait Carmagnole, et Carmagnole insultait Papillon. — Le croirait-on? Le même degré de latitude sous

lequel ils étaient nés était, pour ainsi dire, la cause des manifestations brutales de cet antagonisme.

Le Méridional de Marseille s'escrimait à humilier de son mieux le Méridional de Bordeaux, et celui-ci appelait son camarade *Bouches-du-Rhône*.

Quant à Brin-d'Acier et à Longue-Avoine, qui figuraient dans cette scène, c'était également un spectacle déplorable que la vue de ces deux jumeaux de chaîne. Longue-Avoine appelait Brin-d'Acier *soudard*, et Brin-d'Acier appelait Longue-Avoine *jésuite*.

D'autre part, dans la pénombre, auprès du guichet, presque au bout de la colonne, le raphaélesque Gabriel, le front penché, et semblant évanoui dans les bras de son ami dévoué Gibassier, attirait, par ses airs de pécheur repenti, la commisération des spectateurs.

Pour l'expérimenté et blasé Gibassier, il semblait le père de la bande, l'*âme* de la chaîne.

Sans doute, tous les yeux qui étaient braqués sur lui agaçaient terriblement ses nerfs; mais il ne semblait pas remarquer cette curiosité de la foule, ou plutôt il la dédaignait visiblement.

Le front serein, l'œil calme, la bouche à demi souriante, il paraissait plongé dans une douce rêverie, sorte d'extase qui participait à la fois du regret et de l'espérance.

Ne laissait-il pas, en effet, derrière lui de décevants souvenirs? n'était-il pas adoré dans vingt cercles, qui se disputaient la gloire de l'avoir pour président? Les femmes les plus distinguées de la capitale ne se l'arrachaient-elles pas? Le ciel n'était-il pas noir, ce jour-là, en signe de deuil pour le départ de ce fils bien-aimé?

Le reste de la bande, n'ayant pas, sans doute, les mêmes sujets de rêverie que lui, était loin d'affecter le même calme.

Tout au contraire, aussitôt les boulons rivés, s'élevèrent, comme les voix de la tempête, mille cris sauvages poussés dans tous les tons de la gamme par deux cents voix glapissantes, symphonie infernale, mélangée de huées, de sifflets, de cris d'animaux, d'imprécations et d'obscénités.

Tout à coup, au signal de l'un des hommes de la bande, le silence s'établit comme par enchantement, et une voix fit entendre une chanson de circonstance en assez pur argot,

chanson qu'accompagnait chaque condamné, en secouant fortement sa chaîne, ce qui produisait l'effet le plus lugubre. On eût dit un concert de fantômes.

On en était là de la cérémonie, quand un personnage nouveau apparut dans la cour, à la grande stupéfaction de la foule, qui s'inclina respectueusement devant le nouveau venu.

C'était l'abbé Dominique.

Il regarda mélancoliquement la chaîne, et, levant les yeux au ciel, il sembla appeler sur ces malheureux la miséricorde divine.

Puis, allant au capitaine de la chaîne :

— Monsieur, dit-il, pourquoi ne suis-je pas enchaîné comme ces malheureux, puisque je suis criminel et condamné comme eux ?

— Monsieur l'abbé, répondit le capitaine, je n'ai fait qu'exécuter les ordres que j'ai reçus à ce sujet.

— On vous a donné l'ordre de me laisser libre ?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Mais qui a pu vous donner un pareil ordre ?

— M. le préfet de police.

A ce moment, une voiture entra dans la cour de Bicêtre ; un personnage vêtu de noir et cravaté de blanc en descendit, et, se dirigeant vers l'abbé Dominique, il s'inclina respectueusement et le salua humblement, d'aussi loin qu'il l'aperçut.

— Monsieur, dit-il à ce pauvre moine en lui remettant un parchemin, à partir de ce moment, vous êtes libre. Voici votre grâce, que Sa Majesté m'a chargé de vous transmettre.

— Grâce entière ? demanda l'abbé, plus surpris que joyeux.

— Entière, oui, monsieur l'abbé.

— Sa Majesté ne met aucune restriction à ma liberté ?

— Aucune, monsieur l'abbé, et Sa Majesté, en outre, me charge d'accomplir, en son nom, le vœu, quel qu'il soit, que vous pourrez former.

L'abbé Dominique baissa la tête et médita.

Il se souvint de cette grande mission de charité entreprise et accomplie sous Louis XIII par un moine comme lui, saint

Vincent de Paul, pour qui fut créée la charge d'aumônier général des galères.

— C'est cela, songea-t-il, je serai le consolateur de ces proscrits ; je leur apprendrai l'espérance ! Qui sait si tous ces hommes sont plus mauvais que les autres !

Puis, relevant la tête :

— Monsieur, dit-il, puisque Sa Majesté me permet de former un vœu, je demande comme grâce d'être nommé aumônier du bagne.

— Sa Majesté avait prévu votre désir, monsieur l'abbé, dit l'envoyé du roi en tirant de sa poche un second parchemin et en le remettant à l'abbé Dominique ; voici votre nomination, et, s'il vous plaît, vous pouvez entrer en fonctions dès ce moment.

— Comment cela ? demanda l'abbé, qui voyait la chaîne prête à partir.

— Il est d'usage, monsieur l'abbé, de dire une messe dans la chapelle de la maison, et d'appeler la clémence de Dieu sur les prisonniers avant leur départ pour le bagne.

— Montrez-moi le chemin, monsieur, dit l'abbé Dominique en se dirigeant, suivi de l'envoyé du roi, vers le corps de bâtiment où était située la chapelle.

La chaîne s'ébranla et suivit le moine.

La messe achevée, un dernier coup de sifflet retentit.

Les forçats, rentrés dans la cour, furent placés sur des charrettes longues, et l'énorme porte de la prison ouvrit ses deux battants.

Les chariots roulèrent pesamment sur le pavé et sortirent de la cour, suivis des fourgons de cuisine et d'un cabriolet-patache, dans lequel étaient montés le capitaine de la chaîne, le chirurgien préposé aux soins à donner aux forçats malades, un employé du ministère de l'intérieur, qui prenait le nom de commissaire, et l'abbé Dominique, et flanqués par une forte escorte de gendarmerie.

Le départ des chaînes, on s'en souvient, avait pour spectateurs attentifs cette population d'oisifs parisiens qui se complaît au triste spectacle de ces misères.

Quand les chariots parurent, ce fut un hourra de malédictions jeté par la foule à la bande, hourra auquel répondirent toutes les poitrines des forçats, un cri, ou plutôt

un chant de guerre sinistre, refrain populaire dans tous les bagnes, qui semble un défi jeté par les forçats à la société:

La *pègre* ne périra pas (1).

Mais l'abbé étendit les deux mains sur la foule et sur les forçats, et le convoi put se mettre en marche, au milieu du silence et du recueillement.

CXLVIII

Où madame Camille de Rozan cherche le meilleur moyen de venger son offense.

Nos lecteurs se souviennent peut-être des paroles prononcées par madame Camille de Rozan, en accordant à son mari les huit jours qu'il demandait pour faire ses malles et prendre ses passe-ports.

Rappelons la dernière phrase, qui pourra servir d'épigraphe à ce chapitre et au chapitre suivant :

« Huit jours? Soit ! avait dit résolûment la créole, huit jours; mais, aussi vrai, avait-elle ajouté en regardant le tiroir où étaient enfermés le poignard et les pistolets, aussi vrai que ma résolution était prise avant ton entrée dans cette chambre, si, d'aujourd'hui en huit jours, nous ne sommes point partis, le neuvième jour, toi, elle et moi, Camille, nous serons devant Dieu pour y répondre chacun de notre conduite. »

Or, le lendemain du jour où ces paroles avaient été pro-

(1) Les voleurs ne périront pas. En argot, *pègre*, famille de voleurs.

froncées, Camille avait reçu, au milieu de sa discussion avec Salvator, une épître de mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, dans laquelle il était dit :

« Salvator me donne un million. Faites votre malle au plus vite : nous allons d'abord au Havre, et nous partons à trois heures. »

Puis, après avoir répondu : « C'est convenu, » au domestique porteur de la lettre, Camille l'avait déchirée, en avait jeté les morceaux dans le foyer de la cheminée, et il était sorti.

Mais, derrière lui, une des portières du salon était vivement soulevée et donnait passage à madame de Rozan.

Elle alla droit à la cheminée, et ramassa les morceaux de la lettre déchirée.

Après avoir minutieusement examiné les cendres du foyer, et s'être assurée qu'il ne restait pas trace de la lettre, madame de Rozan souleva de nouveau la portière du salon, et rentra dans sa chambre à coucher.

Au bout de cinq minutes, elle avait mis en ordre tous les morceaux de papier, et elle avait lu la lettre.

Deux larmes tombèrent sur ses joues, larmes de honte bien plus que de tristesse. Elle était jouée !

Elle resta quelques minutes plongée dans un fauteuil, les deux mains sur ses yeux, pleurant et méditant.

Puis, se relevant brusquement, elle arpenta le salon, les bras croisés, les sourcils froncés, s'arrêtant par intervalles, et portant la main à son front comme pour mieux se recueillir.

Au bout de quelques instants de cette fiévreuse promenade, elle s'arrêta et s'appuya sur l'angle de la cheminée, fatiguée, mais non abattue.

— Ils ne partiront pas ! s'écria-t-elle, ou ils m'écraseront sous la roue de leur voiture de voyage.

Elle sonna sa femme de chambre.

La femme de chambre entra.

— Que veut madame ? demanda-t-elle.

— Ce que je veux ? répondit la créole d'un air étonné. Mais je ne veux rien ! Pourquoi me demandez-vous ce que je veux ?

— Madame n'a-t-elle pas sonné ?

— En effet, j'ai sonné, mais je ne sais plus pourquoi.

— Madame n'est pas malade? demanda la femme de chambre en voyant la pâle figure de sa maîtresse.

— Vraiment, non, je ne suis pas malade, répondit avec une sorte de fierté madame de Rozan; jamais je ne me suis mieux portée.

— Si madame n'a pas besoin de moi, reprit la femme de chambre, je vais me retirer.

— Non, je n'ai pas besoin de vous; c'est-à-dire... attendez un instant;... oui, j'ai quelque chose à vous demander. Vous êtes née en Normandie?

— Oui, madame.

— Dans quelle ville?

— A Rouen.

— Est-ce loin de Paris?

— Trente lieues environ.

— Et du Havre?

— La même distance, à peu près.

— Bien! Vous pouvez vous retirer.

— Pourquoi les empêcher de partir? songea la créole; ai-je la preuve certaine de son infidélité et de sa trahison autre part que dans mon cœur? C'est une preuve plus irréfragable qu'il me faut, une preuve matérielle! Où la trouver? Lui dire: « Je sais tout; tu pars demain avec elle! Ne pars pas, ou malheur à toi! » il niera comme il a déjà nié! Aller trouver cette Suzanne et lui dire: « Vous êtes une créature infâme; vous m'enlevez mon mari! » elle rira de moi; elle lui racontera son aventure, et ils riront de moi tous les deux! Camille rire de moi!... Mais quel est donc le secret de cet être monstrueux? comment a-t-elle pu se faire aimer si fort et si vite? quel est son prestige? Elle n'est pas si jeune, elle n'est pas si brune, elle n'est pas si belle que moi.

Tout en songeant ainsi, la créole était arrivée près d'une psyché, et elle se regardait profondément pour se convaincre que la douleur ne lui avait rien fait perdre de sa beauté, et qu'elle pouvait plus qu'avantageusement lutter avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

Après un long examen, deux nouvelles larmes jaillirent de ses yeux.

— Non! s'écria-t-elle en sanglotant, non, jamais je ne comprendrai qu'il ait aimé cette femme!... Que faire? Essayer de l'emmener malgré lui, il m'échappera en route,

ils se rejoindront! Puis, consentît-il à me suivre, ne serait-ce pas le cadavre de mon passé que je traînerais derrière moi? ne serait-ce pas le fantôme enchaîné de notre amour? Et il va rentrer ce soir, léger, insouciant comme d'habitude. Il m'embrassera sur le front, comme chaque soir! Oh! traître, menteur et lâche Camille! Non, je ne te dirai pas de me suivre! c'est moi qui te suivrai comme ton ombre, jusqu'à l'heure où j'aurai la preuve de ton crime! Calme-toi donc, mon cœur, et ne recommence à battre que quand tu seras vengé.

Ce disant, la jeune femme essuya vivement ses larmes, et médita son plan de vengeance.

Laissons-la méditer jusqu'au soir, et arrivons au moment où Camille, rose et léger, insouciant comme elle l'avait dit, entra dans sa chambre à coucher.

Il la trouva, comme la veille, debout au milieu de la chambre, et, comme la veille, il lui dit, en la baisant au front :

— Comment! tu n'es pas encore couchée à cette heure, ma mignonne? Mais il est une heure, mon enfant chéri!

— Que m'importe? dit froidement madame de Rozan.

— Mais il m'importe beaucoup à moi, mon amour, reprit Camille en donnant à ses paroles l'intonation de la plus vive tendresse; nous allons, dans sept jours, entreprendre un fort long voyage, et tu as besoin de toutes tes forces.

— Qui sait si ce voyage sera long? dit à demi voix la créole, comme se parlant à elle-même.

— Mais moi! répondit Camille, qui ne comprit pas la pensée de l'Américaine; moi qui ai fait quatre ou cinq fois le trajet de Paris à la Louisiane; et, toi-même qui as fait le trajet avec moi, tu dois en connaître la durée.

— Nous nous aimions, Camille! répondit en souriant amèrement la créole, de sorte que le voyage m'a paru bien court.

— Je tâcherai qu'il te paraisse plus court encore! dit galamment Camille en la baisant de nouveau au front. Là-dessus, bonsoir et bonne nuit, mon enfant; j'ai fait des courses toute la journée, je suis fatigué et je meurs de sommeil.

— Bonsoir, Camille, dit froidement madame de Rozan.

Et le gentilhomme américain rentra dans son apparte-

ment sans avoir remarqué le moins du monde le trouble et la pâleur de sa femme.

Le lendemain matin, la créole, accompagnée de sa femme de chambre, montait dans une voiture de place, et se faisait conduire chez un libraire du Palais-Royal, où elle achetait un livre de postes.

Le livre acheté, elle remonta en voiture, et répondit au cocher, qui lui demandait où elle allait :

— Chez un marchand de voitures.

Le cocher fouetta ses chevaux, et les dirigea vers la rue de la Pépinière.

— Monsieur, dit la créole au marchand, j'ai besoin d'une calèche de voyage.

J'en ai plusieurs dans le magasin, répondit celui-ci; madame veut-elle prendre la peine de les visiter?

— C'est inutile, monsieur, je m'en remets à vous.

— De quelle couleur?

— La couleur m'est indifférente.

— De combien de places?

— De deux places.

— Madame veut-elle une voiture bien solide?

— Cela m'est égal.

— Est-ce pour un long voyage?

— Non : soixante lieues.

— Madame est peut-être pressée d'arriver à sa destination?

— Oui, très-pressée, dit la créole en hochant la tête.

— Alors, c'est une voiture très-légère, reprit le marchand; j'ai ce qu'il faut pour madame.

— Bien! Maintenant, où prendra-t-on les chevaux?

— A la poste, madame, répondit le marchand en souriant à demi de la question de madame de Rozan.

— Vous vous chargez de les envoyer chercher?

— Oui, madame.

— Et de m'amener la voiture attelée devant ma porte?

— Certainement, madame. A quelle heure?

Ici, madame de Rozan réfléchit un instant. Le rendez-vous ou plutôt le départ de Suzanne et de Camille était fixé à trois heures. Il fallait donc partir une heure, ou tout au moins une demi-heure après eux.

— A trois heures et demie, dit-elle en remettant sa carte au marchand.

Elle allait s'éloigner, quand celui-ci lui dit :

— Il y a encore une petite formalité à accomplir.

— Laquelle? demanda la créole étonnée.

— Le prix à débattre, répondit en riant grossièrement le marchand.

— Je n'ai rien à débattre avec vous, monsieur le marchand, dit avec fierté la créole en tirant de sa poche un portefeuille. Combien vous dois-je ?

— Deux mille francs, répondit le charron; mais soyez sûre que vous avez là une bonne calèche, élégante, légère et solide à la fois. Avec cette voiture-là, vous iriez au bout du monde.

— Payez-vous, dit la créole en présentant son portefeuille.

Le marchand prit deux billets de mille francs après s'être incliné avec cette humilité qui caractérise le marchand quand il a dupé l'acheteur.

— A trois heures et demie précises, dit la créole en quittant le magasin.

— A trois heures et demie précises, répéta le charron en s'inclinant de nouveau jusqu'au sol.

Madame de Rozan trouva, en rentrant chez elle, Camille qui l'attendait pour déjeuner.

— Tu as été faire des emplettes, ma mignonne? dit-il en l'embrassant.

— Oui, dit la créole.

— Pour notre voyage?

— Pour notre voyage, répéta la créole.

Au déjeuner, Camille fit de l'esprit; il employa, pour amuser sa femme, toutes les boîtes d'artifice qu'il avait en magasin. La créole s'efforça de sourire; mais deux ou trois fois elle saisit convulsivement le couteau à découper et elle regarda son mari; celui-ci ne sembla pas s'apercevoir du mouvement de la créole.

Le déjeuner achevé, — il était deux heures et demie environ, — Camille se leva tout à coup en disant :

— Je vais au Bois.

— Tu ne rentreras pas dîner? demanda madame de Rozan.

— Nous avons déjeuné trop tard, objecta Camille; mais, si tu veux, mon amour, nous souperons; nous souperons dans ta chambre, ajouta-t-il d'une voix amoureuse; cela nous rappellera nos belles nuits de la Louisiane.

— Soit, Camille, nous souperons! dit la créole d'une voix sombre.

— Adieu donc jusqu'à ce soir, mon amour! dit le créole en l'embrassant plus vivement et plus longuement qu'il n'en avait l'habitude depuis quelques semaines, si bien que ce baiser fit involontairement tressaillir la créole.

Une femme se trompe rarement sur la valeur réelle d'un baiser. Madame de Rozan s'imagina à ce moment qu'elle était encore aimée, et elle en éprouva une sorte de joie sauvage : il mourrait en la regrettant!

Elle rentra dans sa chambre, jeta quelques effets dans un sac de nuit, et, prenant les pistolets et le poignard dans le tiroir de sa table :

— O Camille! Camille! murmura-t-elle sourdement en regardant le poignard avec des yeux d'où semblaient jaillir des éclairs; ô Camille! l'esprit de la vengeance est entré en moi, et il n'est plus temps de lui couper les ailes! Je voudrais te sauver, qu'il serait trop tard! La voix qui me dit : « Frappe! » doit te dire dans quelques heures : « Expie! » O Camille! et je t'ai tant aimé, et je t'aime tant encore! Mais, hélas! une volonté plus haute que la mienne m'entraîne à me venger! Tu sais si je t'ai averti, si j'ai voulu te protéger d'avance contre mes justes colères! Je te disais : « Partons! retournons sous notre ciel natal! Au premier arbre de la route, nous retrouverons notre amour en fleur! » mais tu ne voulus rien entendre, et tu résolus de m'échapper en me mentant. O Camille! Camille! c'est moi qui devrais porter ton nom; car je sens bouillir dans mon cœur tous les emportements de la vengeance, et, comme la Camille romaine, je maudis en aimant!

A ce moment, la femme de chambre entra, et annonça que tout était prêt pour le départ.

— Bien! dit laconiquement la créole en rengaînant son poignard et en le fourrant dans sa poche.

Puis, croisant les mains, elle s'écria en proie à une exaltation religieuse :

— Seigneur, donnez-moi la puissance nécessaire pour mener à bonne fin ma vengeance !

Puis, pour sa femme de chambre, et en s'enveloppant d'un grand manteau, elle laissa tomber ce seul mot :

— Partons !

Elle franchit d'un pas ferme l'appartement, après avoir jeté un dernier et triste regard sur les meubles, les tableaux et les divers objets, témoins des premières et des dernières heures de son amour.

Elle descendit rapidement l'escalier, et se trouva dans la cour, où piaffaient les chevaux de la chaise de poste.

— Triples guides pour marcher trois fois plus vite, dit-elle au postillon en montant dans la calèche.

Et le postillon lança les chevaux à travers la grande porte de l'hôtel avec la vitesse d'un homme qui veut gagner honnêtement son argent.

Nous ne raconterons pas les impressions de la créole pendant la route. Absorbée dans sa profonde douleur, elle ne vit ni les toits des maisons, ni les clochers des églises, ni les arbres du chemin. Ne regardant qu'en elle, elle ne vit que les gouttes de sang qui tombaient de sa blessure et les larmes qui tombaient de ses yeux.

A six heures, elle avait rejoint la voiture des fugitifs. Elle arriva presque en même temps qu'eux au Havre au milieu de la nuit, et apprit, du postillon qui les avait conduits, qu'ils étaient descendus à l'hôtel *Royal*, sur le quai.

— A l'hôtel *Royal !* dit-elle à son postillon.

Au bout de dix minutes, elle était installée dans une chambre de l'hôtel. Nous dirons dans le chapitre suivant ce qu'elle vit et ce qu'elle entendit.

CXLIX

Ce que l'on peut entendre en écoutant aux portes.

— Donnez à madame le numéro 10, dit la maîtresse de l'hôtel à la femme de chambre.

Le numéro 10 était situé au milieu du premier étage.

La femme de chambre installa madame de Rozan dans son appartement. Elle allait se retirer lorsque la créole lui fit signe de rester.

— Fermez la porte et écoutez-moi, lui dit-elle.

La femme de chambre obéit et revint près de la créole.

— Combien gagnez-vous par an dans cet hôtel? lui demanda celle-ci.

La femme de chambre n'était point préparée à cette question; elle hésita donc à répondre. Sans doute s'imaginait-elle que la jeune et riche étrangère allait la prendre à son service. Elle fit comme le marchand de voitures, et s'apprêtait à augmenter du double le total de ses appointements.

Il y eut donc de sa part un moment de silence.

— Me comprenez-vous? dit madame de Rozan impatiente. Je vous demande combien vous gagnez ici.

— Cinq cents francs, répondit la femme de chambre, sans compter les petites gratifications des voyageurs; en outre, je suis nourrie, logée et blanchie.

— Cela m'importe peu, répondit la créole, qui, comme tous les gens assiégés par une idée fixe, était complètement indifférente aux préoccupations de la chambrière; voulez-vous gagner cinq cents francs en cinq minutes?

— Cinq cents francs en cinq minutes? répéta la femme de chambre en regardant avec défiance madame de Rozan.

— Sans doute, dit celle-ci.

— Et qu'y a-t-il donc à faire, dit la femme de chambre, pour gagner si vite tant d'argent?

— Rien que de très-simple, mademoiselle. Il y a vingt minutes, une demi-heure au plus, que deux voyageurs sont entrés dans l'hôtel.

— Oui, madame.

— Un jeune homme et une jeune dame, n'est-ce pas?

— Le mari et la femme, oui, madame.

— Le mari et la femme!... murmura la créole entre ses dents serrées. Où les a-t-on logés?

— Au bout du corridor, au numéro 23.

— Y a-t-il une chambre attenante à leur chambre à coucher?

— Il y en a une, mais elle est occupée.

— Je veux cette chambre, mademoiselle.

— Mais c'est impossible, madame.

— Pourquoi?

— Elle est occupée par un voyageur de commerce, auquel on réserve cette chambre, et, comme il en a l'habitude, il ne consentira point à la quitter.

— Il faut qu'il la quitte cependant; inventez un moyen; si vous me faites donner cette chambre, ces vingt-cinq louis sont à vous.

Et la créole tira les vingt-cinq pièces d'or d'une bourse et les montra à la femme de chambre.

Celle-ci rougit de cupidité.

Puis elle réfléchit de nouveau.

— Eh bien? demanda madame de Rozan, qui commençait à perdre patience.

— Il y a peut-être un moyen de tout arranger, madame.

— Vite, vite, quel est ce moyen? Voyons.

— Ce voyageur prend, tous les samedis à cinq heures du matin, la malle-poste qui va à Paris, et ne revient que le lundi.

— C'est aujourd'hui samedi, répliqua madame de Rozan, car il est une heure du matin.

— Oui; mais j'ignore s'il s'est fait inscrire sur le livre pour être réveillé.

— Allez vous en informer.

La femme de chambre sortit et reparut au bout de quelques minutes.

— Il est inscrit, madame, dit-elle toute joyeuse.

— Alors, vous pourrez me donner la chambre à cinq heures?

— A quatre heures et demie même; il lui faut le temps d'aller jusqu'à la poste.

— Bien; voilà dix louis à compte. Retirez-vous.

— Madame n'a besoin de rien?

— Non, de rien, merci.

— Si madame voulait prendre quelque chose, ce monsieur et cette dame viennent de commander leur souper, on ferait le sien en même temps; madame n'attendrait pas.

— Je n'ai pas faim.

— Alors, je vais faire la couverture de madame.

— Faites si vous voulez, mais je ne me coucherai pas.

— Comme madame voudra, dit la femme de chambre en se retirant.

Celui qui a vu errer dans son étroite cage du Jardin des Plantes, l'œil en feu, la crinière au vent, une lionne prisonnière et séparée de son mâle et de ses petits, peut se faire une idée de l'attitude et de l'agitation de madame de Rozan, entre le départ de la femme de chambre et l'heure promise.

A quatre heures un quart, elle entendit du bruit dans le corridor; le garçon de veille venait de frapper à la porte du voyageur de commerce.

Un quart d'heure après, madame de Rozan l'écoutait passer, l'oreille collée à la serrure.

Derrière ses pas, elle entendit les pas presque furtifs de la femme de chambre; ces pas s'arrêtèrent devant son numéro.

— La chambre est libre, madame, dit la fille d'auberge.

— Conduisez-moi.

— Madame n'a qu'à me suivre.

Et elle marcha devant.

La créole, en effet, la suivit à travers les sinuosités du corridor, jusqu'au numéro 22.

— C'est ici, madame, dit la femme de chambre assez haut pour être entendue de ceux qui ne dormaient pas, ou pour réveiller ceux qui dormaient peu.

— Plus bas donc, mademoiselle, dit la créole d'un air presque menaçant.

Puis, ayant hâte de se débarrasser de cette fille :

— Voici les quinze louis que je vous redois ; laissez-moi seule.

La femme de chambre tendit la main et reçut les quinze louis ; mais, en les recevant, elle remarqua la pâleur presque livide de la jeune femme et les éclairs fauves qui jaillissaient de ses yeux.

— Ah ! j'y suis, pensa la chambrière ; c'est une femme à laquelle le jeune homme du 23 aura donné rendez-vous ; pendant que sa femme dormira, cette nuit, ou, à sa sortie, demain matin il viendra la trouver.

— Bonne nuit, madame, dit-elle avec ce sourire goguenard des inférieurs.

Et elle s'éloigna.

Aussitôt la femme de chambre sortie, madame de Rozan jeta un coup d'œil rapide sur la topographie de sa chambre.

Cette chambre était une véritable chambre d'auberge.

En général, toutes les chambres d'auberge s'ouvrent sur le même corridor, se commandent les unes les autres, et ne s'isolent qu'en fermant les portes de communication ; elles se suivent et se tiennent comme les grains d'un chapelet ; c'est ce que madame de Rozan remarqua avec joie à son premier coup d'œil.

A droite, était une porte donnant sur le numéro 21 ; à gauche, la porte donnant sur le numéro 23, c'est-à-dire celle qui communiquait avec la chambre occupée par Camille et Suzanne.

Elle s'avança aussitôt vers cette porte, et colla son oreille à la serrure.

Les deux fugitifs n'étaient point encore au lit ; ils achevaient leur souper, qui n'avait pas été servi aussi rapidement qu'avait promis la femme de chambre, ou qu'ils avaient prolongé par toutes ces mièvreries auxquelles se livrent deux amoureux à table et en tête-à-tête.

Elle tombait au beau milieu d'une conversation très-animée.

— Dis-tu vrai, Camille? demandait Suzanne de Valgeneuse.

— Je ne mens jamais aux femmes, répondit Camille.

— Excepté à la tienne?

— C'était pour le bon motif, dit Camille en riant.

Ces derniers mots furent suivis d'un long et sonore bruit qui fit passer un frisson dans les chairs de madame de Rozan.

— Et si tu me trompais comme elle; sous prétexte que c'est pour le bon motif? répliqua Suzanne.

— Te tromper, toi? C'est bien différent; je n'ai pas de bon motif pour te tromper.

— Et pourquoi cela?

— Parce que nous ne sommes pas mariés.

— Oui; mais cent fois tu m'as dit que, si tu étais veuf, tu m'épouserais.

— Je l'ai dit.

— Mais alors, du moment où je serais ta femme, tu me tromperais!

— C'est très-vraisemblable, mon enfant.

— Camille, tu es un indigne!

— A qui le dis-tu!

— Tu as déjà été cause du malheur d'une femme et de la mort d'un homme.

La voix de Camille s'assombrit.

— Silence là-dessus! dit-il; à toi moins qu'à personne il est permis de parler de Carmélite!

— Au contraire, Camille, je veux en parler et j'en parle; car c'est là le défaut de ta cuirasse, vois-tu; malgré toi, quoi que tu fasses, quoi que tu dises, tu as un regret, plus qu'un regret : un remords! et c'est la preuve que ton cœur n'est pas si bien fermé que tu veux le dire.

— Tais-toi, Suzanne! si ce que tu dis est vrai, si je souffre aux noms que tu viens de prononcer, pourquoi prononcer ces noms, qui me font souffrir? Est-ce un duel ou un amour entre nous deux? Combattons-nous, ou nous aimons-nous? Non, nous nous aimions! Eh bien, ne me parle donc jamais de ce triste épisode de ma vie; ce serait plus qu'un sujet de chagrin, ce serait un sujet de querelle entre nous!

— Soit, n'en parlons plus, dit Suzanne, plus jamais! mais, en échange de ma promesse, fais-moi un serment?

— Tout ce que tu voudras, répondit Camille en reprenant sa gaieté.

— Je ne te demande qu'un serment, mais sérieux.

— Il n'y a pas de serment sérieux.

— Tu vois, tu ris toujours.

— Que veux-tu! la vie est si courte.

— Voyons, me promets-tu de tenir le serment que tu feras?

— Le plus longtemps possible.

— Que tu es agaçant!

— Voyons le serment.

— Jure-moi de ne plus me parler de ta femme.

— Vois si je suis un homme consciencieux, Suzanne : jamais je ne te ferai ce serment-là!

— Pourquoi?

— Pardieu! c'est bien simple : parce que je ne le tiendrais pas.

— Tu l'aimes donc? dit Suzanne d'une voix sombre.

— Je ne l'aime pas comme tu l'entends.

— Il n'y a pas deux façons d'aimer.

— Quelle erreur, mon cher amour! Il y a autant de façons d'aimer qu'il y a de formes de beauté. Est-ce que le ciel n'est pas beau d'une autre beauté que la terre? est-ce que la beauté du feu n'est pas différente de celle de l'eau? est-ce qu'on aime une brune comme on aime une blonde, une femme sanguine comme une femme nerveuse? Vois, j'ai aimé, entre autres femmes, une charmante fille, la dernière grisette, véritablement grisette, qui soit tombée des mains du Seigneur: Chante-Lilas, qui a aujourd'hui, grâce à M. de Marande, un hôtel, une voiture, des chevaux; eh bien, je l'ai aimée autrement que je ne t'aime.

— Davantage?

— Non, d'une autre façon.

— Et ta femme, puisque tu veux que nous parlions d'elle, comment l'as-tu aimée?

— D'une autre façon encore.

— Ah! tu vois bien que tu l'as aimée?

— Peste! elle était assez jolie pour cela.

— C'est-à-dire que tu l'aimes encore; misérable!

— Ceci est une autre histoire, chère Suzanne; et tu me réjouiras infiniment de n'en point parler.

– Écoute, Camille; depuis notre départ de Paris, son nom est revenu cinquante fois sur tes lèvres.

— Pardieu! c'est bien naturel : une femme de dix-huit ans, qui est belle, et que l'on quitte pour ne la revoir jamais, après un an de mariage à peine.

— Eh bien, non! Dis ce que tu voudras, il n'est point naturel qu'un homme parle à la femme qu'il aime d'une autre femme qu'il a aimée et qu'il aime encore plus ou moins. Il n'y a profit pour aucune d'elles, et il y a outrage pour toutes les deux. Me comprends-tu, Camille?

— A moitié.

— Comprends-moi tout à fait. Je jure, moi, devant Dieu, que tu es le premier homme, le seul que j'aie aimé...

Si madame de Rozan avait pu voir derrière la porte comme à travers la porte elle entendait, elle eût été certes frappée de l'expression équivoque que prit la figure de son mari à ce serment de Suzanne.

— Je jure donc, Camille, continua Suzanne sans paraître remarquer l'air moqueur du jeune homme, je jure donc que je t'aime avec passion. Ce serment fait, de même que tu m'as priée de ne point te parler de Carmélite, je te prie, moi, de ne point me parler de madame de Rozan.

— Que diable peut-elle faire en ce moment? dit Camille évitant de répondre à Suzanne.

— Camille! Camille! c'est infâme! s'écria celle-ci.

— Hein? qu'y a-t-il? demanda le jeune homme de l'air d'un homme qui sort d'un songe. Qu'est-ce qui est infâme?

— Toi, Camille! toi qui rêves à ta femme auprès de moi! toi qui n'as pas d'autre pensée et qui ne m'écoutes même pas quand je te supplie de ne pas me parler d'elle. Camille! Camille! tu ne m'aimes pas!

— Je ne t'aime pas, ma chérie! s'écria Camille en l'embrassant à plusieurs reprises. Je ne t'aime pas! répéta-t-il en l'embrassant encore et si bruyamment, que chaque baiser produisit sur le cœur de madame de Rozan l'effet d'une goutte de plomb fondu sur de la chair vive.

Puis il y eut un moment de silence pendant lequel la pauvre femme faillit perdre connaissance et tomber sur le parquet; elle s'appuya au marbre d'une console, et, de cet insuffisant appui, se laissa glisser sur une chaise, où, pendant quelques instants, immobile, les yeux fermés, la res-

piration suspendue, elle n'eut de force que pour demander à Dieu de l'assister dans l'accomplissement de son dessein, si terrible qu'il fût.

Mais elle retrouva toute son énergie en entendant ces paroles :

— Sais-tu quelle heure il est? demandait Camille à Suzanne.

— Ma foi, non. Que veux-tu que me fasse l'heure? dit la jeune fille.

— Il est cinq heures.

— Eh bien?

— Eh bien, cela veut dire que nous serons mieux *là-bas* qu'*ici*, reprit Camille de sa voix la plus amoureuse.

Ce mot *là-bas* fit frissonner la créole de la tête aux pieds. En effet, *ici*, c'était la table; *là-bas*, c'était l'alcôve.

— Allons, viens, chérie! dit Camille.

— Tu m'aimes? demanda langoureusement Suzanne.

— Je t'adore! répondit Camille.

— Tu le jures?

— Bon! avec toi, il faut toujours jurer.

— Tu le jures?

— Oui, cent fois, oui.

— Sur quoi?

— Sur tes yeux noirs, sur tes lèvres pâles, sur tes blanches épaules.

Et, à travers le trou de la serrure, madame de Rozan vit Camille qui entraînait Suzanne vers l'alcôve.

— Que Dieu m'absolve! murmura-t-elle.

Et, s'éloignant de la porte, elle marcha droit à la cheminée, y prit un verre d'eau qu'elle vida d'un trait; puis, après s'être assurée qu'elle était bien armée, elle ouvrit la porte de sa chambre et suivit le corridor jusqu'au numéro 23.

Mais elle chercha vainement la clef : la clef n'était point à la porte.

Elle rentra chez elle et demeura un instant immobile et comme anéantie.

De son côté étaient les verrous de la porte de communication, mais de l'autre était la serrure.

Alors elle s'aperçut d'une chose : c'est que, de son côté

aussi, étaient les deux targettes qui fixaient la porte, l'une au plafond, l'autre au plancher.

Elle comprit alors que rien n'était perdu.

Elle commença par tirer sans bruit le verrou, puis, sans bruit, elle tira les deux targettes.

La porte ne se trouva plus maintenue que par le pêne de la serrure entrant à double tour dans la gâche.

Elle s'appuya contre la porte, et la porte s'ouvrit à deux battants.

Alors elle marcha d'un pas grave et égal, droit à l'alcôve. Et, croisant ses deux bras sur sa poitrine, à la stupéfaction et à la terreur des deux amants étroitement enlacés :

— C'est moi ! dit-elle.

CL

Où il est dit comment se venge une femme qui aime.

L'entrée de madame de Rozan dans la chambre occupée par Suzanne et Camille était tellement inattendue, qu'elle produisit sur tous deux un effet foudroyant.

A voir leur immobilité et leur pâleur, on les eût crus changés en statues.

— Eh bien, reprit la créole d'une voix sourde, je vous dis : C'est moi ! Ne me reconnaissez-vous pas ?

Les deux amants baissèrent la tête et gardèrent le silence.

— Camille, continua madame de Rozan en regardant fixement son mari, tu m'as honteusement trompée, tu m'as lâchement trahie, et je viens te demander compte de la lâcheté et de la trahison.

Suzanne seule releva la tête en entendant ces mots ; elle

allait faire plus que de relever la tête, elle allait répondre, lorsque Camille lui mit la main sur la bouche en lui disant à demi voix, mais assez haut cependant pour que la créole l'entendît :

— Tais-toi!

Madame de Rozan pâlit et ferma les yeux un instant. Puis, comme si elle surmontait l'angoisse que lui avaient causée ces paroles :

— Le misérable! dit-elle, il la tutoie devant moi.

Camille pensa alors qu'il était temps pour lui d'intervenir.

— Écoute-moi, Dolorès, dit-il de sa voix la plus doucereuse; je ne cherche ni à cacher ni à excuser ma trahison; mais ce lieu ne me paraît point convenable pour une explication comme celle que tu as le droit d'attendre.

— Une explication! s'écria la créole en frémissant; tu parles d'explication entre nous! Que prétends-tu donc m'expliquer? Voyons! Ton crime? Est-ce que je ne suis pas là, debout, devant toi? Est-ce donc moi qui, la première, t'ai juré un amour éternel? est-ce donc moi qui t'ai juré une fidélité absolue? est-ce moi qui ai trahi mon serment? Que peux-tu donc dire que je ne sache?

— Je te répète, reprit Camille en fronçant le sourcil, que cette scène, si tu l'aimes mieux, dans une chambre d'auberge est du plus mauvais goût. Rentre donc dans la chambre d'où tu sors, et, dans un instant, j'irai t'y rejoindre.

— Es-tu fou, Camille! dit la jeune femme avec un rire strident; tu crois que je tomberai dans ce piége grossier? Ne m'avais-tu pas juré aussi que nous partirions dans huit jours?

— Devant Dieu, Dolorès, je te fais le serment que, dans dix minutes, je serai près de toi.

— Je ne crois plus en Dieu, Camille; et toi, tu n'y as jamais cru, répondit gravement la créole.

— Mais, alors, que voulez-vous donc? s'écria mademoiselle de Valgeneuse.

Madame de Rozan ne daigna pas même répondre.

— Encore une fois, taisez-vous, Suzanne! dit Camille.

Puis, revenant à sa femme :

— Si tu ne veux pas que je te rejoigne quelque part,

si tu ne veux pas que je m'explique avec toi, que veux-tu donc?

— Camille, dit madame de Rozan en tirant, avec un calme sombre, le poignard de sa poitrine, j'étais venue ici avec l'intention de te tuer et de tuer cette femme; mais quelques paroles que j'ai entendues de la chambre où j'étais cachée ont changé ma résolution.

Le ton sinistre dont madame de Rozan prononça ces dernières paroles, son attitude sévère, l'orage amoncelé sur son front, ses yeux lançant des éclairs, le poignard étreint convulsivement par sa main; enfin, cette sombre fureur dont elle était animée, produisirent un grand trouble sur les deux coupables, dont les mains se serrèrent involontairement.

La première pensée de Suzanne, pensée ou plutôt instinct de conservation, avait été de sauter sur madame de Rozan et de lui arracher, aidée de Camille, le poignard dont elle était armée; mais le serrement de main de Camille l'avait contenue.

Voyant, d'ailleurs, qu'il n'avait plus à redouter ce qu'il avait craint d'abord, Camille se laissa glisser hors du lit, et allongea le bras pour mettre à exécution le projet de Suzanne.

Mais la créole l'arrêta d'un regard.

— N'approche pas, Camille! lui dit-elle, n'essaye pas de m'arracher ce poignard; ou, sur mon honneur! — et tu sais que je tiens mes serments, moi! — ou, sur mon honneur! je te tue comme une bête venimeuse!

Camille recula d'un pas, tant il vit de résolution dans le regard de madame de Rozan.

— Je t'en prie, Dolorès, écoute-moi! dit-il.

— Ah! tu as peur! s'écria en ricanant mademoiselle de Valgeneuse.

— Encore une fois, taisez-vous, Suzanne! dit sévèrement l'Américain; vous voyez bien qu'il faut que je parle à cette pauvre créature.

— Tu n'as pas besoin de me parler, Camille, puisque je ne veux rien entendre, répondit madame de Rozan.

— Voyons, qu'exiges-tu de moi, Dolorès? demanda Camille en courbant le front. Je suis prêt à faire tout ce que tu voudras.

— Lâche! lâche! lâche!... murmura sourdement Suzanne.

Camille n'entendit pas ou fit semblant de ne pas entendre ces paroles, et il répéta :

— Parle ; qu'exiges-tu de moi?

— J'exige, dit madame de Rozan, avec le sourire d'une femme convaincue que la punition était entre ses mains, j'exige que tu expies longuement et douloureusement ton crime.

— Je l'expierai, répondit Camille.

— Oh! oui, oui, murmura la créole, plus longtemps et plus tôt que tu ne penses.

— Je commence à cette heure, Dolorès, dit Camille, puisque j'en rougis.

— Ce n'est pas assez, Camille, dit Dolorès en secouant la tête.

— Je sais que je suis coupable, bien coupable ; je passerai ma vie à réparer ma faute.

— Et moi, Camille, dit en riant Suzanne, quelle place me donneras-tu dans cette expiation ?

— Écoute-moi, Dolorès, et ne l'écoute pas, s'écria le jeune homme : moi, je te jure de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour que tu oublies un moment d'erreur.

Mais Dolorès secoua une seconde fois la tête.

— Ce n'est pas assez, répéta-t-elle.

— Que demandes-tu donc, alors?

— Je vais te le dire.

Madame de Rozan sembla réfléchir un instant.

Puis elle reprit :

— Je t'ai dit, Camille, que j'avais tout entendu de la chambre où j'étais cachée.

— Oui, je t'écoute ; parle, parle.

— Oh! murmura Suzanne.

— Tu sais, par conséquent, poursuivit la créole, tout ce que j'ai pu entendre ; or, à ton insu, Camille, sans t'en douter, machinalement, tu n'as fait que parler de moi à cette femme, pour laquelle tu me trahissais.

— C'est vrai! s'écria vivement Camille, ravi que sa femme eût entendu la querelle qu'il avait eue à cause d'elle avec mademoiselle de Valgeneuse. Tu vois bien, Dolorès, tu vois bien que je t'aimais toujours.

Suzanne fit entendre une espèce de rugissement.

— Parler de moi, dans un pareil moment, dit Dolorès, c'était confesser une espèce de remords.

— C'était un souvenir, plus qu'un souvenir, un cri de mon cœur ! s'écria Camille.

— Oh ! le misérable ! murmura Suzanne.

Camille haussa légèrement les épaules.

— Je crois, en effet, que c'était un cri du cœur, répéta Dolorès d'une voix grave; tu m'aimais et tu te souvenais de moi, même en face de celle pour qui tu me trahissais.

— Oh ! oui, oui, je t'aimais, je te le jure ! s'écria Camille

— Tu n'as pas besoin de jurer, cette fois, reprit amèrement la créole ; tu dis vrai, je le sais; et c'est de ton amour pour moi, amour que tu n'as pu étouffer, que je tirerai ma vengeance.

— Que veux-tu dire? demanda Camille, dont les inquiétudes se réveillaient, quoiqu'il fût à cent lieues de soupçonner où Dolorès en voulait venir.

— Ta mort, Camille, n'eût été qu'une courte et sotte vengeance. Non, non, ce que je veux, c'est que tu vives, pour que ton expiation soit terrible comme ton crime, et que ma vengeance se grave dans ton cœur en caractères ineffaçables et éternels.

En ce moment, mademoiselle de Valgeneuse, qui semblait comprendre quelle sorte de vengeance méditait madame de Rozan, avança la tête, et une sorte de joyeuse volupté éclata dans ses yeux, sur ses lèvres, sur tout son visage.

Mais ni Camille ni sa femme ne remarquèrent ce mouvemement.

— Je veux, continua Dolorès s'exaltant peu à peu, et arrivant par degrés à cet enthousiasme dont rayonnait le front des martyrs, je veux que ta vie soit une lente et douloureuse mort; je veux que tu sois puni pendant autant d'années que j'ai souffert de jours; je veux que tu me voies à toute heure, à toute minute à tes côtés, devant toi, derrière toi, à ton chevet, à table; je veux être ton ombre implacable, ton fantôme terrible; je veux que tu pleures jusqu'à ton dernier moment. Pour être présente à ta pensée pendant toute ta vie, je me retire dans la mort, et, puisque tu n'as pas assez du spectre de Colomban, je veux que tu aies aussi le spectre de Dolorès.

Et, en disant ces mots, la créole, qui, depuis un instant,

cherchait avec sa main gauche l'endroit juste où battait son cœur, y appuya la pointe du poignard qu'elle tenait dans la main droite, et, sans paraître faire aucun effort, sans pousser un cri, s'enfonça jusqu'à la poignée cette lame dans le cœur.

Le sang jaillit jusqu'au visage de Camille, qui, sentant cette mortelle tiédeur, y porta les deux mains et les en retira humides et rougies.

Suzanne n'avait rien perdu de l'action de la jeune femme; depuis un instant, nous l'avons dit, elle avait tout deviné.

Tous deux, Suzanne et Camille, poussèrent chacun un cri d'intonation bien différente.

Chez Camille, c'était de l'étonnement, de l'effroi, de la stupeur.

Chez Suzanne, c'était l'expression d'une joie féroce.

Madame de Rozan tomba si vite sur le tapis, que Camille, qui s'était précipité vers elle, n'arriva point assez tôt pour la retenir.

— Dolorès ! Dolorès ! s'écria-t-il d'une voix frémissante.

— Adieu ! dit la jeune femme d'une voix faible.

— Oh ! reviens à toi ! murmura Camille en se couchant sur ce corps qui semblait mourir sans agonie, et en baisant le cou et les épaules, auxquels le sang, qui s'échappait à flots de la blessure, donnait le poli et la couleur du marbre.

— Adieu ! répéta la créole si bas, que Camille l'entendit à peine.

Mais, faisant un effort, d'une voix parfaitement distincte :

— Je te maudis ! ajouta-t-elle.

Et elle retomba immobile. Ses yeux se fermèrent comme le pétale des fleurs de jour quand vient le soir.

Elle était morte.

— Dolorès, mon amour ! s'écria le jeune homme, que ce trépas violent, si subit, si inattendu, si brave, disons le mot, remplissait à la fois d'horreur et d'admiration, Dolorès, je t'aime. Je n'aime que toi, Dolorès ! Dolorès !

Et il oubliait Suzanne, qui, assise au bord du lit, regardait froidement cette terrible scène, lorsque celle-ci lui rappela sa présence par un ricanement si sacrilége, que, se retournant vers elle :

— Je t'ordonne de te taire, lui dit-il, entends-tu? je te l'ordonne.

Suzanne haussa les épaules et dit :

— Tiens, Camille, tu me fais pitié!

— Oh! Suzanne, Suzanne, dit Camille, il faut, en vérité, que tu sois bien la misérable créature que l'on m'avait dit, pour rire comme tu le fais devant ce cadavre encore tout sanglant.

— Soit, dit froidement Suzanne; veux-tu que je dise les prières des morts pour le repos de son âme?

— Eh quoi! dit Camille épouvanté de cette froide cruauté, tu vois ce qui vient de se passer, et tu n'as ni pitié ni remords!

— Ah! tu tiens à ce que je plaigne ta bien-aimée Dolorès? dit Suzanne. Eh bien, soit, je la plains; es-tu satisfait?

— Suzanne, tu es une indigne! s'écria Camille; respecte au moins le corps de celle que nous avons tuée.

— Allons, voilà que c'est nous qui l'avons tuée, dit Suzanne en faisant un geste de pitié.

— Pauvre enfant, murmura l'Américain en baisant le front déjà glacé de la morte, pauvre enfant! que j'aurai arrachée à sa mère, à ses sœurs, à sa nourrice, à sa patrie, à toute sa famille enfin, et que j'aurai laissée se tuer devant moi, loin de tous regrets, loin de toute prière, loin de toutes larmes. Et je t'aime cependant, et tu étais comme la dernière fleur de ma jeunesse, la plus douce, la plus fraîche, la plus parfumée; tu étais, sur mon front chargé de pensées coupables, ceint d'un nuage pleins d'éclairs, comme une couronne de réhabilitation; à ton contact, j'étais devenu presque bon; en vivant près de toi, je pouvais devenir meilleur. Oh! Dolorès! Dolorès!

Et ce léger, ce froid, cet insensible créole que nous avons, au commencement de ce livre, vu si insouciant, si égoïste, si rieur, fondit en larmes en reportant ses yeux sur le corps inanimé de sa femme.

Puis, lui relevant la tête et l'embrassant dans un transport aussi amoureux que si elle eût été vivante :

— Oh! Dolorès! Dolorès! s'écria-t-il, que tu es belle!

L'expression de mépris, de rage et de haine dont s'anima en ce moment la figure de Suzanne est inexprimable. Ses joues s'empourprèrent, ses yeux semblèrent s'injecter de sang et de flamme. Elle ne put que prononcer ces mots —

tant les termes lui manquaient — pour rendre l'étrange impression que cette scène lui causait :

— Oh! bien certainement, je rêve!

— Oh! c'est moi qui rêvais, et d'un rêve fatal, le jour ou je t'ai vue pour la première fois, s'écria Camille furieux en se retournant vers Suzanne; c'est moi qui rêvais le jour où j'ai cru t'aimer;... oui, cru t'aimer: est-ce qu'elle est digne d'amour, celle dont la bouche s'entr'ouvre aux baisers dans la maison où coule le sang de son frère? Ce jour-là, Suzanne, si insensible et si perdu que je sois, j'ai senti je ne sais quel atroce frisson me courir par tout le corps; mon cœur s'est soulevé, et, quand ma bouche te disait: « Je t'aime! » il me disait, lui : « Tu mens, tu ne l'aimes pas! »

— Camille! Camille! tu es sûrement en délire, dit mademoiselle de Valgeneuse; tu peux ne plus m'aimer; mais, moi, je t'aime toujours, et, à défaut de l'amour, continua-t-elle en montrant le cadavre de madame de Rozan, la mort, bien autrement forte que l'amour, nous lie à jamais l'un à l'autre.

— Non! non! non! s'écria Camille en frémissant.

D'un bond, Suzanne fut près de lui et l'étreignit de ses bras.

— Je t'aime, dit-elle en donnant à ses yeux et à sa voix l'expression la plus passionnée.

— Laisse-moi, laisse-moi, dit Camille en essayant de se dégager.

Mais celle-ci l'entoura de ses bras, le serrant étroitement, se cramponnant à lui, l'entraînant, l'étreignant comme eût fait un serpent dans ses replis.

— Arrière, te dis-je! s'écria Camille en la repoussant si violemment cette fois, qu'elle fût tombée à la renverse si elle n'eût rencontré l'angle de la cheminée, où elle retrouva l'équilibre.

— Ah! c'est ainsi! dit-elle en fronçant le sourcil, en regardant son amant d'un œil de mépris et en pâlissant jusqu'à la lividité; eh bien, je ne prie plus, je veux, je commande, j'ordonne!

Et, en effet, d'un ton impératif et en étendant la main vers lui :

— Le jour vient, dit-elle; Camille, tu vas fermer cette malle et me suivre.

— Jamais! s'écria Camille, jamais!

— Soit; je m'en vais seule, alors, dit résolûment Suzanne; mais, en quittant l'hôtel, je t'accuserai d'avoir assassiné ta femme.

Camille poussa un cri de terreur.

— Devant le tribunal, je t'accuserai; devant l'échafaud, je t'accuserai!

— Tu ne feras pas cela, Suzanne! s'écria Camille épouvanté.

— Aussi vrai que je t'aimais il y a cinq minutes et que je te hais maintenant, dit froidement mademoiselle de Valgeneuse, je le ferai, ou plutôt je vais le faire.

Et la jeune fille se dirigea, menaçante, vers la porte.

— Tu ne sortiras pas! s'écria Camille en la saisissant violemment par le bras et en la ramenant vers la cheminée.

— Alors, je vais appeler, dit Suzanne en échappant à l'étreinte de Camille, et en courant à la fenêtre.

Camille la rattrapa par les tresses de cheveux échappées au peigne au milieu de leurs caresses.

Mais Suzanne avait eu le temps de saisir l'espagnolette de la fenêtre et de s'y cramponner; Camille fit d'inutiles efforts pour l'en arracher.

Dans la lutte, un des bras de Suzanne enfonça un carreau et passa au travers.

Taillé par les éclats du verre, ce bras se teignit de sang.

A la vue de son sang, Suzanne entra dans une telle rage, que, sans préméditation peut-être, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle poussa de toutes les forces de sa voix ce cri :

— Au secours! à l'assassin!

— Tais-toi, dit Camille en lui mettant la main sur la bouche.

— A l'assassin! au secours! continua Suzanne en lui mordant la main de toute la force de ses dents.

— Te tairas-tu, serpent!... dit sourdement Camille en lui étreignant la gorge de l'autre main et en la forçant de lâcher prise.

— A l'assassin! à l'ass...! bégaya d'une voix étouffée mademoiselle de Valgeneuse.

Camille, ne trouvant plus d'autre moyen de l'empêcher de parler, la renversa en lui comprimant de plus en plus la gorge, côte à côte avec le cadavre de madame de Rozan.

Alors, ce fut une lutte effroyable. Suzanne, dans les convulsions de l'agonie, se tordait, essayant d'échapper à la terrible pression; Camille, comprenant que, si elle parvenait à glisser de dessous lui, il était perdu, serrait toujours plus fort; enfin, il se rendit complétement maître d'elle, et, lui appuyant le genou sur la poitrine :

— Suzanne, lui dit-il, nous jouons à la vie et à la mort; jure-moi de te taire, ou, sur mon âme, au lieu d'un cadavre, j'en fais d'eux.

Suzanne poussa un sourd râlement; il était évident que ce râlement était une menace.

— Eh bien, qu'il soit donc fait comme tu le veux, vipère! dit le jeune homme en pesant de tout son poids à la fois sur la gorge et sur la poitrine de mademoiselle de Valgeneuse.

Quelques secondes s'écoulèrent ainsi.

— Tout à coup, il sembla à Camille entendre s'approcher les pas de plusieurs personnes; il se retourna.

Par la porte de la chambre de Dolorès, restée ouverte sur le corridor et ouverte sur celle de Camille, le maître de l'hôtel, armé d'un fusil à deux coups, venait d'entrer, suivi de trois ou quatre personnes, moitié passagers logeant dans l'hôtel, moitié domestiques accourus aux cris.

Le créole se redressa par un mouvement machinal, s'éloignant de Suzanne de Valgeneuse.

Mais celle-ci resta aussi immobile que madame de Rozan.

Camille l'avait étranglée dans sa lutte.

Elle était morte.

Cinq ou six ans après cet événement, c'est-à-dire vers 1833, comme nous visitions le bagne de Rochefort, où nous venions de faire une visite au saint Vincent de Paul du XIXe siècle, l'abbé Dominique Sarranti, celui-ci nous montra l'amoureux de Chante-Lilas, le meurtrier de Colomban et l'assassin de Suzanne. Ses cheveux, si noirs, étaient devenus blancs comme la neige; son visage, si joyeux, portait l'empreinte du plus morne désespoir.

Gibassier, toujours frais, vert et rieur, prétendait que Ca-

mille de Rozan avait quelque chose comme cent ans de plus que lui.

CLI

Où une dévote tue un voltairien.

Nous avons laissé notre ami Pétrus établi chez le comte Herbel, son oncle, en qualité de garde-malade ; c'est de là qu'il avait écrit à Régina que, l'accès de goutte du comte une fois passé, il recouvrerait sa liberté, et irait rejoindre sa belle amie.

Mais la goutte est, hélas ! semblable aux créanciers : elle ne vous quitte que bien juste à l'heure de la mort, c'est-à-dire quand elle ne peut plus faire autrement.

Or, l'accès de goutte du comte Herbel était loin de passer aussi vite que l'avait rêvé son neveu ; loin de là, il se renouvelait d'heure en heure, et le général, dans un de ses mauvais moments, avait songé à faire une niche à la goutte en se faisant sauter la cervelle.

Pétrus aimait tendrement son oncle ; il avait deviné sa pensée, et quelques bonnes paroles parties du cœur, suivies d'une ou deux larmes furtives, avaient attendri à ce point le général, qu'il avait renoncé à son sinistre projet.

Ils en étaient là tous les deux, quand ils virent entrer, comme un ouragan, la marquise de la Tournelle, vêtue de noir de la tête aux pieds.

— Oh ! s'écria le comte Herbel, la mort est-elle si prochaine, qu'elle m'envoie le plus grand tourment de ma vie ?

— Cher général, dit d'une voix qu'elle essaya de rendre émue, la marquise de la Tournelle.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda brusquement le comte. Ne pouvez-vous me laisser mourir en paix, marquise?

— Général, vous savez les malheurs arrivés à l'hôtel de Lamothe-Houdan!...

— Je vois ce que c'est, dit le comte Herbel en fronçant le sourcil et en se pinçant les lèvres; vous avez deviné que, mon neveu et moi, nous cherchions le chemin le plus court pour sortir de la vie, et vous êtes venue l'abréger.

— Vous n'êtes pas en gaieté aujourd'hui, général.

— Avouez qu'il n'y a guère de quoi, répondit le comte en regardant tour à tour la marquise et sa jambe : la goutte et...

Il allait dire *et vous*, mais il s'arrêta et reprit :

— Enfin, que me voulez-vous?

— Vous consentez à m'écouter? dit joyeusement la marquise.

— Le moyen de faire autrement? répondit le comte en haussant les épaules.

Puis, se tournant du côté de son neveu :

— Pétrus, dit-il, il y a trois jours que tu n'as respiré l'air de Paris; je te rends ta liberté pour deux heures, mon enfant; car je connais les causeries de madame la marquise, et je ne doute pas qu'elle ne me fasse le plaisir de prolonger celle-ci jusqu'à ton retour. Mais pas plus de deux heures, tu m'entends, où je ne réponds pas de moi.

— Dans une heure, je serai ici, mon oncle! s'écria Pétrus en serrant cordialement les mains du général; le temps d'aller chez moi.

— Bah! s'écria celui-ci, si tu as quelque visite à faire, ne te gêne pas.

— Merci, mon bon oncle! dit le jeune homme en saluant la marquise et en se retirant.

— Maintenant, à nous deux, marquise! dit d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, le comte Herbel, après le départ de son neveu. Voyons, franchement, nous sommes seuls : entre nous, vous voulez abréger ma vie, n'est-ce pas?

— Je ne veux pas la mort du pécheur, général! dit onctueusement la dévote.

— A présent que M. Rappt, votre fils...

— Notre fils, interrompit vivement la marquise de la Tournelle.

— A présent, dis-je, insista le général, que M. Rappt, votre fils, est allé rendre compte de sa vie devant le tribunal suprême, vous n'avez plus à me demander pour lui mon héritage.

— Il ne s'agit pas de votre héritage, général.

—A présent, continua le comte Herbel sans paraître prêter la moindre attention aux paroles de la marquise, à présent que l'illustre et loyal maréchal de Lamothe-Houdan, votre frère, est mort, vous n'avez plus à me demander mon appui, comme à votre dernière visite, pour faire voter une de ces lois monstrueuses dont les peuples se servent pour jeter les rois en prison ou en exil, les couronnes royales aux quatre vents, et les trônes à la rivière. Or, si ce n'est ni du comte Rappt, ni du maréchal de Lamothe-Houdan que vous avez à ntretenir, qu'est-ce qui peut me procurer l'honneur de votre visite?

— Général, dit la marquise de la Tournelle d'une voix plaintive, j'ai bien souffert, bien vieilli, bien changé, depuis ce double malheur! Je ne viens pas vous parler de mon frère ou de notre fils...

— Votre fils! interrompit le comte Herbel d'un air impatient.

— Je viens vous parler de moi, général.

— De vous, marquise? demanda le comte en regardant la dévote d'un air défiant.

— De moi et de vous, général.

— Tenons-nous bien! murmura le comte Herbel. Quelle agréable thèse pouvons-nous avoir à soutenir ensemble, marquise? sur quel intéressant sujet?

— Mon ami, commença de sa voix la plus mielleuse la marquise de la Tournelle, en jetant au comte Herbel des regards de colombe amoureuse, mon ami, nous ne sommes plus jeunes!

— A qui le dites-vous, marquise! répondit ou plutôt soupira le général.

— L'heure de réparer les fautes de notre jeunesse, continua madame de la Tournelle sur le ton de la langueur et de la dévotion, a sonné pour moi depuis longtemps : ne sonnera-t-elle pas pour vous, enfin, mon ami?

— Qu'est-ce que vous appelez au juste l'heure de la réparation, marquise? demanda d'un air de défiance et en fron-

çant le sourcil le comte Herbel; à l'horloge de quelle paroisse l'avez-vous ouïe sonner?

— N'est-il pas temps, général, de nous souvenir que, dans notre jeunesse, nous nous sommes tendrement aimés?

— Franchement, marquise, je ne crois pas qu'il soit temps de s'en souvenir.

— Vous nieriez que vous m'ayez aimée?

— Je ne le nie pas, marquise, je l'oublie.

— Vous me contestez les droits que j'ai à votre souvenir?

— Absolument, marquise; il y a prescription!

— Vous êtes devenu un fort méchant homme, mon ami.

— Vous savez que les vieux diables se font ermites, et les hommes, diables en vieillissant. Pour peu que vous y teniez, marquise, je vous montrerai mon pied fourchu.

— Ainsi vous ne vous faites aucun reproche?

— Pardonnez-moi, marquise, je m'en fais un.

— Et lequel?

— Celui de vous faire perdre un temps précieux.

— C'est une manière indirecte de me congédier, dit la marquise courroucée.

— Vous congédier, marquise! s'écria le comte Herbel d'un air bonhomme. Vous congédier! répéta-t-il. Quel vilain mot prononcez-vous là?... Qui diable songe à vous congédier?

— Vous! répondit madame de la Tournelle; vous qui, depuis mon entrée ici, ne songez à me dire que des impertinences.

— Avouez, marquise, que vous aimeriez mieux m'en voir faire.

— Je ne vous comprends pas! interrompit vivement madame de la Tournelle.

— Ce qui prouve suffisamment, marquise, que nous avons tous les deux passé l'âge où l'on fait des sottises au lieu d'en dire.

— Je vous répète que vous êtes un très-méchant homme, et que mes vœux et mes prières ne vous sauveront pas.

— Je suis donc réellement en péril, marquise?

— Vous êtes plus qu'à moitié damné!

— Vraiment!

— Je vois d'ici dans quels sites vous passerez votre vie immortelle.

— Parlez-vous de l'enfer, marquise?

— A moins que je ne parle du paradis.

— Entre l'enfer et le paradis, marquise, il y a le purgatoire, et, à moins que vous ne me le fassiez faire en ce moment, il me sera bien accordé là-haut la faveur de méditer sur mes erreurs d'ici-bas?

— Oui, si vous vous amendez.

— De quelle façon?

— En avouant vos fautes, et en les réparant.

— C'est donc une faute de vous avoir aimée, marquise? dit galamment le comte Herbel. Avouez vous-même que j'aurais mauvaise grâce à m'en repentir!

— Il n'y aurait que justice à la réparer.

— Je vois ce que c'est, marquise; vous voulez me confesser, et me faire faire une pénitence; si elle ne dépasse pas mes forces, je vous jure ma foi de gentilhomme que je l'accomplirai.

— Vous plaisanterez jusqu'à votre dernière heure! dit la marquise d'un air de dépit.

— Oh! bien longtemps encore après, marquise.

— Enfin, voulez-vous, oui ou non, réparer vos fautes?

— Indiquez-m'en le moyen?

— Épousez-moi.

— On ne répare pas une faute par une autre, ma chère amie.

— Vous êtes un indigne!

— Indigne de vous épouser, certainement.

— Vous refusez?

— Positivement. Si c'est une récompense, je la trouve trop faible; si c'est une pénitence, je la trouve trop forte.

A ce moment, la figure du vieux gentilhomme se contracta si violemment, que la marquise de la Tournelle frissonna involontairement.

— Qu'avez-vous, général? s'écria-t-elle.

— Un avant-goût de l'enfer, marquise, dit en souriant avec mélancolie le comte Herbel.

— Vous souffrez beaucoup?

— Horriblement, marquise.

— Voulez-vous que j'appelle?

— C'est inutile.

— Puis-je vous être bonne à quelque chose?

— Certainement.

— De quelle manière?

— En vous retirant, marquise.

La façon non équivoque dont ces trois mots furent prononcés firent pâlir la marquise de la Tournelle, qui se leva précipitamment et regarda le vieux général de cet œil plein de venin dont les dévotes ont le privilége.

— Soit! dit-elle; que le diable prenne votre âme!

— Ah! marquise, dit le vieux gentilhomme en soupirant tristement, je vois que je suis à vous pour l'éternité!

A ce moment, Pétrus entra dans la chambre à coucher, dont la marquise venait d'entr'ouvrir la porte.

Sans faire attention à madame de la Tournelle, en voyant le visage décomposé du comte, il courut vers son oncle et l'entoura de ses bras en disant :

— Mon oncle! mon cher oncle!

Celui-ci regarda Pétrus d'un œil plein de tristesse, en disant :

— Est-elle partie?

A ce moment, la marquise fermait la porte.

— Oui, mon oncle, répondit Pétrus.

— La malheureuse! soupira le général, elle m'a achevé.

— Revenez à vous, mon cher oncle! s'écria le jeune homme, que la pâleur du comte effrayait; j'ai amené avec moi le docteur Ludovic; voulez-vous me permettre de le faire entrer?

— Je veux bien, mon enfant, répondit le comte, quoique la présence d'un médecin soit inutile... Il est trop tard.

— Mon oncle! mon oncle! s'écria le jeune homme, ne prononcez pas de semblables paroles.

— Du courage, garçon! et, quand j'ai toujours vécu en gentilhomme, ne me laisse pas mourir en bourgeois, en m'attendrissant sur mon trépas. Va chercher ton ami!

Ludovic entra.

Au bout de cinq minutes, Pétrus put lire dans les yeux de Ludovic l'arrêt de mort du comte Herbel.

En effet, après avoir tendu la main au jeune docteur, le général, saisissant avec effusion la main de son neveu :

— Mon enfant, dit-il de sa voix la plus touchante, la marquise de la Tournelle me demandait tout à l'heure, sentant sans doute ma mort prochaine, de me confesser a elle des fautes de ma vie. Je n'en ai commis qu'une seule à ma con

naissance; il est vrai qu'elle est irréparable : j'ai négligé de voir le plus honnête homme que j'aie rencontré dans ma vie; je veux parler de ton corsaire de père. Tu diras à ce vieux jacobin que mon seul regret, en mourant, a été de ne pouvoir lui serrer la main.

Les deux jeunes gens tournèrent la tête pour cacher au bon gentilhomme les larmes qui coulaient de leurs yeux.

— Eh bien, Pétrus, dit le comte Herbel, qui remarqua ce mouvement et en comprit le sens, n'es-tu pas un homme ? et la vue d'une lampe qui s'éteint est-elle un spectacle assez extraordinaire pour que tu me caches ta loyale figure à mon dernier moment? Approche-toi de moi, mon enfant; vous aussi, docteur, son ami. J'ai beaucoup et longtemps vécu, et j'ai cherché, sans en avoir l'air, le dernier mot de l'existence; ne le cherchez pas, mes enfants, car vous arriveriez comme moi à cette mélancolique conclusion, qu'à l'exception d'un ou deux bons sentiments, comme celui que vous m'avez inspiré, ton père et toi, le plus doux moment de la vie, c'est l'heure où on la quitte.

— Mon oncle! mon oncle! s'écria Pétrus en sanglotant; au nom du ciel, laissez-moi croire que nous avons encore bien des jours à philosopher sur la vie et sur la mort.

— Enfant! dit le comte Herbel en regardant son neveu d'un œil à la fois plein de regret, d'ironie et de résignation, enfant, tiens, regarde!

Puis, se levant comme s'il était appelé par un chef militaire :

— Présent! dit-il comme le vieux Mohican de *la Prairie*.

C'est ainsi que mourut le descendant des Courtenay, le général comte Herbel!

CLII

Tout est bien qui finit bien.

Les sorcières ont un cœur, comme presque toutes les *personnes naturelles*, et leur cœur déborde à l'occasion, d'autant plus abondamment qu'il est plus profondément enfoui.

Le lecteur, qui se souvient de la laideur repoussante de la Brocante, sera peut-être bien étonné quand nous lui dirons que deux fois, dans sa fantastique existence, la Brocante fut trouvée si belle, par deux hommes qui se connaissaient en beauté, Jean Robert et Pétrus, que tous deux en gravèrent le souvenir, l'un sur le papier, l'autre sur la toile.

Mais, en narrateur fidèle, quels que soient l'étonnement et l'incrédulité de nos lecteurs, nous nous croyons forcé de dire la vérité.

La Brocante fut belle en deux occasions : la première fois, le jour de la disparition de Rose-de-Noël ; la seconde fois, le jour de la rentrée de la jeune fille dans la maison de la rue d'Ulm.

On sait que, quand Salvator voulait obtenir quelque chose de la Brocante, il n'avait que trois mots à prononcer : c'était son *Sésame, ouvre-toi!* Il disait : « J'emmène Rose-de-Noël ; » et aussitôt la Brocante s'exécutait, quoi qu'elle en eût.

Elle adorait cette enfant trouvée.

Tout méchant, tout égoïste a — si cachée qu'elle soit — une fibre que l'enfance fait vibrer un jour.

Cette vieille, sinistre et égoïste créature adorait Rose-de-Noël, ainsi que nous l'avons dit au début de ce récit.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

— [illegible]

- [illegible]

[illegible]

— [illegible]

CLII

Tout est bien qui finit bien.

Les sorcières ont un cœur, comme presque toutes les *personnes naturelles*, et leur cœur déborde à l'occasion, d'autant plus abondamment qu'il est plus profondément enfoui.

Le lecteur, qui se souvient de la laideur repoussante de la Brocante, sera peut-être bien étonné quand nous lui dirons que deux fois, dans sa fantastique existence, la Brocante fut trouvée si belle, par deux hommes qui se connaissaient en beauté, Jean Robert et Pétrus, que tous deux en gravèrent le souvenir, l'un sur le papier, l'autre sur la toile.

Mais, en narrateur fidèle, quels que soient l'étonnement et l'incrédulité de nos lecteurs, nous nous croyons forcé de dire la vérité.

La Brocante fut belle en deux occasions : la première fois, le jour de la disparition de Rose-de-Noël ; la seconde fois, le jour de la rentrée de la jeune fille dans la maison de la rue d'Ulm.

On sait que, quand Salvator voulait obtenir quelque chose de la Brocante, il n'avait que trois mots a prononcer : c'était son *Sésame, ouvre-toi!* Il disait : « J'emmène Rose-de-Noël; » et aussitôt la Brocante s'exécutait, quoi qu'elle en eût.

Elle adorait cette enfant trouvée.

Tout méchant, tout égoïste a — si cachée qu'elle soit — une fibre que l'enfance fait vibrer un jour.

Cette vieille, sinistre et égoïste créature adorait Rose-de-Noel, ainsi que nous l'avons dit au début de ce récit.

Vous souvenez-vous de cet admirable *pianto* de Triboulet dans *le Roi s'amuse* de notre cher Hugo? Eh bien, le cri d'effroi, d'horreur de la Brocante, fut de la même grandeur quand, à son retour, elle apprit que Rose-de-Noël avait disparu.

Certes, ce père bouffon, qu'on appelle Triboulet, est d'une beauté sublime en apprenant l'enlèvement de sa fille; ainsi fut belle la Brocante en apprenant l'enlèvement de Rose-de Noël.

Si je n'avais pas peur de sembler paradoxal, je chercherais à démontrer que la perte d'un enfant est aussi cruelle, aussi terrible, au moins, pour la mère adoptive que pour la mère véritable.

Chez l'une, le cri de douleur part des entrailles : c'est un lambeau de la chair qui se détache; chez l'autre, l'agonie sort du cœur : c'est la vie qui s'en va.

J'ai connu un vieillard qui avait élevé un enfant pendant vingt-cinq ans : il est tombé roide mort en apprenant que son fils avait triché au jeu. Un père véritable l'eût réprimandé et l'eût envoyé en Belgique ou en Amérique attendre la prescription de son crime.

La Brocante devint véritablement grande à cette nouvelle. Elle remua tout Paris bohême; elle évoqua toute la grande truanderie parisienne; elle offrit de mettre en garantie, de donner, au besoin, pour le recouvrement de cette pierre précieuse qu'on appelle un enfant d'adoption, le joyau principal de la couronne du premier roi de bohême, conquis dans une mémorable bataille sur Satanas lui-même. Enfin, sa douleur fut poussée à l'extrême, et elle n'eut d'égale que sa joie en retrouvant l'enfant.

Ce jour-là, Jean Robert, Pétrus, Ludovic et, par-dessus tout, Salvator s'exclamèrent sur la beauté triomphante de la sorcière.

Et voilà pourquoi nous nous sommes permis de dire que cette hideuse vieille fut belle deux fois dans sa vie.

Toutefois, sa beauté ne dura guère.

On se souvient que Rose-de-Noël, jusqu'au moment fixé pour épouser Ludovic, devait entrer dans un pensionnat. Quand Salvator annonça cette nouvelle à la Brocante, la sorcière fondit en larmes ; puis, se levant et regardant Salvator d'un œil menaçant :

— Jamais ! dit-elle.

— Brocante, fit doucement Salvator, ému, au fond, du bon sentiment qui dictait ces paroles, Brocante, il faut que cette enfant prenne la science du monde où elle va entrer. Ce n'est pas tout de connaître le langage des corneilles et des chiens; la société demande une éducation plus variée. Le jour où cette pauvre enfant mettrait le pied dans le plus petit salon, elle y serait dépaysée comme un sauvage des forêts vierges dans une salle des Tuileries.

— C'est ma fille, dit amèrement la Brocante.

—Certes ! dit Salvator d'un ton grave. Et puis?...

— Elle m'appartient, continua la Brocante en voyant Salvator si convaincu de ses droits maternels.

— Non ! répondit Salvator; elle appartient au monde; elle appartient surtout, avant tout, par-dessus tout, à l'homme qui l'a sauvée en l'aimant, ou qui l'a aimée en la sauvant; il est son père d'adoption (un médecin est un père!) comme tu es sa mère ! Il faut donc l'élever pour le monde où elle va vivre, et ce n'est pas toi, Brocante, qui peux l'instruire. Donc, je l'emmène.

— Jamais ! répéta la Brocante d'une voix stridente.

— Il le faut, Brocante, dit sévèrement Salvator.

— Monsieur Salvator ! s'écria la sorcière d'une voix suppliante, laissez-la-moi encore une année, une année seulement !

— C'est impossible !

— Une petite année, je vous en supplie ! J'ai eu bien soin de la chère enfant, je vous assure; j'aurai plus soin d'elle encore ! Je l'habillerai de soie et de velours; il n'y aura pas de fille plus jolie qu'elle. Je vous en supplie, monsieur Salvator, laissez-la-moi encore une année, rien qu'une année !

La pauvre sorcière pleurait en prononçant ces paroles. Salvator, attendri profondément, ne voulut cependant rien laisser paraître de son émotion. Loin de là, il feignit d'être irrité. Il fronça le sourcil, et dit laconiquement :

— C'est décidé !

— Non ! non ! non ! répéta coup sur coup la Brocante. Non, monsieur Salvator, vous ne ferez pas cela. Elle est encore toute maladive. Avant-hier, elle a eu un spasme terrible. M. Ludovic venait de la quitter. Un quart d'heure après son départ, elle a poussé un cri en disant : « J'etouffe ! » Le

sang lui est monté jusqu'aux yeux. Pauvre petite Rose ! A ce moment-là, monsieur Salvator, j'ai bien cru la perdre. Peu s'en est fallu. Elle s'est renversée sur sa chaise, elle a fermé les yeux, puis elle a poussé des cris !... quels cris, bon Dieu ! des cris de l'autre monde, monsieur Salvator ! Alors, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai étendue par terre comme M. Ludovic me l'avait ordonné, et je lui ai dit : « Rose ! ma Rosette ! ma petite Rose ! » enfin tout ce que j'ai pu lui dire ; mais elle criait si fort, qu'elle ne m'entendait pas. Et il fallait voir sa pauvre petite poitrine se rétrécir, comme si elle eût été mise dans un étau, et les veines de son cou se gonfler et rougir, à croire qu'elles allaient éclater !... Oh ! monsieur Salvator ! j'ai vu bien des spectacles tristes dans ma vie, mais jamais de plus tristes que celui-là ! Enfin, elle a pleuré ; ses larmes l'ont rafraîchie comme une bonne pluie ; elle a rouvert ses beaux yeux et elle a souri : elle était encore sauvée pour cette fois ! Mais vous ne m'écoutez pas, monsieur Salvator...

Ce naïf récit de la crise la plus grande de la femme avant ou après l'enfantement, qu'on appelle le spasme, avait causé à notre ami Salvator une émotion si vive, qu'il avait tourné la tête pour la cacher.

— Je sais cela, Brocante, dit Salvator d'une voix qu'il essaya de rendre sèche; Ludovic me l'a raconté ce matin, et c'est pour cela que je veux l'emmener. Cette enfant a besoin des plus grand soins.

— Et où voulez-vous la conduire ? demanda la Brocante.

— Je te l'ai dit, dans un pensionnat.

— Vous n'y songez pas, monsieur Salvator ! N'est-ce pas dans un pensionnat qu'on avait mis la petite Mina ?

— Sans doute.

— Ne l'a-t-on pas enlevée ?

— De ce pensionnat-là, Brocante, on ne l'enlèvera pas.

— Qui la veillera donc ?

— Tu le sauras tout à l'heure. Avant tout, où est-elle ?

— Où elle est ? dit la sorcière en regardant Salvator d'un œil égaré, et frémissante, en voyant que le moment où elle allait se séparer de l'enfant approchait.

— Eh bien, oui ! où est-elle?

— Elle n'est pas ici, balbutia la vieille femme ; pour le moment, elle est absente ; elle est...

— Tu mens, Brocante! interrompit Salvator.

— Je vous jure, monsieur Salvator...

— Tu mens, te dis-je! répéta le jeune homme en regardant la Brocante d'un œil sévère.

— Grâce, monsieur Salvator! s'écria la pauvre vieille, qui tomba à genoux et saisit les mains de Salvator. Grâce, ne l'emmenez pas! vous me tuez! c'est ma mort!

— Allons, relève-toi! dit Salvator de plus en plus ému; si tu l'aimes véritablement, tu dois désirer d'être fière d'elle! Eh bien, laisse-la s'instruire, et tu la verras quand tu voudras.

— Vous me le promettez, monsieur Salvator?

— Je te le jure, dit solennellement le jeune homme. Appelle-la donc.

— Oh! merci! merci! s'écria la vieille femme en couvrant les mains de Salvator de larmes et de baisers.

Puis, se relevant avec une vivacité qu'on n'était pas en droit d'attendre de son âge :

— Rose! Rosette, ma chère Rose! cria-t-elle.

A cet appel, Rose-de-Noël apparut.

Les chiens aboyèrent joyeusement, la corneille battit ses ailes.

Ce n'était plus l'enfant que nous avons vue, au commencement de cette histoire, dans le capharnaüm de la rue Tripperet; ce n'était plus la jeune fille habillée comme la Mignon de notre regrettable Ary Scheffer; ce n'était plus le visage maladif des pauvres enfants de nos faubourgs : c'était une grande et longue jeune fille, aux yeux profondément enfouis sous des sourcils noirs et épais, un peu hagards peut-être, mais d'où jaillissaient de vivifiantes flammes.

A son entrée dans la salle de réception de la Brocante, ses joues, d'un ton rose d'une grande douceur, s'empourprèrent violemment dès qu'elle aperçut Salvator.

Elle alla à lui, sauta à son cou, l'entoura de ses bras, et l'embrassa tendrement.

— Et moi? dit d'une voix triste la Brocante en regardant cette scène d'un œil jaloux.

Rose-de-Noël courut vers la Brocante, et, la serrant dans ses bras :

— Chère mère! dit-elle en l'embrassant.

A ce moment, un nouveau personnage entra, ou plutôt sauta, bondit, comme une balle élastique, dans la salle.

— Eh ! Brocante ! dit ce personnage en faisant la roue pour arriver sans doute plus vite auprès de la personne à laquelle il s'adressait, je vous annonce de la compagnie, quatres femmes de *la haute !* qui viennent se les faire tirer, — leurs écus, s'entend ; car, pour les cartes, bernique ! va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

Puis, apercevant Salvator :

— Pardon, dit-il en se remettant sur ses pieds et en baissant les yeux ; pardon, monsieur Salvator, je ne vous voyais pas.

— C'est toi, gamin ! dit Salvator à Babolin, que le lecteur le moins perspicace a sans doute reconnu.

— Je suis lui-même ! dit Babolin, comme l'avait dit avant lui, et devait le dire longtemps après, le célèbre sire de Framboisy !

— De quelle compagnie parles-tu ? demanda Salvator.

— Quatre dames, répondit Babolin, qui viennent sans doute se faire dire leur bonne aventure.

— Fais-les monter, dit Salvator.

Et, au bout d'un instant, quatre jeunes femmes entrèrent dans la salle.

— Voici, dit Salvator à la Brocante, en lui désignant les quatre femmes, voici les personnes chargées de l'éducation de Rose-de-Noël.

La sorcière tressaillit.

— Madame, dit Salvator en montrant Régina, apprendra à l'enfant le dessin, dont Pétrus lui a déjà donné les principes ; — madame, continua-t-il en regardant mélancoliquement Carmélite, lui apprendra la musique ; — madame, ajouta-t-il en montrant madame de Marande et en la regardant presque en souriant, lui apprendra la tenue de la maison... l'économie domestique. Quant à madame, acheva-t-il en regardant tendrement Fragola, elle lui apprendra...

Régina, Carmélite et Lydie ne le laissèrent pas achever ; elles dirent en même temps d'une même voix :

— Le bien ! l'amour !

Salvator les remercia des yeux.

— Voulez-vous venir avec nous, mon enfant? dit Régina.

— Oui, bonne fée Carita ! répondit Rose-de-Noël.

La Brocante frémit de tous ses membres ; ses joues devinrent si rouges, qu'un moment Salvator craignit qu'elle ne fût atteinte d'un coup de sang.

Il alla à elle.

— Brocante, dit-il en lui prenant la main, du courage ! voici quatre anges que Dieu t'envoie pour te sauver de l'enfer. Regarde-les. Ne crois-tu pas que cette enfant que tu aimes sera mieux sous leurs ailes blanches que sous tes griffes noires ? Allons, du cœur, pauvre vieille ! je te le répète, tu ne la quitteras pas. Et un de ces bons génies t'adoptera comme elle adopte ton enfant. Laquelle de vous adopte la Brocante ? ajouta-t-il en regardant les quatre femmes.

— Moi ! dirent-elles à la fois.

— Tu vois, Brocante, dit Salvator.

La vieille femme baissa la tête.

— Et c'est ce qui prouve, ajouta philosophiquement le jeune homme en regardant à la fois la sorcière et les quatre femmes, que, dans le monde à venir, il n'y aura plus d'orphelins, car la société sera leur mère !

— Ainsi soit-il ! s'écria non moins philosophiquement Babolin en faisant ironiquement le signe de la croix.

Une année après cette scène, Rose-de-Noël, riche de deux millions que lui laissait malgré lui M. Gérard, épousait notre ami Ludovic, qui est devenu un de nos plus illustres médecins et une de nos plus grandes notabilités scientifiques.

Et, comme pour justifier le proverbe qui dit : *Tout est bien qui finit bien*, Rose-de-Noël a recouvré la santé par l'amour ; ce qui prouve que Molière, ainsi que le disait Jean Robert, est encore le plus illustre docteur que l'on connaisse, puisqu'il a créé *l'Amour médecin !*

— Dis-tu vrai, Camille? demandait Suzanne de Valgeneuse.

— Je ne mens jamais aux femmes, répondit Camille.

— Excepté à la tienne?

— C'était pour le bon motif, dit Camille en riant.

Ces derniers mots furent suivis d'un long et sonore bruit qui fit passer un frisson dans les chairs de madame de Rozan.

— Et si tu me trompais comme elle, sous prétexte que c'est pour le bon motif? répliqua Suzanne.

— Te tromper, toi? C'est bien différent; je n'ai pas de bon motif pour te tromper.

— Et pourquoi cela?

— Parce que nous ne sommes pas mariés.

— Oui; mais cent fois tu m'as dit que, si tu étais veuf, tu m'épouserais.

— Je l'ai dit.

— Mais alors, du moment où je serais ta femme, tu me tromperais!

— C'est très-vraisemblable, mon enfant.

— Camille, tu es un indigne!

— A qui le dis-tu!

— Tu as déjà été cause du malheur d'une femme et de la mort d'un homme.

La voix de Camille s'assombrit.

— Silence là-dessus! dit-il; à toi moins qu'à personne il est permis de parler de Carmélite!

— Au contraire, Camille, je veux en parler et j'en parle; car c'est là le défaut de ta cuirasse, vois-tu; malgré toi, quoi que tu fasses, quoi que tu dises, tu as un regret, plus qu'un regret : un remords! et c'est la preuve que ton cœur n'est pas si bien fermé que tu veux le dire.

— Tais-toi, Suzanne! si ce que tu dis est vrai, si je souffre aux noms que tu viens de prononcer, pourquoi prononcer ces noms, qui me font souffrir? Est-ce un duel ou un amour entre nous deux? Combattons-nous, ou nous aimons-nous? Non, nous nous aimions! Eh bien, ne me parle donc jamais de ce triste épisode de ma vie; ce serait plus qu'un sujet de chagrin, ce serait un sujet de querelle entre nous!

— Soit, n'en parlons plus, dit Suzanne, plus jamais! mais, en échange de ma promesse, fais-moi un serment?

— Tout ce que tu voudras, répondit Camille en reprenant sa gaieté.

— Je ne te demande qu'un serment, mais sérieux.

— Il n'y a pas de serment sérieux.

— Tu vois, tu ris toujours.

— Que veux-tu ! la vie est si courte.

— Voyons, me promets-tu de tenir le serment que tu feras ?

— Le plus longtemps possible.

— Que tu es agaçant !

— Voyons le serment.

— Jure-moi de ne plus me parler de ta femme.

— Vois si je suis un homme consciencieux, Suzanne : jamais je ne te ferai ce serment-là !

— Pourquoi ?

— Pardieu ! c'est bien simple : parce que je ne le tiendrais pas.

— Tu l'aimes donc ? dit Suzanne d'une voix sombre.

— Je ne l'aime pas comme tu l'entends.

— Il n'y a pas deux façons d'aimer.

— Quelle erreur, mon cher amour ! Il y a autant de façons d'aimer qu'il y a de formes de beauté. Est-ce que le ciel n'est pas beau d'une autre beauté que la terre ? est-ce que la beauté du feu n'est pas différente de celle de l'eau ? est-ce qu'on aime une brune comme on aime une blonde, une femme sanguine comme une femme nerveuse ? Vois, j'ai aimé, entre autres femmes, une charmante fille, la dernière grisette, véritablement grisette, qui soit tombée des mains du Seigneur : Chante-Lilas, qui a aujourd'hui, grâce à M. de Marande, un hôtel, une voiture, des chevaux ; eh bien ; je l'ai aimée autrement que je ne t'aime.

— Davantage ?

— Non, d'une autre façon.

— Et ta femme, puisque tu veux que nous parlions d'elle, comment l'as-tu aimée ?

— D'une autre façon encore.

— Ah ! tu vois bien que tu l'as aimée ?

— Peste ! elle était assez jolie pour cela.

— C'est-à-dire que tu l'aimes encore, misérable !

— Ceci est une autre histoire, chère Suzanne, et tu me réjouiras infiniment de n'en point parler.

— Écoute, Camille; depuis notre départ de Paris, son nom est revenu cinquante fois sur tes lèvres.

— Pardieu! c'est bien naturel : une femme de dix-huit ans, qui est belle, et que l'on quitte pour ne la revoir jamais, après un an de mariage à peine.

— Eh bien, non! Dis ce que tu voudras, il n'est point naturel qu'un homme parle à la femme qu'il aime d'une autre femme qu'il a aimée et qu'il aime encore plus ou moins. Il n'y a profit pour aucune d'elles, et il y a outrage pour toutes les deux. Me comprends-tu, Camille?

— A moitié.

— Comprends-moi tout à fait. Je jure, moi, devant Dieu, que tu es le premier homme, le seul que j'aie aimé...

Si madame de Rozan avait pu voir derrière la porte comme à travers la porte elle entendait, elle eût été certes frappée de l'expression équivoque que prit la figure de son mari à ce serment de Suzanne.

— Je jure donc, Camille, continua Suzanne sans paraître remarquer l'air moqueur du jeune homme, je jure donc que je t'aime avec passion. Ce serment fait, de même que tu m'as priée de ne point te parler de Carmélite, je te prie, moi, de ne point me parler de madame de Rozan.

— Que diable peut-elle faire en ce moment? dit Camille évitant de répondre à Suzanne.

— Camille! Camille! c'est infâme! s'écria celle-ci.

— Hein? qu'y a-t-il? demanda le jeune homme de l'air d'un homme qui sort d'un songe. Qu'est-ce qui est infâme?

— Toi, Camille! toi qui rêves à ta femme auprès de moi! toi qui n'as pas d'autre pensée et qui ne m'écoutes même pas quand je te supplie de ne pas me parler d'elle. Camille! Camille! tu ne m'aimes pas!

— Je ne t'aime pas, ma chérie! s'écria Camille en l'embrassant à plusieurs reprises. Je ne t'aime pas! répéta-t-il en l'embrassant encore et si bruyamment, que chaque baiser produisit sur le cœur de madame de Rozan l'effet d'une goutte de plomb fondu sur de la chair vive.

Puis il y eut un moment de silence pendant lequel la pauvre femme faillit perdre connaissance et tomber sur le parquet; elle s'appuya au marbre d'une console, et, de cet insuffisant appui, se laissa glisser sur une chaise, où, pendant quelques instants, immobile, les yeux fermés, la res-

piration suspendue, elle n'eut de force que pour demander à Dieu de l'assister dans l'accomplissement de son dessein, si terrible qu'il fût.

Mais elle retrouva toute son énergie en entendant ces paroles :

— Sais-tu quelle heure il est? demandait Camille à Suzanne.

— Ma foi, non. Que veux-tu que me fasse l'heure? dit la jeune fille.

— Il est cinq heures.

— Eh bien?

— Eh bien, cela veut dire que nous serons mieux *là-bas* qu'*ici*, reprit Camille de sa voix la plus amoureuse.

Ce mot *là-bas* fit frissonner la créole de la tête aux pieds. En effet, *ici*, c'était la table; *là-bas*, c'était l'alcôve.

— Allons, viens, chérie! dit Camille.

— Tu m'aimes? demanda langoureusement Suzanne.

— Je t'adore! répondit Camille.

— Tu le jures?

— Bon! avec toi, il faut toujours jurer.

— Tu le jures?

— Oui, cent fois, oui.

— Sur quoi?

— Sur tes yeux noirs, sur tes lèvres pâles, sur tes blanches épaules.

Et, à travers le trou de la serrure, madame de Rozan vit Camille qui entraînait Suzanne vers l'alcôve.

— Que Dieu m'absolve! murmura-t-elle.

Et, s'éloignant de la porte, elle marcha droit à la cheminée, y prit un verre d'eau qu'elle vida d'un trait; puis, après s'être assurée qu'elle était bien armée, elle ouvrit la porte de sa chambre et suivit le corridor jusqu'au numéro 23.

Mais elle chercha vainement la clef : la clef n'était point à la porte.

Elle rentra chez elle et demeura un instant immobile et comme anéantie.

De son côté étaient les verrous de la porte de communication, mais de l'autre était la serrure.

Alors elle s'aperçut d'une chose : c'est que, de son côté

aussi, étaient les deux targettes qui fixaient la porte, l'une au plafond, l'autre au plancher.

Elle comprit alors que rien n'était perdu.

Elle commença par tirer sans bruit le verrou, puis, sans bruit, elle tira les deux targettes.

La porte ne se trouva plus maintenue que par le pêne de la serrure entrant à double tour dans la gâche.

Elle s'appuya contre la porte, et la porte s'ouvrit à deux battants.

Alors elle marcha d'un pas grave et égal, droit à l'alcôve. Et, croisant ses deux bras sur sa poitrine, à la stupéfaction et à la terreur des deux amants étroitement enlacés :

— C'est moi ! dit-elle.

CL

Où il est dit comment se venge une femme qui aime.

L'entrée de madame de Rozan dans la chambre occupée par Suzanne et Camille était tellement inattendue, qu'elle produisit sur tous deux un effet foudroyant.

A voir leur immobilité et leur pâleur, on les eût crus changés en statues.

— Eh bien, reprit la créole d'une voix sourde, je vous dis : C'est moi ! Ne me reconnaissez-vous pas ?

Les deux amants baissèrent la tête et gardèrent le silence.

— Camille, continua madame de Rozan en regardant fixement son mari, tu m'as honteusement trompée, tu m'as lâchement trahie, et je viens te demander compte de la lâcheté et de la trahison.

Suzanne seule releva la tête en entendant ces mots ; elle

allait faire plus que de relever la tête, elle allait répondre, lorsque Camille lui mit la main sur la bouche en lui disant à demi voix, mais assez haut cependant pour que la créole l'entendît :

— Tais-toi !

Madame de Rozan pâlit et ferma les yeux un instant. Puis, comme si elle surmontait l'angoisse que lui avaient causée ces paroles :

— Le misérable ! dit-elle, il la tutoie devant moi.

Camille pensa alors qu'il était temps pour lui d'intervenir.

— Écoute-moi, Dolorès, dit-il de sa voix la plus doucereuse ; je ne cherche ni à cacher ni à excuser ma trahison ; mais ce lieu ne me paraît point convenable pour une explication comme celle que tu as le droit d'attendre.

— Une explication ! s'écria la créole en frémissant ; tu parles d'explication entre nous ! Que prétends-tu donc m'expliquer ? Voyons ! Ton crime ? Est-ce que je ne suis pas là, debout, devant toi ? Est-ce donc moi qui, la première, t'ai juré un amour éternel ? est-ce donc moi qui t'ai juré une fidélité absolue ? est-ce moi qui ai trahi mon serment ? Que peux-tu donc dire que je ne sache ?

— Je te répète, reprit Camille en fronçant le sourcil, que cette scène, si tu l'aimes mieux, dans une chambre d'auberge est du plus mauvais goût. Rentre donc dans la chambre d'où tu sors, et, dans un instant, j'irai t'y rejoindre.

— Es-tu fou, Camille ! dit la jeune femme avec un rire strident ; tu crois que je tomberai dans ce piége grossier ? Ne m'avais-tu pas juré aussi que nous partirions dans huit jours ?

— Devant Dieu, Dolorès, je te fais le serment que, dans dix minutes, je serai près de toi.

— Je ne crois plus en Dieu, Camille ; et toi, tu n'y as jamais cru, répondit gravement la créole.

— Mais, alors, que voulez-vous donc ? s'écria mademoiselle de Valgeneuse.

Madame de Rozan ne daigna pas même répondre.

— Encore une fois, taisez-vous, Suzanne ! dit Camille.

Puis, revenant à sa femme :

— Si tu ne veux pas que je te rejoigne quelque part,

si tu ne veux pas que je m'explique avec toi, que veux-tu donc ?

— Camille, dit madame de Rozan en tirant, avec un calme sombre, le poignard de sa poitrine, j'étais venue ici avec l'intention de te tuer et de tuer cette femme ; mais quelques paroles que j'ai entendues de la chambre où j'étais cachée ont changé ma résolution.

Le ton sinistre dont madame de Rozan prononça ces dernières paroles, son attitude sévère, l'orage amoncelé sur son front, ses yeux lançant des éclairs, le poignard étreint convulsivement par sa main ; enfin, cette sombre fureur dont elle était animée, produisirent un grand trouble sur les deux coupables, dont les mains se serrèrent involontairement.

La première pensée de Suzanne, pensée ou plutôt instinct de conservation, avait été de sauter sur madame de Rozan et de lui arracher, aidée de Camille, le poignard dont elle était armée ; mais le serrement de main de Camille l'avait contenue.

Voyant, d'ailleurs, qu'il n'avait plus à redouter ce qu'il avait craint d'abord, Camille se laissa glisser hors du lit, et allongea le bras pour mettre à exécution le projet de Suzanne.

Mais la créole l'arrêta d'un regard.

— N'approche pas, Camille ! lui dit-elle, n'essaye pas de m'arracher ce poignard ; ou, sur mon honneur ! — et tu sais que je tiens mes serments, moi ! — ou, sur mon honneur ! je te tue comme une bête venimeuse !

Camille recula d'un pas, tant il vit de résolution dans le regard de madame de Rozan.

— Je t'en prie, Dolorès, écoute-moi ! dit-il.

— Ah ! tu as peur ! s'écria en ricanant mademoiselle de Valgeneuse.

— Encore une fois, taisez-vous, Suzanne ! dit sévèrement l'Américain ; vous voyez bien qu'il faut que je parle à cette pauvre créature.

— Tu n'as pas besoin de me parler, Camille, puisque je ne veux rien entendre, répondit madame de Rozan.

— Voyons, qu'exiges-tu de moi, Dolorès? demanda Camille en courbant le front. Je suis prêt à faire tout ce que tu voudras.

— Lâche ! lâche ! lâche !... murmura sourdement Suzanne.

Camille n'entendit pas ou fit semblant de ne pas entendre ces paroles, et il répéta :

— Parle ; qu'exiges-tu de moi ?

— J'exige, dit madame de Rozan, avec le sourire d'une femme convaincue que la punition était entre ses mains, j'exige que tu expies longuement et douloureusement ton crime.

— Je l'expierai, répondit Camille.

— Oh ! oui, oui, murmura la créole, plus longtemps et plus tôt que tu ne penses.

— Je commence à cette heure, Dolorès, dit Camille, puisque j'en rougis.

— Ce n'est pas assez, Camille, dit Dolorès en secouant la tête.

— Je sais que je suis coupable, bien coupable ; je passerai ma vie à réparer ma faute.

— Et moi, Camille, dit en riant Suzanne, quelle place me donneras-tu dans cette expiation ?

— Écoute-moi, Dolorès, et ne l'écoute pas, s'écria le jeune homme : moi, je te jure de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour que tu oublies un moment d'erreur.

Mais Dolorès secoua une seconde fois la tête.

— Ce n'est pas assez, répéta-t-elle.

— Que demandes-tu donc, alors ?

— Je vais te le dire.

Madame de Rozan sembla réfléchir un instant.

Puis elle reprit :

— Je t'ai dit, Camille, que j'avais tout entendu de la chambre où j'étais cachée.

— Oui, je t'écoute ; parle, parle.

— Oh ! murmura Suzanne.

— Tu sais, par conséquent, poursuivit la créole, tout ce que j'ai pu entendre ; or, à ton insu, Camille, sans t'en douter, machinalement, tu n'as fait que parler de moi à cette femme, pour laquelle tu me trahissais.

— C'est vrai ! s'écria vivement Camille, ravi que sa femme eût entendu la querelle qu'il avait eue à cause d'elle avec mademoiselle de Valgeneuse. Tu vois bien, Dolorès, tu vois bien que je t'aimais toujours.

Suzanne fit entendre une espèce de rugissement.

— Parler de moi, dans un pareil moment, dit Dolorès, c'était confesser une espèce de remords.

— C'était un souvenir, plus qu'un souvenir, un cri de mon cœur ! s'écria Camille.

— Oh ! le misérable ! murmura Suzanne.

Camille haussa légèrement les épaules.

— Je crois, en effet, que c'était un cri du cœur, répéta Dolorès d'une voix grave; tu m'aimais et tu te souvenais de moi, même en face de celle pour qui tu me trahissais.

— Oh ! oui, oui, je t'aimais, je te le jure ! s'écria Camille

— Tu n'as pas besoin de jurer, cette fois, reprit amèrement la créole ; tu dis vrai, je le sais; et c'est de ton amour pour moi, amour que tu n'as pu étouffer, que je tirerai ma vengeance.

— Que veux-tu dire? demanda Camille, dont les inquiétudes se réveillaient, quoiqu'il fût à cent lieues de soupçonner où Dolorès en voulait venir.

— Ta mort, Camille, n'eût été qu'une courte et sotte vengeance. Non, non, ce que je veux, c'est que tu vives, pour que ton expiation soit terrible comme ton crime, et que ma vengeance se grave dans ton cœur en caractères ineffaçables et éternels.

En ce moment, mademoiselle de Valgeneuse, qui semblait comprendre quelle sorte de vengeance méditait madame de Rozan, avança la tête, et une sorte de joyeuse volupté éclata dans ses yeux, sur ses lèvres, sur tout son visage.

Mais ni Camille ni sa femme ne remarquèrent ce mouvemement.

— Je veux, continua Dolorès s'exaltant peu à peu, et arrivant par degrés à cet enthousiasme dont rayonnait le front des martyrs, je veux que ta vie soit une lente et douloureuse mort; je veux que tu sois puni pendant autant d'années que j'ai souffert de jours; je veux que tu me voies à toute heure, à toute minute à tes côtés, devant toi, derrière toi, à ton chevet, à table; je veux être ton ombre implacable, ton fantôme terrible; je veux que tu pleures jusqu'à ton dernier moment. Pour être présente à ta pensée pendant toute ta vie, je me retire dans la mort, et, puisque tu n'as pas assez du spectre de Colomban, je veux que tu aies aussi le spectre de Dolorès.

Et, en disant ces mots, la créole, qui, depuis un instant,

cherchait avec sa main gauche l'endroit juste où battait son cœur, y appuya la pointe du poignard qu'elle tenait dans la main droite, et, sans paraître faire aucun effort, sans pousser un cri, s'enfonça jusqu'à la poignée cette lame dans le cœur.

Le sang jaillit jusqu'au visage de Camille, qui, sentant cette mortelle tiédeur, y porta les deux mains et les en retira humides et rougies.

Suzanne n'avait rien perdu de l'action de la jeune femme; depuis un instant, nous l'avons dit, elle avait tout deviné.

Tous deux, Suzanne et Camille, poussèrent chacun un cri d'intonation bien différente.

Chez Camille, c'était de l'étonnement, de l'effroi, de la stupeur.

Chez Suzanne, c'était l'expression d'une joie féroce.

Madame de Rozan tomba si vite sur le tapis, que Camille, qui s'était précipité vers elle, n'arriva point assez tôt pour la retenir.

— Dolorès ! Dolorès ! s'écria-t-il d'une voix frémissante.

— Adieu ! dit la jeune femme d'une voix faible.

— Oh ! reviens à toi ! murmura Camille en se couchant sur ce corps qui semblait mourir sans agonie, et en baisant le cou et les épaules, auxquels le sang, qui s'échappait à flots de la blessure, donnait le poli et la couleur du marbre.

— Adieu ! répéta la créole si bas, que Camille l'entendit à peine.

Mais, faisant un effort, d'une voix parfaitement distincte :

— Je te maudis ! ajouta-t-elle.

Et elle retomba immobile. Ses yeux se fermèrent comme le pétale des fleurs de jour quand vient le soir.

Elle était morte.

— Dolorès, mon amour ! s'écria le jeune homme, que ce trépas violent, si subit, si inattendu, si brave, disons le mot, remplissait à la fois d'horreur et d'admiration, Dolorès, je t'aime. Je n'aime que toi, Dolorès ! Dolorès !

Et il oubliait Suzanne, qui, assise au bord du lit, regardait froidement cette terrible scène, lorsque celle-ci lui rappela sa présence par un ricanement si sacrilége, que, se retournant vers elle :

de l'acteur, un couple qui portait la plus ineffable félicité dans les yeux, attirait également le regard : c'était notre ami Ludovic, qui venait d'épouser récemment la petite Rose-de-Noël, devenue millionnaire par la mort de M. Gérard, et bien portante par l'amour de Ludovic.

Au centre de la salle, faisant face à la scène, deux loges, ou plutôt les personnes qui les occupaient, éveillaient singulièrement l'attention. Disons, toutefois, que l'attention qu'on portait à la loge de droite n'était pas de même nature que celle qu'on portait à la loge de gauche.

Dans la loge de gauche s'étendait, se prélassait, se pavanait dans une robe éclatante comme le soleil, et dont l'envergure dépassait les prévisions des crinolines à venir, la princesse de Vanvres, la jolie Chante-Lilas, qui, de temps en temps, tournait langoureusement la tête pour répondre à M. de Marande, lequel s'effaçait, ou, pour mieux dire, faisait semblant de s'effacer au fond de sa loge.

Mais ce qui excitait au plus haut degré l'attention des spectateurs, c'étaient les personnages qui composaient la loge de gauche.

Vous ne vous souvenez peut-être pas, chers lecteurs, et, avouons-le, c'est à peine si nous nous en souvenons nous-même, de cette ravissante danseuse nommée Rosenha Engel, à la représentation à bénéfice de laquelle nous vous avons fait assister, au Théâtre-Impérial de Vienne.

C'était elle qui occupait le centre de la loge, vêtue d'une robe de gaze blanche, tout étincelante de perles, de pierreries et de diamants. A sa droite, vêtu de noir cette fois, celui que nous avons vu au théâtre de Vienne vêtu de cachemire blanc, tramé d'or et de perles, la tête couverte d'un turban de brocart d'où s'échappaient les plumes d'émeraude d'un paon; celui qu'on prenait dans la salle impériale pour le génie des mines de diamants de Pounah, le général Lebastard de Prémont.

A la gauche de la signora Rosenha Engel, vêtue de noir ainsi que le général, servant d'ombre à la danseuse, se tenait, grave comme la douleur, M. Sarranti.

Si de cette loge on abaissait ses regards jusqu'aux loges du rez-de-chaussée, il était aisé de reconnaître, à l'allure des personnages qui les occupaient, que ce n'étaient pas eux les moins intéressés au succès de la débutante.

En effet, c'étaient Justin et Mina, mariés nouvellement, qui cherchaient à rassurer le vieux Müller, dont le cœur battait de crainte à la pensée que le public français pût ne pas ratifier le succès de son élève.

A côté d'eux (couple charmant !) Salvator et Fragola, c'est-à-dire l'amour sans trouble, sans nuage, sans crainte, — le bonheur à deux, frais comme le premier amour, fort et solide comme le dernier.

En face de ces deux loges, deux personnages qui n'attiraient pas l'attention, et qui ne se sentaient nul désir de l'attirer, nous voulons parler de Jean Robert et de madame de Marande. Si jamais, lecteurs, vous avez passé deux heures avec la femme que vous aimez, dans une loge obscure, à regarder ses beaux yeux, en entendant une bonne musique; si jamais, lectrices, séparées du monde pour deux heures, et tête à tête, quoique en public, vous avez pu jouir en toute sécurité des trésors de cœur et d'esprit de votre amant, vous devez comprendre la façon dont se passa la soirée pour notre ami Jean Robert et pour madame de Marande.

Quand nous aurons dit qu'au milieu de l'orchestre, seul, comme un paria, et se bourrant philosophiquement le nez de tabac, pour se consoler sans doute de son isolement et de l'ingratitude des hommes, se tenait M. Jackal, nous aurons montré tous les acteurs qui ont joué les rôles principaux dans ce drame.

Le succès de Carmélite (ou plutôt de Colomba, car, à partir de ce jour, ce nom lui est resté) dépassa toutes les espérances. Jamais la Pasta, jamais la Pizzaroni, la Mainvielle, la Catalani, la Malibran, et de nos jours Grisi, Pauline Viardot, Frezzolini, jamais aucune de toutes ces grandes cantatrices n'entendit retentir une salle de théâtre de bravos plus sympathiques, de plus frénétiques applaudissements.

La romance du dernier acte

Al pié d'un salice

fut redemandée trois fois. On eût dit que les spectateurs ne pouvaient pas s'arracher de la salle. La voix de Colomba les étreignait pour ainsi dire.

On la rappela dix fois; les hommes envoyaient leurs cris de joie, et les femmes envoyèrent leurs bouquets et leurs couronnes.

Mille personnes l'attendaient à la porte pour la féliciter, pour voir de près et toucher s'il était possible, par un pan de sa robe, cette belle et sombre jeune fille, en qui l'art vague et indéfini de la musique semblait prendre sa forme et sa couleur véritables.

Parmi les personnes qui l'attendaient à la porte était le vieux Müller, qui pleurait de joie.

Elle le distingua entre tous, et, allant à lui, sans s'occuper des admirations de la foule :

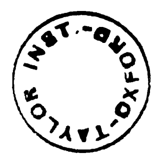
— Maître, êtes-vous content de moi? dit-elle.

— Tu chantes la musique comme Dieu la dicte et comme Weber l'écrit, ma fille, dit le vieux maître en se découvrant, c'est-à-dire irréprochablement!

Cet hommage simple et respectueux, rendu par ce vieillard à cette jeune fille, fut si bien compris de la foule, que chacun se découvrit et s'inclina sur son passage.

Pour elle, prenant le bras de son vieux maître, elle disparut en disant :

— Pourquoi, au lieu de mourir, Colomban ne m'a-t-il pas étouffée, comme Otello, Desdemona!



CONCLUSION

Pour ceux de nos lecteurs que les personnages épisodiques ou secondaires de cette histoire auraient pu intéresser, nous ne fermerons pas le livre sans les rassurer brièvement, mais complétement, sur leur sort.

Jean Taureau (honneur à la force!) a définitivement renoncé à mademoiselle Fifine et à ses œuvres; il est propriétaire d'un jardin sans arbres, à Colombes.

Pour celle-ci, elle reçut, un soir de carnaval, en descendant de la Courtille, ce que l'on appelle un mauvais coup.

Conduite immédiatement à l'hôpital Saint-Louis, elle y mourut quelques jours après.

Fafiou, le rival de Jean Taureau, a épousé la Colombine du théâtre de Galilée Copernic. Ils sont engagés tous trois dans un des théâtres des boulevards, où ils obtiennent d'immenses succès, l'un, nous dit-on, le sire Galilée Copernic, sous le nom de Boutin; l'autre, l'éternellement jeune Fafiou, sous le nom de Colbrun.

Toussaint Louverture est entré dans une de nos usines à gaz, où il est devenu contre-maître au bout de cinq ans.

Sac-à-Plâtre, de maçon infime qu'il était, est monté au rang de maître maçon; et c'est lui qui construit, sous les ordres d'un architecte, ces maisons bêtes qui ressemblent à des casernes, dont on émaille aujourd'hui les environs de Paris.

Croc-en-Jambes, le chiffonnier ravageur, est devenu définitivement l'ami de ce *félicide*, ou meurtrier de chats, qu'on appelle la Gibelotte. Ils se sont associés tous les deux pour l'exploitation des chats des douze arrondissements.

Croc-en-Jambes possède aux environs de Paris un cabaret, à l'enseigne du *Lapin bleu*.

La Gibelotte a ouvert, rue Saint-Denis, une boutique à l'enseigne attrayante de la *Chatte blanche*.

Pour monseigneur Coletti, il a été définitivement nommé cardinal, à Rome. — Ce n'est pas nous qui l'avons nommé !

Enfin, Brésil-Roland, qui n'est pas le personnage le moins intéressant de cette histoire, a passé les journées qui lui restaient à vivre moitié chez Salvator, moitié chez Rose-de-Noël, où on lui a rendu la vie aussi agréable que possible, en récompense de ses bons et loyaux services.

MORALITÉ

Le 31 juillet 1830, le duc d'Orléans, nommé lieutenant général du royaume, fit appeler Salvator, un de ceux qui, avec Joubert, Godefroy Cavaignac, Bastide, Thomas, Guinard et

vingt autres, avaient, après la bataille, le 29 juillet, arboré le drapeau tricolore sur les Tuileries.

— Si le vœu de la nation m'élève au trône, dit le duc d'Orléans, croyez-vous que les républicains se rallieront à moi?

— Assurément, non, répondit Salvator au nom de ses compagnons.

— Que feront-ils alors?

— Ce que Votre Altesse faisait avec nous : ils conspireront.

— C'est de l'entêtement! dit le futur roi.

— C'est de la persévérance, dit Salvator en s'inclinant.

FIN DE SALVATOR

MONSEIGNEUR

GASTON PHŒBUS

CHRONIQUE

DANS LAQUELLE EST RACONTÉE

L'HISTOIRE DU DÉMON FAMILIER DU SIRE DE CORASSE

Le quinzième jour du mois d'août de l'an 1385, vers la huitième heure du soir, monseigneur Gaston III, vicomte de Béarn et comte de Foix, assis à une table et penché sur un parchemin, écrivait aux derniers rayons du soleil couchant, qui pénétraient dans l'appartement à travers les fenêtres armoriées de son château d'Orthez, le soixante-troisième chapitre de son ouvrage sur la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux de proie. Celui qui l'eût revu alors, après une longue absence, aurait eu peine à reconnaître ce gentil chevalier que, quinze ans auparavant, on appelait le beau Phœbus : les uns disent parce qu'il avait les cheveux dorés comme ceux d'Apollon, les autres parce que, s'occupant incessamment d'astronomie, il avait pris un soleil pour sa devise. C'est que, pendant l'espace de temps qui s'était écoulé entre sa jeunesse et l'âge mûr auquel il était parvenu, il avait éprouvé de rudes chagrins qui avaient argenté ses blonds cheveux et sillonné son front de rides. Or, quoi-

que ces chagrins soient antérieurs à l'époque où commence cette histoire, comme ils sont lamentables et véridiques, je vais brièvement vous les raconter. Ils seront au récit qui va suivre ce que le cadre est au tableau.

Il existait depuis longtemps de vives contestations entre les comtes de Foix et les comtes d'Armagnac, à propos du pays de Béarn, sur lequel chacune des deux familles prétendait avoir des droits. Il n'est pas besoin de dire que les contestations du moyen âge se jugeaient en rase campagne et non devant les tribunaux, par l'intermédiaire non pas d'avocats bavards et de juges retors, mais de loyaux chevaliers et de *francs hommes* d'armes. Or, toutes les fois que ceux du parti de Foix et du parti d'Armagnac se rencontraient, chacun, sans plus tarder, mettait la lance en arrêt ou tirait son épée du fourreau, et frappait de l'une et de l'autre jusqu'à ce que la fortune se déclarât pour l'un des deux partis. Maintenant, vous saurez que, grâce au courage et à la prudence du beau Gaston Phœbus, la victoire était presque toujours de son côté.

Par une nuit de Saint-Nicolas, pendant l'hiver de l'an 1362, le comte de Foix avait pris, dans une de ces rencontres nocturnes, tout près de Mont-de-Marsan, le comte d'Armagnac, aïeul de celui qui était comte à cette heure, et avec lui le seigneur d'Albret, son neveu, et tous les nobles qui les accompagnaient. — Joyeux et fier de cette prise, il avait emmené ses prisonniers à la tour de son château d'Orthez, d'où ils ne devaient sortir qu'en se rachetant pour la somme d'un million; ce qu'ils firent sans trop grande peine, tant ils étaient riches et puissants seigneurs.

Mais, sitôt qu'ils furent dehors et qu'ils se furent échappés des mains du comte de Foix, ils n'eurent plus qu'un désir, celui de se venger. Cependant, comme le comte était vieux, il confia le soin de cette vengeance, qu'il ne pouvait accomplir lui-même, à Jean d'Armagnac, son fils, qui se mit, avec le seigneur d'Albret, son cousin, à la tête d'une chevauchée de deux cents hommes; puis tous les deux s'en vinrent surprendre la ville de Casserès, qui appartenait au comte de Foix. Ils s'en approchèrent sans bruit, dressèrent des échelles contre les remparts, et, comme on ne se doutait pas de leurs projets, ils avaient, grâce à l'obscurité, escaladé les murailles avant que la garnison soupçonnât même qu'elle

fût en danger d'être attaquée. Cette surprise les rendit donc facilement maîtres de la ville.

Aussitôt que Gaston Phœbus apprit ces nouvelles, il appela près de lui ses deux frères bâtards, Arnauld Guillaume et Pierre de Béarn, qu'il avait faits ses capitaines, et, sachant leur bonne volonté et courage en fait de guerre, il leur dit :

— Chers frères et amis, vous saurez que le vicomte d'Armagnac et le seigneur d'Albret se sont emparés par échellade de ma bonne ville de Casserès. Prenez donc cent hommes d'armes, et chevauchez jour et nuit; puis, par tous les pays et villes où vous passerez, prenez mes vassaux avec vous, de manière à pouvoir bloquer nos ennemis dans la ville : arrivés devant ses murs, et aidés des gens du pays qui sont pour nous, fermez les portes avec des pierres et des poutres; plantez tout autour de la ville des pieux et des palissades ; faites ouvrir et creuser derrière des fossés et des tranchées, de manière qu'aucun de ceux qui sont entrés dans la place n'en puissent sortir. Puis, au milieu de votre besogne, et avant qu'il soit huit jours d'ici, je vous arriverai avec un renfort tel qu'ils seront trop heureux de nous venir à merci.

Les deux chevaliers partirent sur l'heure, et, comme c'étaient deux braves et prudents capitaines, ils suivirent de point en point les instructions qui leur avaient été données. Ainsi que l'avait prévu le comte de Foix, tous les paysans et vilains qu'ils rencontrèrent les suivirent de grand cœur, de sorte qu'ils arrivèrent devant la ville avec une troupe considérable. Cependant le vicomte d'Armagnac et le seigneur d'Albret, qui ne voyaient dans cette multitude qu'une centaine d'hommes armés, ne tinrent compte de leur présence et se contentèrent de fermer les portes, puis ils continuèrent à se partager leur butin. Le lendemain, ils se réveillèrent clos et enfermés. Cette multitude qu'ils avaient si fort méprisée avait travaillé toute la nuit avec tant d'ardeur et de haine, que, le matin, elle avait achevé ses besognes. Alors les assiégés commencèrent à s'inquiéter sérieusement de cette manœuvre; mais ce fut bien pis lorsque, le quatrième jour, ils virent arriver le comte de Foix avec cinq cents hommes. Sans se reposer, sans descendre de son cheval, il fit aussitôt le tour du camp, visitant fossés et palissades, fai-

sant élargir les uns et renforcer les autres aux endroits trop étroits et trop faibles ; puis, cette inspection achevée, il fit dresser sa tente et s'y coucha tranquillement, disant que les soins de la guerre ne le regardaient plus, et que c'était maintenant aux seigneurs d'Albret et d'Armagnac de venir à lui lorsqu'ils seraient las de jeûner hors le temps de carême.

Quinze jours se passèrent ainsi pendant lesquels ce que le comte de Foix avait prévu arriva : ses ennemis, qui n'avaient pas eu le loisir d'approvisionner la ville, furent pris de famine. Sortir par terre, il n'y avait aucun moyen ; sortir par eau, les Béarnais gardaient les deux rives du fleuve ; tarder plus longtemps à se rendre était chose impossible, attendu que l'on mourait de faim. Jean d'Armagnac et le seigneur d'Albret se décidèrent donc à envoyer des messagers à leur ennemi.

Le comte de Foix, qui voulait, non pas la vie des seigneurs enfermés dans la ville, mais seulement leur bourse, reçut les envoyés avec courtoisie et traita avec eux ; mais pour rien au monde il ne voulut consentir que les assiégés sortissent par les portes : c'était un véritable caprice de sa part, mais il était le plus fort, et il fallut bien le lui passer. Il fut donc convenu que l'on ferait une brèche au mur de la ville ; que les assiégés, Jean d'Armagnac et le seigneur d'Albret à leur tête, en descendraient l'un après l'autre, en simple habit de ville et sans armes, tandis que l'armée victorieuse, rangée en bataille, le comte de Foix en tête, à cheval, et armé de toutes pièces, les recevrait à la descente. Les vaincus n'étaient pas en position de débattre les conditions, si dures qu'elles fussent. Ils les acceptèrent donc, et, au jour convenu pour la reddition de la place, ils quittèrent la ville de la manière indiquée par le comte de Foix. Gaston Phœbus envoya les simples chevaliers et gens d'armes dans les châtellenies et sénéchaussées ; mais, quant à ses cousins, messire Jean d'Armagnac et messire Bernard d'Albret, il les fit conduire à la tour d'Orthez, d'où Jean d'Armagnac ne sortit qu'en s'engageant à payer pour sa rançon deux cent cinquante mille livres. Quant à Bernard d'Albret, soit que Gaston eût une inimitié personnelle contre lui, soit qu'il n'eût pas foi en sa parole, il le retint prisonnier jusqu'au moment où il aurait reçu les cinquante mille livres auxquelles il était taxé pour sa part.

Sur ces entrefaites, le roi d'Angleterre, Édouard III, avait donné à son fils, le prince de Galles, en souvenir et en récompense de ses victoires de Crécy et de Poitiers, la terre et le duché d'Aquitaine, où il y avait deux archevêchés et vingt-deux évêchés, le tout en fief et héritage.

Le prince Noir était donc parti d'Angleterre avec la duchesse sa femme pour prendre possession de son gouvernement, et était arrivé en la ville de Bordeaux, capitale de ses nouvelles possessions. Or, le comte Jean d'Armagnac ayant appris l'arrivée du prince, le fit prier de venir voir, avec la duchesse, la comté de Bigorre, située entre le pays de Foix et le pays de Béarn. Le prince de Galles ne connaissait pas encore ce pays, quoique le château fort de Lourdes, près de Pamiers, fût une des plus belles forteresses que le roi d'Angleterre possédât dans tous les pays qui lui avaient été cédés en rédemption du roi Jean de France. Le prince accepta l'invitation, se mit en route avec une suite riche et nombreuse, s'en vint en Bigorre, et se logea à Tarbes, qui était alors une belle cité toute fermée de murs et de tours, et bâtie au milieu d'un pays fertile, parsemé d'oliviers et de vignes.

Pendant que le prince et la princesse étaient à Tarbes avec messire Jean d'Armagnac, Gaston de Foix, éloigné de six lieues seulement, se tenait en la ville de Pau, où il se faisait ériger une forteresse. Le bruit parvint donc vitement jusqu'à lui que la ville de Tarbes avait reçu des hôtes royaux, et comme sa comté de Foix relevait du duché d'Aquitaine, il se prépara à venir rendre hommage à son seigneur suzerain. Il partit donc un jour, avec soixante chevaliers et grande quantité d'écuyers et de gentilshommes, si bien que son assemblée montait à six cents chevaux. Son arrivée fit grand plaisir au prince Noir et à sa femme, et en même temps à son vieil ennemi, Jean d'Armagnac, qui y vit un moyen de se libérer de ses deux cent cinquante mille livres sans bourse délier.

En conséquence, un jour que le prince de Galles devisait avec lui gentiment et gracieusement, comme il avait l'habitude de le faire avec ceux qui l'approchaient, messire Jean d'Armagnac le pria de demander en son nom, et comme une faveur personnelle, au comte de Foix la libération de tout ou partie des deux cent cinquante mille livres qui lui étaient dues.

Aussitôt la figure du prince, de gaie et ouverte qu'elle était, devint grave et sérieuse, car c'était un chevalier loyal et esclave de sa parole que le fils du roi Édouard. Il répondit au comte d'Armagnac qu'une telle demande lui semblait indiscrète; que son avis et son opinion, à lui, étaient que le comte d'Armagnac avait été loyalement fait prisonnier, et devait loyalement payer sa rançon ; que, dans ce siége, le comte de Foix avait risqué son corps et ses gens, et que, par conséquent, la fortune ayant été bonne pour lui, nul, et son suzerain moins que tout autre, n'avait le droit de le dépouiller de ce qui lui était dû.

— La chose, ajouta le duc, est la même que si l'on nous demandait, à mon père et à moi, de rendre à la France ce que la France nous a concédé pour prix de la rançon du roi Jean, après notre victoire de Poitiers; ce que nous ne ferions, certes, ni l'un ni l'autre, quelle que fût la personne qui nous le demandât.

Ces raisons étaient trop plausibles pour que messire d'Armagnac insistât; mais il ne se tint pas pour battu et se retourna d'un autre côté.

Il s'adressa à la duchesse, qui, moins experte que son mari en choses de guerre, et ne voyant qu'une occasion de rendre service au comte d'Armagnac, se chargea d'obtenir la grâce qu'il demandait.

Or, un jour qu'après le dîner, le beau Gaston Phœbus lui donnait le bras, devisant et muguetant avec elle, elle s'arrêta, et, le regardant avec des yeux comme les femmes en savent emprunter à Satan lorsqu'elles veulent faire de nous à leur volonté :

— Comte de Foix, lui dit-elle, je vous requiers un don; jurez-moi de me l'octroyer.

— Madame, répondit Phœbus, qui se doutait de ce qu'allait lui demander la duchesse, mon bras et ma vie sont à vous; s'il s'agit de guerre, ordonnez, et j'irai sur votre parole partout où il vous plaira de m'envoyer, fût-ce en terre sainte; mais, à l'égard de la finance, je suis malheureusement plus restreint, n'étant, relativement à monseigneur le prince de Galles, qu'un pauvre seigneur et un petit bachelier. Cependant, si le don que vous avez à me demander ne dépasse pas cinquante mille livres, regardez-le comme accordé d'avance.

— Mais, répondit la princesse, ce n'est point ainsi que je l'entends. Je désire une confiance pleine et entière et un pouvoir suprême.

— Et vous les avez, madame, reprit Phœbus, sur ma vie et sur mon âme, ainsi que je vous l'ai dit. Mais, relativement aux deniers, je vous répète que je suis un simple chevalier qui édifie villes et châteaux pour le bien de sa comté, et qui arrive à grand'peine à soutenir l'état que lui imposent son rang et sa naissance. Aussi le don que je vous accorde est-il encore de moitié au-dessus de ce que raisonnablement je puis faire.

— Eh bien, répondit la duchesse, ce que je vous demande, comte Gaston, c'est la quittance de messire Jean d'Armagnac.

— Madame, dit le comte, je n'ai qu'une parole, et je vous l'ai donnée. Le comte d'Armagnac me doit deux cent cinquante mille livres. Je le quittance du cinquième de la somme ; ces cinquante mille livres sont à Votre Altesse, et elle peut les exiger ou les remettre au comte, à sa volonté. Quant à moi, j'ai fait tout ce que je pouvais faire.

Huit jours après, Gaston Phœbus retourna dans sa comté, et la dette resta toujours exigible comme elle l'était avant le voyage de Tarbes, moins les cinquante mille livres qu'il avait octroyées à la princesse de Galles.

Restait le seigneur d'Albret, toujours détenu dans les prisons du château d'Orthez, et sur lequel retombait le contre-coup de l'événement qui venait de se passer. Gaston de Foix, plus sévère encore à son égard par la remise forcée qu'il venait de faire, lui fit savoir, aussitôt après son retour, qu'il ne le relâcherait que lorsqu'il aurait payé les cinquante mille livres, ou lorsqu'il aurait trouvé une caution solvable qui se chargerait de la dette et répondrait pour lui.

Donc, le seigneur d'Albret, ne sachant à qui se recommander en cette circonstance, se souvint qu'il avait fait autrefois la guerre, à la solde de Charles le Mauvais, contre les Castillans et les Français. Il s'adressa à tout hasard à ce prince, qui, faisant droit à sa requête, écrivit au comte de Foix qu'il eût à relâcher son débiteur, attendu que lui, roi de Navarre, répondait de ladite somme de cinquante mille livres.

Malheureusement pour le seigneur d'Albret, Gaston

Phœbus onnaissait Charles; il savait le peu de fond qu'il y avait à aire sur sa parole; aussi refusa-t-il la caution qui lui était offerte, préférant la personne à la parole, quoique la personne fût celle d'un chevalier, et la parole celle d'un roi.

Mais il arriva que la comtesse de Foix, qui était sœur du roi de Navarre, eut un grand dépit de ce refus. Elle vint trouver son mari. Elle se plaignit à lui avec amertume de ce qu'il ne trouvait pas son frère solvable pour cinquante mille livres, d'autant plus que cette somme était justement celle qui lui revenait pour son douaire, lequel devait être déposé entre les mains du roi de Navarre, ce qui, par conséquent, assurait le comte contre toute foi cauteleuse et mauvais vouloir. Ces raisonnements déterminèrent Gaston, qui céda à sa femme, non pas pour l'amour d'elle, lui dit-il, mais pour l'amour de son fils Gaston, qu'il aimait on ne peut plus tendrement.

Grâce aux instances de la comtesse, et surtout à l'obligation que le roi de Navarre signa au comte de Foix, le seigneur d'Albret fut quitte de sa dette et délivré de sa prison. Il s'en revint aussitôt en France, où il épousa Marguerite, fille de Pierre Ier, duc de Bourbon. Une fois marié, son premier soin fut d'envoyer au roi de Navarre les cinquante mille livres que ce prince avait promis de payer pour lui au comte de Foix. Mais ce que Gaston avait prévu arriva. Charles garda les cinquante mille livres; de sorte que le comte, qui était généreux, mais qui cependant calculait rigoureusement ses intérêts, appela sa femme et lui dit :

— Dame, il vous faut aller en Navarre devers le roi votre frère, et lui dire que je suis mécontent de lui; car, ayant reçu mon argent, il le retient contre sa parole et son obligation.

— Ainsi ferai-je volontiers, sire, répondit la dame, car, je m'en souviens, c'est sur ma prière que le comte d'Albret a été relâché, et je ne reviendrai, je vous le promets, qu'avec sa rançon.

Ce point convenu, Gaston donna des ordres pour que l'on fît les préparatifs du voyage de la comtesse. Ils furent dignes de son rang. La comtesse partit, non pas comme une sœur qui va visiter son frère, mais comme une ambassadrice qui va traiter avec un roi. Elle trouva Charles à Pampelune,

et, après les premiers compliments faits et reçus, elle lui fit connaître le motif de sa mission. Le roi de Navarre l'écouta attentivement; puis, lorsqu'elle eut fini :

— Ma belle sœur, lui dit-il, cet argent est à vous et non au comte de Foix, votre mari, qui devait, aux termes de votre contrat, vous douer entre mes mains de cinquante mille livres. Or, puisque, par le hasard ou la volonté de Dieu, cette somme est justement entrée dans mon royaume de Navarre, je vous donne ma parole qu'elle n'en sortira plus.

— Hélas! monseigneur, répondit la comtesse, ce n'est pas, je le vois bien, votre amour pour moi qui vous fait parler ainsi, c'est votre haine pour le comte. Cependant, si vous faites ce que vous dites, jamais je n'oserai retourner en la comté de Foix : mon mari ne voudrait pas me recevoir, disant que je l'ai trompé, car rappelez-vous bien cela, monseigneur, que c'est sur ma parole qu'il a relâché le seigneur d'Albret, et que, si vous avez répondu de lui, moi, j'ai répondu de vous.

— Vous retournerez ou vous ne retournerez pas dans votre comté de Foix, et de cela ferez à votre aise, car vous avez place à ma cour, comme noble dame et comme chère sœur, répondit le roi de Navarre; mais, puisque je tiens l'argent, je le garderai.

Or, la comtesse fit ce qu'elle avait dit, et, n'osant retourner près de son mari, dont elle connaissait l'emportement, elle resta dans la ville de Pampelune, où tenait sa cour le roi son frère.

Le comte de Foix attendait toujours sa femme, qui ne revenait pas; il lui envoya en conséquence un messager et une lettre pour la rappeler auprès de lui. Mais, comme elle n'osa pas revenir, malgré l'invitation qu'il lui en faisait, il prit sa crainte pour une désobéissance, tandis que la comtesse, tout en tremblant de fâcher son mari, le mettait dans une grande colère contre elle et contre son frère.

Cependant le jeune Gaston grandissait comme un arbuste planté dans une terre généreuse : c'était un bel adolescent de quinze ans à peine, et qui, comme homme et comme chevalier, pour les traits et pour le courage, se modelait en tout sur son père. Il avait ces beaux cheveux blonds si appréciés dans le Midi, et qui avaient fait appeler le comte le beau Phœbus, et en même temps les yeux noirs de sa mère;

ce qui, avec son teint pâle, faisait un des contrastes les plus charmants qui se pût voir. Le comte de Foix adorait Gaston. Ses chiens (et c'est ce qu'il aimait le plus après son fils), ses équipages de chasse (et c'était ce qu'il estimait le plus après ses harnois de guerre), étaient à Gaston comme à lui-même. Chaque matin, cet enfant bien-aimé était chargé de distribuer cinq ou six livres d'aumône à la porte du château, ce qui faisait que le jeune héritier était adoré des pauvres comme de son père.

Le comte d'Armagnac avait une fille jeune et belle, comme Phœbus de Foix un fils jeune et beau. Sa gracieuse et souriante figure avait une telle expression de joie et de bonté, qu'on ne l'appelait dans tout le pays que la *gaie Armagnaçoise*. Ces parents, si longtemps divisés, virent un moyen d'unir leurs familles en unissant leurs enfants : la fille de Jean fut fiancée au fils de Phœbus, et reçut en dot les deux cent mille livres que le comte d'Armagnac devait au comte Foix. Alors l'enfant devenu, par ces fiançailles, un peu plus libre dans ses volontés et plus hardi dans ses désirs, sollicita et obtint de son père la permission d'aller en Navarre faire une visite à son oncle et à sa mère. Le comte Phœbus lui donna une suite digne de lui, et l'enfant s'achemina vers Pampelune.

La comtesse le reçut comme une mère reçoit un fils qu'elle n'a pas vu depuis six ans, et le roi de Navarre, comme un instrument qu'il voulait faire servir à ses projets. Le jeune Gaston rendit amitié pour amitié sans distinguer celle qui était fausse de celle qui était vraie, et passa ainsi, choyé par ce double amour, les trois plus heureux mois de sa courte vie. Au moment de partir, il fit tout ce qu'il put pour déterminer sa mère à revenir à Orthez. Celle-ci lui demanda s'il avait reçu du comte mission de la ramener. Gaston, qui avait été élevé dans le respect de la vérité, fut obligé d'avouer qu'il n'avait été question de rien de pareil entre lui et son père. Alors l'orgueil irrité de l'épouse imposa silence au cœur de la mère, et toutes les instances de Gaston furent perdues. Ces adieux se passaient dans un château situé à quelques lieues de la capitale. C'était là qu'habitait ordinairement la comtesse, à qui sa situation commandait l'isolement et la retraite.

L'enfant s'achemina vers Pampelune, le visage baigné

des larmes de sa mère et le cœur tout attristé de sa mauvaise réussite. Il allait à son tour faire ses adieux au roi, qui le reçut au départ comme à l'arrivée, c'est-à-dire avec une tendresse toute paternelle. Charles le retint dix jours, lui donna force jeux et fêtes; puis, au moment de partir, et comme il allait monter à cheval, il le tira à part dans sa chambre.

— Gaston, lui dit-il, je t'ai vu triste et mécontent, quelque soin que j'aie pris pour t'égayer. Or, comme je t'aime tendrement, je me suis demandé quel chagrin pouvait attrister un jeune homme de ton âge, beau, riche, fils d'un comte et neveu d'un roi. Alors j'ai pensé qu'il n'y avait en pareil cas qu'une seule chose sur laquelle je pusse m'arrêter, et cette chose, c'est la mésintelligence du comte et de la comtesse.

— Hélas! répondit l'enfant, vous avez deviné juste, mon oncle.

— Eh bien, continua Charles, comme c'est moi qui ai été la cause de leur discorde, j'ai pensé qu'il m'appartenait d'être l'instrument de leur réunion. Donc, j'ai fait venir d'Espagne un More très-renommé, comme faiseur de philtres et de compositions amatoires. A prix d'or, il m'a vendu la poudre qui est dans cette bourse; eh bien, beau neveu, prends-la, mêles-en une pincée au vin du comte. Tout d'abord, il éprouvera le désir de revoir la comtesse, et ne sera content et heureux que lorsqu'il l'aura fait revenir près de lui. Dès ce moment, ce sera chose finie, et ils s'entr'aimeront à toujours, et si entièrement, qu'ils ne voudront jamais se séparer, ce que tu dois désirer fort. Mais, pour que tout arrive à bien, il ne faut parler de ce projet à personne, car tout serait perdu par le seul fait qu'un autre que l'alchimiste, toi et moi, connaîtrait la puissance de cette poudre.

— Soyez en bonne assurance de tout, mon cher oncle, répondit l'enfant; je ferai volontiers et de point en point ce que vous me dites, et, si la chose réussit, je vous en aimerai davantage encore, si cela est possible.

Sur cette promesse l'enfant partit et chevaucha tant sur son beau palefroi, qu'il arriva enfin à Orthez. Il ne faut pas demander si le comte fut bien aise de le revoir. C'était la première fois qu'il avait été séparé de son fils depuis sa naissance; et maintenant que la mère n'était plus au logis, lorsque son enfant s'absentait ainsi, son cœur et son château

étaient vides. Il lui fit donc grande chère et lui demanda des nouvelles de la Navarre et quels présents on lui avait faits; or, le jeune Gaston montra tout au comte, armes et joyaux, mais de la bourse, ainsi que la chose avait été convenue, il ne dit pas un mot.

II

Cependant, outre le jeune Gaston, le comte de Foix avait un fils bâtard, nommé Yvain, qui était élevé au château d'Orthez. Les deux enfants se firent grande fête, car ils étaient encore à cet âge où l'on ignore la jalousie de rang et de naissance; et, suivant leur habitude, le soir même du retour de Gaston, ils partagèrent la même chambre et le même lit. Le lendemain, comme Gaston, fatigué du voyage, dormait plus tard et plus profondément que de coutume, Yvain voulut voir comment lui irait la belle cotte brodée de son frère. En l'essayant, l'enfant sentit la bourse qu'avait donnée le roi de Navarre à son neveu, et, l'ayant ouverte par curiosité, il vit la poudre qu'elle renfermait. En ce moment, Gaston se réveilla et machinalement étendit la main vers ses habits. Yvain referma vivement la bourse. Gaston se retourna et aperçut son frère vêtu de sa cotte. Alors, se rappelant la recommandation de son oncle, et craignant que tout ne fût perdu si Yvain se doutait de quelque chose, il redemanda avec humeur son habit. Yvain le lui jeta tout fâché. Gaston se vêtit en silence, et tout ce jour demeura si pensif, que plusieurs fois le comte lui demanda ce qu'il avait; mais aussitôt l'enfant se mettait à sourire, secouant sa blonde tête, comme pour en faire tomber une pensée trop lourde pour son âge, et il répondait qu'il n'avait rien.

Trois jours après, Gaston et Yvain jouaient à la balle; et, comme si Dieu lui-même eût voulu sauver le comte de Foix,

il arriva que les deux enfants se prirent de querelle à propos d'un coup douteux, et que Gaston, qui tenait de son père un sang ardent et un caractère emporté, donna un soufflet à Yvain. Celui-ci, qui sentait sa faiblesse et sa position inférieure vis-à-vis de son frère, au lieu de rendre coup pour coup, comme il eût fait si tout autre de ses amis l'eût frappé, s'enfuit du préau, puis entra tout en larmes dans la chambre de son père et le trouva comme il venait d'entendre la messe; ce qu'il ne manquait pas de faire chaque matin.

En voyant Yvain ainsi éploré, le comte lui demanda ce qu'il avait.

— Gaston m'a battu, répondit l'enfant, et cependant je jure Dieu, monseigneur, que, si l'un de nous deux mérite d'être battu, ce n'est pas moi.

— Et pourquoi cela? dit le comte.

— Parce que, monseigneur, continua l'enfant, depuis qu'il est revenu de Navarre, il porte sur sa poitrine une bourse pleine de poudre qu'il ne laisse voir à personne, et qu'il ne cache pas ainsi sans mauvaise intention.

— Dis-tu vrai? s'écria le comte, qui commença à prendre quelques soupçons, d'autant plus qu'en ce moment la préoccupation de son fils lui revint en mémoire.

— Vrai, sur mon âme, répondit Yvain, et vous pouvez vous en assurer, monseigneur, si tel est votre bon plaisir.

— C'est bon, dit le comte; ne parle à personne au monde de ce que tu viens de me raconter.

— Monseigneur, dit l'enfant, il sera fait ainsi que vous le désirez.

Le comte de Foix vivait dans des temps où la vie n'était qu'une longue lutte. La mort, presque toujours présente et apparaissant sous mille faces, rendait l'homme le plus confiant de sa nature, soupçonneux à l'égard de ses serviteurs les plus fidèles et de ses parents les plus proches; il demeura donc toute la matinée préoccupé de ce que lui avait dit Yvain. L'heure du dîner arriva.

Le comte se mit à table. Gaston, selon son habitude, lui présenta à laver, puis alla s'asseoir pour découper les viandes qu'il devait servir à son père, après en avoir fait l'essai. Comme il remplissait cet office, le comte le regarda attentivement, et vit les cordons de la bourse sortir, entre deux

boutons, par l'ouverture de son habit. Aussitôt le sang lui monta au visage, car il demeurait prouvé que l'accusation d'Yvain était vraie. Il ne voulut donc pas attendre plus longtemps, et résolut de tout éclaircir sur l'heure.

— Gaston, dit-il, viens-ici, car j'ai un mot à te dire à l'oreille.

Gaston, sans défiance, se leva et s'approcha de son père. Alors le comte, tout en lui parlant, déboutonna l'habit, et, prenant d'une main la bourse et de l'autre un couteau, il coupa les cordons qui l'attachaient, si bien qu'elle lui resta dans la main. Puis, la montrant à son fils, il lui dit d'un ton sévère :

— Qu'est-ce que cette bourse, et que voulez-vous faire de la poudre qui est dedans?

L'enfant ne répondit rien ; mais, se sentant coupable, il devint pâle comme la mort, et commença de trembler de tous ses membres. Le comte, de plus en plus convaincu des mauvaises intentions de son fils, par son trouble et par sa terreur, ouvrit la bourse, prit une pincée de poudre, la mit sur une tranche de pain imbibée de jus de viande, et, sifflant un lévrier qui était près de lui, il la lui donna à manger. A peine le chien eut-il avalé le morceau de pain, que les yeux lui tournèrent dans la tête, et que, se couchant sur le dos, il roidit les pattes et expira.

Le comte de Foix ne pouvait conserver aucun doute; aussi entra-t-il dans une grande colère, et, s'adressant à Gaston, stupéfait et anéanti :

— Ah! traître! lui dit-il, pour conserver et accroître un héritage qui te devait revenir, j'ai eu haine et guerre du roi de France, du roi d'Angleterre, du roi d'Espagne, du roi de Navarre et du roi d'Aragon ; et voilà que, pour ma récompense, tu me veux empoisonner. Oh! c'est d'une infâme et mauvaise nature, et, sur mon âme, je vais te tuer à l'instant, comme je ferais d'un reptile venimeux ou d'une bête féroce.

A ces mots, il s'élança de table, un couteau à la main, et il allait égorger l'enfant, car celui-ci ne faisait aucune tentative pour se soustraire au coup mortel, se contentant de regarder son père et de verser de grosses larmes. Mais les chevaliers et écuyers qui se trouvaient là tombèrent à genoux, les bras étendus vers le comte, et criant :

— Monseigneur, pour Dieu, ayez merci ; ne tuez pas Gaston, monseigneur ! car vous n'avez pas d'autre enfant à qui léguer votre nom et votre héritage : faites-le garder soigneusement, et informez-vous comment et par qui la chose a été conduite ; peut-être ne savait-il pas même ce qu'il portait.

— C'est bien, dit le comte ; nous informerons, puisque vous m'en priez avec tant d'instances ; en attendant, qu'on le conduise à la tour, et qu'il soit tellement gardé, qu'à toute heure du jour ou de la nuit, on m'en rende bon compte.

Les serviteurs obéirent, et l'enfant fut conduit dans la tour d'Orthez.

Alors le comte fit arrêter tous ceux qu'il soupçonnait de complicité ou de non-révélation, et le nombre en fut considérable. Quinze écuyers eurent la tête tranchée, et quelques vilains furent pendus. Le jeune Gaston ignorait tout le sang qui se versait.

Or, comme toutes ces exécutions n'avaient rien révélé, le comte de Foix convoqua, à Orthez, une assemblée de tous les nobles barons et des prélats de Foix et de Béarn. Lorsqu'ils furent réunis, il leur exposa le fait, leur raconta comment son fils avait voulu l'empoisonner, leur présenta la bourse et la poudre, et renouvela l'essai du lévrier sur plusieurs animaux qui, ainsi que le chien, moururent à l'instant.

Cependant comme Gaston était fort aimé, et que l'on ne pouvait croire un enfant si jeune capable d'un si grand crime, toute l'assemblée intercéda pour lui. Les prières de ces étrangers eurent un écho puissant dans le cœur du père : aussi le comte de Foix promit-il solennellement, et avec plus de facilité qu'on ne l'espérait, que le jeune Gaston aurait la vie sauve. Pour toute peine, il devait être détenu pendant quelques mois en prison ; puis il devait voyager pendant deux ou trois ans, jusqu'à ce que ce mauvais naturel, qui s'était manifesté d'une manière si subite et si inattendue, fût corrigé par l'âge et par la raison, qui vient avec lui.

Cependant le pauvre enfant était toujours enfermé au château d'Orthez, dans une chambre où le jour pénétrait à peine. Toutes les questions qu'on avait pu lui faire n'avaient rien tiré de lui ; car, tout jeune qu'il était, il comprenait que

ses aveux, en les disculpant, devaient accuser son oncle et sa mère, et il connaissait si bien la haine que leur portait le comte, qu'il aima mieux voir toute cette colère s'épuiser sur lui, que frapper des parents qui lui étaient si chers.

Cependant son malheur lui paraissait si grand, qu'il n'y voulut pas survivre. Il résolut donc de se laisser mourir de faim, et, lorsqu'on lui apportait son dîner, il disait au serviteur : « Mettez-le là ; » mais n'y touchait point, et, lorsque le serviteur était sorti, il le jetait dans un coin de sa prison.

Or, ainsi que nous l'avons dit, comme il faisait sombre dans sa prison, ceux qui étaient chargés du service ne pouvaient s'apercevoir que de jour en jour l'enfant était plus pâle. Il arriva qu'au bout de dix jours revint le tour d'un des serviteurs qui l'aimaient le plus; il lui présenta son dîner comme d'habitude, et, comme d'habitude, Gaston lui dit : « Mettez-le là. » Mais, ce jour-là, il y avait une telle faiblesse dans la voix de Gaston, que le vieux serviteur l'entendit à peine. Soupçonnant que le jeune prisonnier se laissait aller à une mélancolie funeste, tout en déposant le plateau où l'enfant le lui avait dit, il regarda tout autour de lui. Comme ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité, il vit dans un coin tous les pains et toutes les viandes qu'on avait apportés depuis dix jours. Quant à l'eau et au vin, Gaston les renversait sur le sol, et c'était la terre qui les buvait. Cependant le serviteur ne dit rien de ce qu'il avait remarqué, et remonta vers le comte.

Il le trouva sombre et silencieux, comme il était toujours depuis ce malheur, auquel il ne pouvait rien comprendre. Lorsqu'il entra, le comte achevait sa toilette et se nettoyait les ongles avec un petit couteau à lame mince et aiguë. Quoiqu'il eût entendu ouvrir la porte, il ne se retourna point, de sorte que le vieux serviteur vint jusqu'à lui.

— Monseigneur, lui dit-il, pour Dieu ! prenez pitié de votre fils, notre gentil maître.

— Voire, répondit le comte, qu'a-t-il donc fait de nouveau ?

— Rien, monseigneur, continua le vieillard ; mais il est tombé dans une mélancolie trop profonde pour un enfant de son âge.

— Tant mieux! reprit le comte, c'est que Dieu lui fait la grâce de se repentir.

— Sauf votre bon plaisir, monseigneur, je ne crois pas qu'un si gentil enfant ait à se repentir d'aucune chose au monde; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Prenez garde, monseigneur, car je crois que votre fils s'affame.

— Que dites-vous là? s'écria le comte.

— La vérité; j'en ai grande crainte, monseigneur; et je crois qu'il ne mange aucune chose depuis qu'il est entré en prison. J'ai vu tous les mets qu'on lui a servis jetés dans un coin de sa chambre.

— Ah! ah! fit le comte, voyons cela par nous-même.

Et il descendit sans prendre le temps de poser le petit couteau de toilette, dont il tenait la lame entre le pouce et l'index de la main droite, si près de son extrémité, que la pointe n'en sortait guère, dit Froissard, que de la longueur d'un gros tournois.

Tout faible et mourant qu'était le pauvre prisonnier, il reconnut le pas de son père, et se souleva sur son lit. Au même instant, la porte s'ouvrit, et le comte de Foix parut. En entrant, il jeta un regard autour de lui, et vit sur une table, assez éloignée du lit où était l'enfant, le dîner tel qu'on le lui avait apporté; car il était si débile, qu'il n'avait pu se lever pour jeter les mets, comme s'il les eût mangés, et renverser le vin et l'eau, comme s'il les eût bus. Cependant, la vue de son père lui rendit des forces, et il se jeta à bas de son lit.

— Ah! traître! lui dit le comte, ce n'était point assez pour fâcher Dieu, que de vouloir m'empoisonner: tu veux encore te faire mourir par la famine; pourquoi ne manges-tu pas?

— Mon père! mon père! s'écria l'enfant en se précipitant dans ses bras.

— Va-t'en, dit le comte en le repoussant, va-t'en, mauvais fils! je ne te reverrai que tu n'aies mangé.

L'enfant jeta un faible cri, porta la main à son cou, et alla tomber dans un coin de la chambre, le visage tourné contre la muraille. Le comte sortit.

A peine était-il rentré dans sa chambre, que le vieux serviteur qui était venu lui apprendre que son fils ne mangeait point et qui l'avait accompagné à la tour, revint à lui, mais

plus pâle encore et plus tremblant que la première fois.

— Qu'y a-t-il? dit le comte.

— Monseigneur, Gaston est mort!

— Mort! s'écria le père en se levant debout et en pâlissant et tremblant à son tour; comment est-il mort?

— Hélas! je ne sais, répondit le vieillard; mais, lorsque vous avez été parti, voyant qu'il ne se relevait pas, je me suis approché de lui, et, sous la main qu'il tenait à son cou, j'ai trouvé une plaie, comme celle qu'aurait pu faire la pointe d'une fine épée.

Le comte jeta les yeux sur le couteau, qu'il tenait encore; il y avait une gouttelette de sang à la lame.

Le comte Gaston Phœbus avait tué son fils bien-aimé, le seul héritier de son nom et de sa fortune.

Voilà pourquoi, à l'époque où commence cette histoire, il avait tant de cheveux blancs sur la tête et tant de rides au front; voilà pourquoi il avait un retrait tout rempli d'oraisons, où il se renfermait une heure par jour pour y dire les heures de Notre-Dame, les litanies des saints et les vigiles des morts; voilà pourquoi, enfin, il tressaillit si fortement lorsqu'on frappa à la porte du château d'Orthez; car, tout en écrivant le soixante-troisième chapitre de son ouvrage sur la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux de proie, il pensait à son pauvre petit garçon, qui reposait à cette heure dans la chapelle des Frères-Mineurs à Orthez, tandis que son frère bâtard, Yvain, guerroyait avec les Castillans contre le roi Jean Ier de Portugal.

III

Le comte de Foix comprit bien, au bruit qui se faisait dans son château, que celui qui lui rendait visite était quelque noble seigneur des environs. En effet, la porte s'ouvrit, et le sire Raymond de Corasse entra, précédé d'un page et

suivi de deux écuyers. C'était un des vassaux les plus fidèles et un des plus vieux amis du comte, et son château n'était distant de celui d'Orthez que de sept ou huit lieues. Mais, outre ces rapports de féodalité et de voisinage, un lien puissant les unissait : le comte Gaston Phœbus s'occupait d'astrologie, et l'on disait que sire Raymond avait découvert, dans cette science, des secrets qui étaient restés inconnus à tous les autres hommes.

Le comte de Foix reçut le baron de Corasse comme un vieil ami qui avait l'habitude de le visiter, et dont les visites étaient toujours bienvenues; mais ils ne purent causer d'affaires ni de sciences, car derrière les écuyers entrèrent les nobles qui avaient l'habitude de manger à la table du comte. Il fut donc question de choses générales, et entre autres de la grande guerre qui s'était élevée entre les deux Jean : Jean Ier de Portugal et Jean Ier de Castille; je vais vous dire à quelle occasion.

Pierre de Portugal avait eu deux fils : un légitime, qui monta sur le trône sous le nom de Fernand Ier, et un bâtard, qu'il appela Jean, et que son frère fit grand maître de l'ordre de Darius. Or, Fernand Ier, n'ayant pas d'enfant mâle, avait marié sa fille Béatrice à Jean Ier, roi de Castille, croyant de cette manière assurer le trône de Portugal au fils qui naîtrait de cette union, ou, à défaut de fils, à son gendre. Mais, avant de prendre ces dispositions héréditaires, le roi Fernand s'était occupé des affaires de son royaume de la manière que nous allons dire.

Il avait pour ministre un noble Portugais nommé dom Juan Andeiro, lequel, ayant été en Angleterre, pendant l'année 1375, et y ayant obtenu la faveur d'un comte de Cambridge, fut chargé, à son retour, par le roi Fernand, d'une mission secrète et importante : c'était d'engager la cour de Londres à former une ligue avec le Portugal contre tout ennemi, more ou chrétien, qui pourrait attaquer ce pays. Andeiro réussit à souhait, et revint à Lisbonne en 1380; mais le roi Fernand, qui était fort dissimulé, et qui ne voulait pas qu'on pénétrât les secrets de sa politique, feignit qu'Andeiro était tombé en disgrâce, et le fit enfermer dans sa tour d'Estremoz. Là, il allait souvent le visiter avec la reine Éléonore Tellez, et parfois aussi il y envoyait la reine seule. Il résulta de ces visites trop multipliées et trop confiantes,

qu'un amour adultère grandit au cœur d'Andeiro, et que le favori du roi devint l'amant de la reine.

La négociation avec l'Angleterre étant sur le point d'être terminée, Fernand fit sortir de prison Andeiro, et l'exila à Londres. Il s'y rendit muni des pleins pouvoirs du roi, et termina le traité. Alors il revint pour la seconde fois à Lisbonne, et don Fernand, feignant d'oublier le passé, parut rendre à Andeiro la faveur qu'il n'avait jamais perdue, et le chargea de négocicr le mariage de sa fille Béatrice avec le roi de Castille. Cette négociation, comme la première, réussit à la satisfaction de Fernand; de sorte que, poussé de son côté par la reine, le favori ne vit plus de terme à sa faveur. Créé comte et grand de Portugal, il commença de gérer, comme le roi lui-même, les affaires de l'État.

Sur ces entrefaites, le roi mourut.

Le roi de Castille, Jean Ier, voulut alors faire valoir, sur le Portugal, les droits que lui donnait son mariage avec la fille de don Fernand; mais la haine des Portugais pour les Castillans était si grande, qu'au premier signe d'opposition que donna Jean, le frère naturel du roi mort, tous les grands du royaume se réunirent à lui. Fort de cet appui, il rêva dès lors de s'emparer du trône, et, comme la reine s'était discréditée par ses amours publiques avec le ministre, il entra un jour chez elle avec vingt-cinq hommes armés, et, y rencontrant Andeiro, il le poignarda, quoique la reine le défendît tant qu'elle put de ses paroles et de sa personne. Le favori mort, Jean profita du premier moment d'exaspération pour exiler la reine.

Éléonore Tellez se rendit en Castille, à la cour du roi Jean Ier, et, comme leurs intérêts étaient les mêmes, elle trouva près de ce prince appui et secours. Le futur usurpateur, déjà nommé régent du royaume, profita du moment où la Castille armait contre le Portugal pour se faire nommer roi par les états rassemblés à Coïmbre, lesquels, sans conteste et par acclamation, lui déférèrent la couronne, au préjudice de Béatrice et des enfants de Castille.

Or, les choses en étaient à ce point, et les deux armées se trouvaient en présence, les Français soutenant la Castille et les Anglais le Portugal, lorsque le sire Raymond de Corasse vint faire la visite que nous avons dite au comte de Foix.

Comme Yvain était dans l'armée castillane, et comme il était le seul fils qui restât au comte depuis la mort du jeune Gaston, il ne faut pas demander si l'on devisa longuement desdites affaires et de la bataille qui devait avoir lieu incessamment, en attendant le souper.

Lorsque l'heure attendue sonna, la porte s'ouvrit. Douze varlets portant torches marchèrent devant les convives, et, arrivés dans la salle, se placèrent derrière eux pour les éclairer.

Cependant les convives n'en firent pas moins grande chère, car le comte Gaston se faisait violence pour ne pas attrister ses hôtes de sa tristesse. Le repas se passa donc comme d'habitude, accompagné de force ménestrandie; car le comte aimait la musique et faisait volontiers chanter à ses clercs des rondeaux et des virelais. On plaçait devant lui une foule d'entremets nouveaux et étrangers, que son maître queux préparait pour lui, et qu'il envoyait de sa table, aussitôt qu'il les avait goûtés, aux tables des chevaliers et écuyers. Enfin, vers une heure du matin, il se leva, et, faisant reconduire chacun de ses hôtes à l'appartement qui lui était destiné, il monta à sa chambre, précédé de quatre varlets portant torches, et accompagné de son voisin et ami le sire Raymond de Corasse.

A peine entré dans la chambre, où il trouva la lampe allumée et un pot d'hypocras cuit bien à point, le comte ferma la porte afin de n'être pas dérangé, et, faisant asseoir le sire de Corasse d'un côté de la table, tandis que lui-même s'asseyait de l'autre :

— Eh bien, lui dit-il, cher sire et ami, maintenant que nous sommes seuls et que nous n'avons plus d'oreilles indiscrètes occupées à nous écouter, quelles nouvelles d'Espagne ?

— Petites, monseigneur, petites ! Les Castillans et les Portugais ont donné hier bataille, près d'Aljubarota, si bien que la mêlée a commencé à deux heures de l'après-midi et n'a fini qu'à neuf heures du soir. Les Castillans ont perdu la journée ; don Juan et don Fernand de Castille, cousins germains du roi, ont été tués, ainsi que Jean de Riec, ambassadeur de France.

— Et Yvain, dit après un moment d'hésitation le comte Gaston Phœbus, se trouvait-il à cette bataille ?

— Il s'y trouvait, monseigneur, répondit le sire de Corasse, et il s'y est conduit en brave chevalier, qui, quoiqu'il ait son casque tourné à gauche et une barre sur ses armes, a du sang noble dans le cœur.

— Et qu'a-t-il plu à Dieu qu'il advînt de lui? demanda avec anxiété le comte.

— Il a été blessé légèrement, monseigneur, et il est retiré à cette heure, avec les débris de l'armée française et castillane, en la ville de Santarem.

— Et n'avez-vous pas quelques autres détails sur la bataille? continua le comte de Foix soulagé d'une grande crainte, et qui remercia Dieu mentalement de lui avoir conservé le dernier rejeton de son sang.

— Si fait, en ai-je, et de certains, reprit le sire de Corasse, et vous les dirai, si tel est votre bon plaisir, monseigneur.

— Dites, répondit le comte.

— Ce fut avant-hier, vendredi, continua le sire de Corasse, sur les huit heures du matin, que le roi de Castille, qui se tenait à Santarem, apprit que les Anglais et les Portugais, conduits par le roi don Juan, étaient sortis de Lisbonne et venaient au-devant de lui. Aussitôt la nouvelle s'en répandit dans l'armée, et Castillans, Gascons et Français en eurent grande joie; car, outre que la plupart étaient de braves chevaliers, ils savaient qu'une fois en présence, ils se trouveraient trois contre un, et ils se fiaient à l'avantage du nombre. Or, le roi de Castille fit aussitôt trompeter par toute la ville de Santarem, où était logée Sa Puissance, que tout homme de pied ou de cheval eût à être prêt le samedi matin, attendu que le roi partirait et irait combattre ses ennemis.

» Quand vint l'heure désignée, les cors et les trompettes sonnèrent, et le roi de Castille, après avoir communié et reçu la bénédiction de l'archevêque Guérin de Prague, mit une croix sur sa poitrine; tous les chevaliers imitèrent son exemple comme s'ils partaient pour la terre sainte; puis on monta à cheval et l'on se mit aux champs en belle et bonne ordonnance, messire Regnauld de Limousin marchant le premier, comme maréchal de l'armée. Au moment du départ, on envoya devant trois coureurs pour aviser la force et le cantonnement des ennemis. Ces trois coureurs étaient : de

la part des Castillans, don Pedro Fernand de Médina ; de la part des Français, messire Guillaume de Mondigny, et de la part des Gascons, le chevalier Bertrand de Barége.

» De son côté, le roi de Portugal avait envoyé trois chevaucheurs dans le même but et à la même intention : deux Anglais et un Portugais. Les Anglais s'appelaient James Hartlebury et Philippe de Bradeston ; le Portugais avait nom Fernand de los Rios. Tous étaient bien montés, braves écuyers et habiles hommes d'armes. Or, ils chevauchèrent si avant, que, du haut d'un tertre où ils étaient parvenus, ils aperçurent à travers les arbres toute l'armée des Espagnols.

» Aussitôt ils retournèrent vers le roi de Portugal, qu'ils trouvèrent aux champs et sur pied avec toute son armée. Ils allèrent droit à lui, disant :

» — Sire roi, nous avons été si avant, que nous avons vu toute l'armée de vos ennemis. Sachez donc qu'ils viennent à nous en grande et belle ordonnance, et qu'autant que nous en avons pu juger, ils doivent être au moins trente mille hommes.

» — Chevauchent-ils tous ensemble ? demanda le roi.

» — Non, sire, répondirent les envoyés, ils sont divisés en deux troupes.

» — Vous entendez, messeigneurs, reprit le roi, il est probable que ce sera pour aujourd'hui la bataille ; adonc, tenons conseil sur ce qu'il nous reste à faire en cette circonstance.

» Un conseil se forma bientôt, composé du roi, de messire Harstel, de messire Nortbury, de messire Hartlebury et de plusieurs autres choisis parmi les plus expérimentés et les plus braves. Le cas était difficile. Les forces de l'ennemi étaient quadruples des leurs, et cependant les Portugais ne voulaient pas reculer. Alors les Anglais, se souvenant de Crécy, dirent :

» — Puisqu'ils sont les plus nombreux, cherchons quelque terrain où nous ayons l'avantage des haies et des buissons. Puis, quand nous l'aurons trouvé, fortifions-nous de manière qu'il soit moins facile de nous entamer que si nous restions en plaine.

» Le roi répondit :

» — Vous parlez sagement. Qu'il soit fait ainsi que vous dites.

» Les Portugais étaient arrêtés près du village d'Aljubarota, où ils avaient envoyé toutes leurs provisions, leurs harnois et leurs équipages; car ils avaient l'intention, qu'il y eût bataille ou non, d'y revenir coucher le même soir. A un quart de lieue du village est une abbaye de moines où les gens d'Aljubarota et des villages voisins vont à la messe.

» Or, l'église est bâtie sur le côté du chemin, vers le sommet d'une petite montagne, aux flancs de laquelle poussent de grands arbres et une multitude de haies et de buissons; c'était un retranchement comme il en fallait un à l'armée portugaise. Aussi fut-il choisi aussitôt que reconnu; on abattit les arbres, on les coucha en travers, afin que les chevaux ne pussent pas charger. Un seul chemin resta libre, et, aux deux ailes du chemin, derrière les arbres, les haies et les buissons, on plaça les archers et les arbalétriers; les gens d'armes formèrent le corps d'armée. Le roi de Portugal entra dans le couvent comme dans une forteresse, et l'on attendit l'ennemi...

— Sur mon âme, interrompit le comte de Foix, vous parlez de l'ordonnance comme si vous l'aviez vue.

— Je n'ai pourtant jamais visité le pays, répondit le sire de Corasse.

— C'est merveille alors, répondit Gaston tout pensif. Continuez.

— Quand le roi vit les Portugais ainsi fortifiés, en si grande et si bonne position, qu'ils pouvaient tenir longuement et faire bonne journée, quelle que fût la force des ennemis, il s'avança vers eux.

» — Beaux seigneurs, leur dit-il, nous voilà arrivés en un point où il ne faut pas songer à fuir, car la fuite serait mauvaise. Lisbonne est trop éloignée de nous, et trois hommes qui poursuivraient en abattraient douze qui fuiraient. Au lieu de penser à la retraite, qui est impossible, imaginez donc que, si la journée est pour nous (ce qu'elle sera avec l'aide de Dieu), nous serons honorés comme des prud'hommes et l'on parlera de nous partout où peuvent parvenir les nouvelles d'une victoire. Pensez que vous m'avez fait roi il y a quelques jours à peine, et que vous devez en être plus hardis et plus courageux à me défendre; quant à moi, soyez certains que, tant que cette hache me durera dans la main, je frapperai avec elle, et que, si elle se brise,

je ne fuirai pas pour cela, mais j'en prendrai une autre, et montrerai que je veux défendre et garder la couronne de Portugal, à laquelle j'ai droit, je le soutiens à mes amis et à mes ennemis, par la succession de monseigneur mon frère.

» A ces paroles, un Portugais répondit au nom de tous ceux qui comprenaient la langue dans laquelle elles avaient été prononcées :

» — Sire roi, grâce et merci au nom de tous!... Vous venez de nous admonester sagement et doucement. Vous avez eu raison de compter sur nous : quelque chose qu'il arrive, nous ne quitterons cette place, que nous avons choisie, que morts ou vainqueurs. Or, montez sur un endroit élevé, afin que chacun puisse vous voir et vous entendre, car tous ne vous ont pas vu et entendu. Puis, s'il y en a un de nous qui n'ose attendre la bataille, donnez-lui son congé de partir, et qu'il parte, car un mauvais cœur en décourage à lui seul deux douzaines de bons.

» — Bien, répondit le roi, je vais faire ainsi que vous dites.

» Et, sur l'heure, il choisit deux chevaliers de Portugal pour aller de rang en rang savoir s'il y avait quelqu'un qui voulût quitter la bataille. Mais les chevaliers revinrent au roi sans en avoir trouvé un seul dont le cœur fût faible, dans les huit mille qu'ils étaient.

» — Tout va au mieux, dit le roi.

» Cependant les coureurs castillans, gascons et français, s'étaient avancés de leur côté sans avoir été découverts, et avaient vu toutes les dispositions de leurs ennemis. Ils s'en étaient alors retournés vers le roi, disant :

» — Sire, nous avons vu les Portugais. Selon ce que nous pouvons juger, ils sont de huit à dix mille. Probablement, de leur côté, ils ont eu nouvelle de notre force; car ils se sont retirés vers l'église d'Aljubarota, qui est située sur une montagne, et s'y sont fortifiés. Maintenant, celui qui voudra les avoir les trouvera là.

» Alors le roi de Castille assembla son conseil, comme avait fait le roi de Portugal, et spécialement les barons et chevaliers de France, leur demandant ce qu'ils croyaient bon de faire.

» — Sire roi, répondit en espagnol messire Regnauld de

Limousin, qui parlait cette langue comme la sienne, tant il était resté longtemps en Castille, ce m'est avis qu'il les faut attaquer sur l'heure; car, voyant notre force, ils pourraient profiter de la nuit pour se retirer, ou demain les gens du pays, qui vous haïssent comme Castillans, et nous comme Français, pourraient accourir de tous points, et les renforcer de manière que ce seraient eux alors qui se trouveraient les plus nombreux. Je vous conseille donc, sire roi, puisque vous savez où ils sont, que vous ordonniez vos batailles, et que nous allions les combattre, tandis que nos gens sont pleins d'ardeur et disposés à bien faire.

» — Je veux faire selon que vous me conseillerez, dit le roi, et que, si quelques-uns veulent être faits chevaliers, ils sortent des rangs et viennent à moi : je leur donnerai l'ordre en l'honneur de Dieu et de saint Georges.

» Alors sortirent des rangs messire Bertrand de Barége, messire Pierre de Valence, messire Geoffroy de Parthenay et messire Yvain de Foix, votre fils; et, là, ils furent faits chevaliers de la main du roi.

» Alors s'avancèrent vers le roi le sire de Lignac, qui était Gascon, et le sire Guillaume de Mondigny, qui était Français, armés de toutes pièces, à l'exception du casque.

» — Sire roi, lui dirent-ils, nous sommes étrangers, et de lointain pays, venus sans autre espoir de récompense que celui d'acquérir honneur et renom par nos apertises et faits d'armes. Vous plairait-il nous accorder la grâce que nous ayons la première bataille?

» — Je vous l'accorde, dit le roi, au nom de Dieu et de monseigneur saint Jacques.

» Et les Castillans murmuraient, disant :

» — Regardez, regardez comme notre roi se confie à tous les Français et à tous les Gascons : ils ont la première bataille, et ne nous estiment pas assez pour nous appeler. Ils font leur fait à part eux, nous ferons le nôtre à part nous.

» Et, comme les murmures s'étendirent par toute l'armée, six des plus notables Castillans s'approchèrent du roi, et, prenant la parole au nom de tous, un d'eux dit :

» — Très-noble roi, nous voyons, à des signes apparents et certains, que nous aurons aujourd'hui rencontre avec nos ennemis. Dieu vous donne la victoire comme nous le désirons! Mais, avant de combattre, nous voulons savoir de vous-

même en quelle compagnie il vous plaît le plus d'être, ou avec nous qui sommes vos féaux sujets, ou avec les Français et les Gascons, qui vous sont étrangers.

» — Beaux seigneurs, dit le roi, j'ai accordé, il est vrai, la première bataille aux chevaliers et écuyers de France pour leur faire honneur; mais à vous j'accorde ma personne, et vous la donne à garder pour vous faire droit.

» — Ainsi ferons-nous, monseigneur, répondirent-ils, et nous ne vous manquerons qu'à la mort.

» C'est ainsi que le roi demeura parmi les courtisans, et que messire Regnauld de Limousin eut la première bataille.

» Ces ordonnances prises, l'armée se mit en marche; et il était l'heure de vêpres, à peu près, quand l'avant-garde arriva devant l'église d'Aljubarota. Elle était composée de deux mille lances; et, dès qu'elle aperçut les Portugais, les chevaliers se serrèrent les uns contre les autres, s'ordonnant en gens qui connaissent leur besogne. Puis, mettant leurs chevaux au pas, ils s'approchèrent des retranchements jusqu'à la portée des traits. Alors ils mirent leur lance en arrêt, et, s'assurant sur leurs arçons, ils s'élancèrent au galop sur le camp improvisé et si habilement fortifié par les Anglais. Là, il y eut une dure rencontre, car les archers et les arbalétriers d'Angleterre commencèrent à leur lancer des flèches et des traits en si grande quantité, que les chevaux des Français et des Gascons en étaient tout hérissés, si bien, qu'ils se cabraient de douleur et se renversaient les uns sur les autres. Ceux qui parvenaient jusqu'à l'entrée trouvaient là les gens d'armes anglais tenant au poing des lances affilées de fer de Bordeaux, qui est le fer le meilleur et le plus sûr qui se puisse trouver, de sorte qu'ils perçaient d'outre en outre boucliers, cuirasses et corps. Dès les premiers coups, tombèreut le sire de Giac, qui fut fait prisonnier et dont la bannière fut prise; messire Jean de Riec, ambassadeur des Français, qui, malgré ses soixante-huit ans, avait voulu être des premiers à la bataille; et cela ne fut pas leur faute, ni parce qu'ils ne firent point en braves, mais leurs chevaux étaient tellement criblés de flèches, qu'ils s'affaiblissaient, et, pour ainsi dire, fondaient sous eux. Ce fut là que les Portugais reconnurent les bons conseils de leurs alliés, qui avaient gagné presque toutes leurs victoires par cette tactique. Ils en devinrent plus braves et plus légers. A leur tête combattait, ainsi qu'il l'avait promis, le roi de Por-

tugal. Sa bannière était portée devant lui, et il était monté sur un grand coursier, tout armé de ses armes. A chaque nouvelle charge des Français et des Gascons, il se précipitait le premier à leur rencontre en criant :

» — Notre-Dame de Portugal! en avant, bonnes gens d'armes! Ou je ne m'y connais pas, ou, tant qu'ils sont, ils sont à nous. Laissez-les passer, et plus il y en aura, plus nous en aurons.

» En effet, autant il en entrait dans le chemin, autant étaient morts ou prisonniers. Car, si le roi réconfortait bravement ses gens, de leur côté ils soutenaient bravement le roi.

» Or, ce fut là que les Espagnols firent ce qu'ils avaient dit, laissant les Français et les Gascons porter tout le poids de la bataille, ce dont ils seront un jour fort blâmés. Et, cependant, à une lieue à peine était le roi avec vingt mille Castillans, qui, s'ils étaient venus assiéger les Portugais d'autre part, auraient bien pu changer la face de la besogne. Mais, tout au contraire, ils se tinrent cois, en disant :

» — Ces Français et ces Gascons sont si vaniteux et si hautains! Ils ont voulu avoir l'honneur de la journée; qu'ils le gagnent à leur manière, nous ne les en empêcherons pas!

» Ils les laissèrent donc combattre ainsi jusqu'à l'heure de cinq heures sans venir à leur aide, et, à cette heure, ils étaient tous prisonniers, blessés ou morts... Cependant, comme le roi se doutait de ce qui se passait, il voulait avancer ; mais ils lui disaient :

» — Monseigneur, c'est inutile; les chevaliers de France et de Gascogne ont battu vos ennemis.

» — N'importe! disait le roi, avançons un peu.

» Mais eux faisaient cent pas et s'arrêtaient de nouveau sans qu'il fût possible de les faire aller plus loin.

» Enfin le roi de Castille vit revenir à lui un messager criant :

» — Sire roi, avancez au nom de votre couronne! La bataille est mauvaise à Aljubarota. Ceux de l'avant-garde sont tous morts ou pris, les trépassés n'ont d'espoir qu'en Dieu, et les prisonniers qu'en vous. Or, sus, sire roi, avancez, avancez!

» A ces nouvelles, le roi de Castille vit bien qu'on l'avait trompé. Et, mettant son cheval au galop sans écouter ce

qu'on pouvait lui dire, il s'élança vers Aljubarota, criant :

» — Chevauchez, bannières ! au nom de Dieu et de saint Georges ! A la rescousse, à la rescousse !

» Mais déjà il était tard, et le soleil était sur le point de se coucher, de sorte que quelques Castillans, qui craignaient qu'on n'arrivât pas assez tôt pour sauver la chevalerie de France occupée à mourir pour la Castille, conseillaient qu'on attendît le matin, s'appuyant sur ce que la nuit était proche. Mais le roi ne voulut rien entendre et continua de chevaucher, répondant à ceux qui lui conseillaient de revenir :

» — Laisserons-nous nos ennemis, qui sont lassés, se reposer et se rafraîchir ? Qui donne tel conseil n'aime pas mon honneur !

» Cependant les Portugais, qui croyaient en avoir fini pour cette journée, s'aperçurent qu'elle était commencée à peine. Le roi de Castille leur arrivait à son tour avec ses vingt mille hommes, et tout l'honneur de la bataille était remis une seconde fois à la volonté de Dieu ; alors, jetant les yeux autour d'eux, ils virent qu'ils avaient bien deux mille prisonniers, et ils pensèrent que, si au moment où ils seraient attaqués en face, les prisonniers se rebellaient par derrière, tout serait perdu à l'instant. Cela fit prendre au roi une dure résolution ; mais la nécessité est ainsi faite que, là où elle se présente, rien ne lui résiste. L'ordre fut donné à chacun de mettre à mort les prisonniers.

» Alors commença une boucherie et non plus une bataille. Aucun n'échappa, si vaillant, si noble, si gentil ou si riche qu'il fût. Chevaliers, barons, écuyers, tout fut tué sans merci ni miséricorde. Ni prière ni rançon n'y faisaient. Il y allait de la vie pour ceux qui mettaient à mort. Si quelques Portugais voulaient défendre ceux de leurs captifs avec lesquels ils avaient déjà débattu le prix de la rédemption, les Anglais, qui avaient surtout poussé à cette mesure, les leur arrachaient des mains, disant qu'il valait mieux vivre que d'être occis, et que nul, au moment du combat, ne pouvait avoir confiance en la parole d'un ennemi. Or, regardez la grande mésaventure, car ils tuèrent bien, ce samedi au soir, de bons prisonniers dont ils auraient eu quatre cent mille francs au moins l'un dans l'autre.

» Cette besogne de bourreaux était à peine terminée, qu'il leur fallut revenir à celle de soldats ; il était temps

qu'ils eussent fini derrière eux. Le roi de Castille arrivait à grande course avec toute son assemblée, bannières au vent, et montée sur des chevaux armés comme leurs cavaliers. Les Portugais conservèrent le même ordre de bataille, répandant leurs archers et leurs arbalétriers sur les deux côtés du chemin, qu'ils avaient laissé libre pour entrer dans le camp, et plaçant à l'extrémité de ce chemin, pour recevoir le choc, leurs meilleurs prud'hommes et leurs plus braves chevaliers, commandés par le roi lui-même. Cependant le carnage que firent les traits et les flèches fut moins grand parmi l'armée castillane qu'il n'avait été dans l'armée française, vu la couverture des chevaux.

» Les Espagnols entrèrent donc dans le camp, criant : « Castille! Castille! » et animés de grand espoir.

» Ne sachant pas l'issue de la bataille et le massacre qui l'avait suivie, ils comptaient que les prisonniers profiteraient de leur attaque pour se révolter. Mais, en cela, ils se trompaient; les prisonniers étaient morts et n'avaient plus de secours à recevoir ni à donner.

» Les nouveaux assaillants furent aux haches et aux lances, tandis que, des deux côtés, les archers et les arbalétriers faisaient pleuvoir à foison sur eux les flèches et les traits. Ce fut là que le roi de Portugal tint la parole qu'il avait donnée en changeant deux fois de lance, deux fois d'épée, et deux fois de hache. Cependant, les Espagnols étaient étonnés de ne rien voir de l'avant-garde, et de ne pas en entendre parler davantage que si elle se fût évanouie comme une fumée.

» Trois fois ils furent repoussés hors des retranchements, trois fois ils revinrent à la charge. Enfin, le roi de Portugal sauta à bas de son cheval, se fit donner une massue; et, là, le premier, il abattit de sa main don Gomez de Mendoce, et le grand maître de Calatrava et son frère, de sorte que, comme la nuit tombait, les Espagnols furent pour la troisième fois repoussés jusqu'au bas de la montagne d'Aljubarota.

» Ce fut alors que le roi de Castille eut des nouvelles de l'avant-garde, et apprit qu'elle avait été entièrement détruite; que son maréchal Regnauld de Limousin était mort, et que, de toute cette belle chevalerie qui l'était venue aider de France, pas un homme n'était debout. En même temps, il

voyait fuir ses gens de tous côtés, et les Portugais qui se laissaient rouler sur eux comme une avalanche. Alors les plus fidèles l'entourèrent, lui disant :

» — Monseigneur, partez vous-même; il est tard, vos gens fuient de tous côtés ; chacun cherche à se sauver. La fortune est aujourd'hui contre vous ; une autre fois, vous l'aurez meilleure ; partez, monseigneur, partez ; car voici les Portugais.

» Alors on amena au roi un cheval frais et qui n'avait point encore été monté de la journée; c'était un coursier moresque, léger et rapide comme le vent. Le roi se mit promptement en selle, et, frappant des éperons, il revint à Santarem, laissant sur le champ de bataille dix mille des meilleurs chevaliers de France et de Castille. Dieu veuille avoir leur âme !

» Les Portugais et les Anglais restèrent en armes toute la nuit, et, le lendemain au point du jour, le roi envoya de tous côtés des chevaucheurs par la campagne afin de savoir ce qu'étaient devenus les ennemis. Mais tous revinrent sans en pouvoir donner de nouvelles, et toute cette belle armée s'était fondue et évanouie comme une vapeur.

» Voilà, monseigneur le comte, continua le sire de Corasse, ce que j'avais à vous dire de la bataille d'Aljubarota, et vous pouvez en tenir les nouvelles comme certaines.

— Et, demanda le comte de Foix, vous dites, cher sire et ami, qu'elle a eu lieu hier ?

— Hier, à l'heure de vêpres, monseigneur.

— Et combien y a-t-il de lieues d'ici à Aljubarota ?

— Il y a, en lieues de Castille, deux cent cinquante lieues à peu près, en supposant que, pour les faire en ligne droite, Dieu donnât à l'homme les ailes d'un oiseau.

— Et vous avez su ce matin tous les détails que vous me racontez ?

— Ce matin, un peu avant le jour, et je me les suis fait répéter deux fois, parce que j'ai pensé que vous en seriez curieux.

— Et vous avez eu raison, sire de Corasse, car c'est une grande et piteuse nouvelle pour la France et la Gascogne. Mais, dites-moi, vous avez donc des messagers qui chevauchent sur le vent ?

— Oui, j'en ai, répondit le sire de Corasse, et qui vont plus vite encore, monseigneur.

— Et les avez-vous, dites-moi, obtenus par art de nécromancie?

— Non, monseigneur.

— Dites-moi comment cela s'est fait, Raymond, continua le comte, et je vous jure que je le cèlerai à tout le monde, et que, par honneurs, trésors ou torture, je n'en ouvrirai la bouche à âme qui vive.

— Je ne sais si je dois le faire, dit le sire Raymond.

— La chose vous a-t-elle été défendue par l'esprit? répondit le comte.

— Non, monseigneur, dit le chevalier.

— En ce cas, reprit le comte, vous êtes libre, je vous écoute.

— Or, écoutez donc, répondit le sire de Corasse; car, sur mon âme, je vais tout vous dire, monseigneur.

IV

Le sire de Corasse parla donc au comte de Foix de la manière suivante :

— Il y a dix ans, à peu près, que j'avais devant le pape d'Avignon un grand procès avec un clerc de Catalogne nommé Martin, lequel était très-instruit en fait de sciences occultes. C'était à propos de dîmes qu'il prétendait avoir le droit d'exiger sur mon domaine de Corasse, et qui pouvaient bien s'élever à la somme de cent florins par an. Soit qu'effectivement il eût une charte en bon état, soit prédilection pour l'Église, le seigneur pape lui donna raison et le jugea en son droit. Le clerc leva copie de la sentence, et chevaucha tant et si bien qu'il arriva en Béarn, afin de se mettre en possession. Mais j'étais prévenu, de sorte que je mis en armes tous mes écuyers et varlets, et que j'allai le recevoir

dans une si belle assemblée, que jamais clerc n'en avait vu venir une pareille au-devant de lui pour l'honorer. Bientôt je l'aperçus qui approchait, la bulle du pape à la main. Mais bientôt je lui fis signe de ne pas aller plus loin, et, m'avançant vers lui :

» — Maître Martin, lui dis-je, pensez-vous que vos lettres me fassent renoncer à un héritage qui m'a été légué par mon père, et cela tant que je pourrai le défendre par mon épée? Si vous pensez ainsi, c'est grande erreur, messire, et, si vous persévérez dans cette mauvaise entreprise, vous pourrez bien y laisser votre vie. Allez donc chercher ailleurs des bénéfices; car, de mon héritage, beau clerc, tant que j'aurai le casque en tête et la cuirasse sur le dos, vous ne toucherez rien, et j'espère mourir et être enterré dans mon armure. Alerte donc! et retirez-vous en Catalogne ou à Avignon, comme il vous plaira, mais videz le pays de Béarn, je vous le conseille.

» — C'est là votre dernier mot? me répondit le clerc.

» — Non, ce n'est que l'avant-dernier; le dernier sera : Assomme.

» — Sire chevalier, reprit alors avec plus de courage que je n'en attendais d'un homme de robe, par force, et non par droit, vous m'enlevez le revenu de mon église, et vous vous fiez sur ce que vous êtes fort dans le pays où vous êtes. Mais sachez que, de retour au couvent, je vous enverrai tel champion que vous n'en aurez jamais vu de pareil.

» — Allez au diable! répondis-je, et envoyez-moi qui vous voudrez.

» Or, je crois qu'il y alla réellement comme je lui avais dit de le faire; car, environ trois mois après, une nuit que je dormais tranquillement en mon lit, près de ma femme, il commença à se faire un grand bruit par tout le château. Alors ma femme, qui s'était réveillée la première, me saisit par le bras.

» — Qu'y a-t-il? lui dis-je.

» — Entends-tu? me répondit-elle.

» — Bah! fis-je, c'est le vent.

» — Non, sire, ce n'est point cela; écoutez. On dirait qu'on brise, qu'on ferraille... Mon bon seigneur, ayez pitié de nous!

» Et ma femme se mit à prier et à trembler.

» En effet, c'était un bruit et un tempêtement comme je n'en avais oncques entendu. On eût cru que le château allait se fendre depuis les greniers jusqu'aux caves ; puis, de temps en temps, on venait frapper à la porte de la chambre de tels coups, que ma pauvre femme en bondissait dans son lit. Je fus bien forcé d'avouer alors qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire; mais, comme, si je faisais bruit, j'avais peur que mes chevaliers et varlets ne me prissent pour un visionnaire, je me tins coi et sans sonner mot. Au premier coup de l'*Angelus*, le tapage cessa ; alors je m'endormis un tant soit peu, et me levai à mon heure ordinaire.

» Je trouvai un grand assemblement de mes écuyers et varlets. Chacun avait entendu le bruit infernal qui avait eu lieu toute la nuit, et partout on trouvait traces des tapageurs. Toute la vaisselle de faïence était brisée, toute celle d'étain tordue, toute celle d'argent était noircie, comme si elle eût passé par la flamme de Lucifer. Le reste du château était bouleversé de la même manière; les ustensiles de cuisine étaient dans la grande salle d'honneur; les meubles de la grande salle d'honneur étaient dans les bûchers, et les bûches et fagots étaient partout. Il y en eut pour toute la journée à remettre en ordre, et l'on n'avait pas encore fini la besogne, que la nuit était venue.

» Celle-ci fut pire encore que la première : les chiens hurlaient dans les niches, les chevaux hennissaient dans les écuries, les chouettes chantaient sur les arbres, les armures s'agitaient dans les salles d'armes, les meubles marchaient sur leurs quatre pieds, les poêlons dansaient sur leur queue; c'était un sabbat diabolique. Ma femme pleurait, tremblait et priait, tout cela en même temps. Quant à moi, je sautai à bas de mon lit, et, tout en chemise et l'épée à la main, je m'élançai dans le corridor.

» — Qui est là ? criai-je; qui fait tout ce tapage ?

» — Moi, répondit une voix.

» — Qui es-tu, toi ?

» — Je suis Orthon ?

» — Eh bien, Orthon, qui t'envoie ?

» — Un clerc de Catalogne nommé Martin.

» — Et pourquoi t'envoie-t-il ?

» — Parce que tu as refusé de lui payer sa dîme, malgré le jugement du seigneur pape Urbain V ; de sorte que je ne

te laisserai en paix que lorsque tu lui auras payé ce qui lui est dû, et qu'étant content, il me donnera mon congé.

» — Je réfléchis un instant, puis il me vint une idée.

» — Orthon ! lui dis-je.

» — Hein ? fit la voix.

» — Écoute bien ce que je vais te dire.

» — Dis.

» — Le service d'un clerc est un pauvre service pour un gaillard comme toi, qui me parais alerte, dispos et entreprenant ; il rapporte trop de mal et pas assez de profit ; laisse là ton clerc et cherche un autre service.

» — Je n'aime pas à rester sans condition, répondit la voix.

» — Eh bien, je t'en trouverai une, moi.

» — Où donc ?

» — Chez un brave chevalier qui a pourfendu plus d'ennemis que ton moine n'a de grains à son rosaire.

» — Ce chevalier est-il riche ?

» — Comme le roi.

» — Bon chrétien ?

» — Comme le pape.

» — Hem !... fit Orthon ; Sa Majesté le roi est en petite finance et le pape est excommunié ; tu ne t'engages guère.

» — Tu refuses ?

» — C'est selon.

» — Songe...

» — Comment s'appelle le chevalier

» — Raymond de Corasse.

» — C'est donc toi ?

» — C'est moi.

» — Veux-tu sérieusement ce que tu me dis ?

» — Sérieusement ; à une condition pourtant.

» — Laquelle ?

» — Tu ne feras de mal à personne, ni au dedans, ni au dehors.

» — Je ne suis point un méchant esprit, dit Orthon, et je n'ai point faculté de faire le mal. Tout mon pouvoir se borne à te réveiller pendant ton sommeil, ainsi que me l'a ordonné frère Martin.

» — Eh bien, laisse là ton méchant clerc.

» — Je veux bien.

» — Et tu seras mon serviteur.

» — C'est dit.

» Et, depuis ce jour ou plutôt depuis cette nuit, ce bon petit esprit, sans exigence et rétribution aucune, s'enamoura tellement de moi qui l'avais tiré des mains de son méchant clerc, qu'il ne se passe pas de semaine sans qu'il me visite.

— Et comment vous visite-t-il? dit le comte de Foix, qui accordait grande attention au récit du sire Raymond.

— Toujours nuitamment, et lorsque je suis couché. Or, comme je suis gisant au bord, et ma femme dans la ruelle, il entre dans ma chambre.

— Par où? interrompit le comte.

— Je n'en sais rien, sur ma foi, répondit le chevalier.

— C'est merveilleux, dit le comte; continuez.

— Puis, venant au chevet de mon lit, il tire doucement mon oreiller; alors je me réveille en disant :

» — Qui est là?

» — C'est moi, Orthon, me répond-il.

» Et bien souvent, dis-je :

» — Laisse-moi dormir.

» — Non pas, maître, me répond-il; car j'ai nouvelles à t'apprendre, et je viens de loin pour te les dire.

» — D'où viens-tu?

» — Je viens d'Angleterre, de Hongrie, de Palestine ou d'un autre pays quelconque. J'en suis parti il y a deux heures, et voici quels événements me sont advenus.

» Alors, tandis que ma femme se cache sous la couverture, Orthon me raconte toutes nouvelles qu'il sait, et il les sait toutes, en quelque lieu du monde qu'elles arrivent. Par ainsi, ai-je su cette nuit la grande merveille de la bataille d'Aljubarota, et, pensant que vous étiez en grande inquiétude de votre fils Yvain, je suis venu vous donner avis qu'il est encore de ce monde. Si, au contraire, il eût trépassé, j'aurais fait dire des messes pour le salut de son âme; mais j'aurais laissé à la renommée le soin de venir vous apprendre sa mort, et vous ne l'auriez sue que dans un temps, car il y a bien quinze jours de marche d'ici à la place où a été livrée la bataille.

— Cela est merveilleux, dit le comte de Foix.

— Cela est ainsi, répondit sire Raymond.

— Et votre messager, a-t-il plusieurs maîtres?

— Pour cela, je ne sais.

— Et dans quelle langue vous raconte-t-il ses histoires?

— Dans le plus pur gascon que l'on puisse parler.

— Vous êtes bien heureux d'avoir un tel courrier qui ne vous coûte rien à loger, à habiller ou à nourrir, et je désirerais fort en avoir un pareil; mais, si je l'avais, je le voudrais voir. Avez-vous jamais vu Orthon?

— Jamais.

— Et vous n'avez pas eu désir de le voir?

— Je n'y ai pas pensé.

— Or, il faut que vous le voyiez, sire de Corasse, et que vous me disiez comment il est, et s'il a forme de dragon, de quadrupède ou d'oiseau.

— Par ma foi, vous avez raison, monseigneur, et voilà que l'envie m'en vient comme à vous.

— Vrai?

— Si vrai, qu'à la première occasion, je me mettrai en peine de le voir, et le verrai, je vous promets, s'il a forme que les yeux d'un chrétien puissent distinguer.

Ces conventions faites, et comme il était trois heures du matin, les chevaliers se retirèrent chacun dans sa chambre; et le lendemain, après le déjeuner, vers l'heure de tierce, le sire Raymond prit congé du comte de Foix, et se mit en chemin pour regagner son château de Corasse.

Il y était depuis trois nuits, et dormait comme d'habitude sur son lit, sa femme vers la ruelle et lui au bord, lorsqu'il sentit qu'on lui hochait son oreiller.

— Qui va là? dit-il.

— Moi.

— Qui, toi?

— Orthon.

— Que veux-tu?

— Grande nouvelle te dire.

— Laquelle?

— Le roi de Navarre est mort.

— Bah!

— C'est vrai.

— Il était encore jeune, cependant.

— Il avait cinquante-cinq ans, deux mois, vingt-deux jours, onze heures, dix-sept minutes.

— Et comment s'est faite la chose?

— As-tu le temps de l'entendre?

— Oui, certes.

— Or donc, je vais te le lire.

La femme du sire de Corasse se cacha sous la couverture, et Orthon commença :

— Tu sauras donc que le roi de Navarre se tenait en la cité de Pampelune, lorsqu'il lui vint en imagination et volonté de mettre sur son royaume une taille de deux cent mille florins; il manda donc son conseil, lui exposa la demande et lui dit qu'il voulait que ce fût ainsi. Le conseil n'osa dire non. Adonc furent aussitôt mandés à Pampelune les plus notables gens des cités et bonnes villes de Navarre; tous y vinrent, nul n'ayant courage de refuser.

» Quand ils furent tous venus à la capitale, et qu'ils furent assemblés au palais du roi, celui-ci leur exposa la cause pour laquelle il les avait convoqués et leur dit qu'il lui convenait d'avoir à cette heure, et pour des besognes pressées, la somme de deux cent mille florins; qu'en conséquence il donnait ordre qu'une traite s'en fît, et que, pour acquitter cette taille, les grands payeraient dix livres, les moyens cinq livres et les petits une livre. Cette requête causa grand ébahissement parmi les notables; car, l'année précédente, il y avait déjà eu une taille extraordinaire de cent mille florins, en raison du mariage de madame Jeanne, fille du roi, avec le duc de Bretagne, de sorte que la moitié de cette taille restait encore à payer.

» Les députés demandèrent alors un délai pour tenir conseil et délibérer. Le roi leur donna quinze jours; les notables retournèrent en leurs villes et cités.

» Alors le bruit de cette taille énorme se répandit, et toute la Navarre fut en grand émoi; car les plus riches étaient obérés des impôts merveilleux que décrétait à tout moment leur souverain. Cela n'empêcha point qu'au jour fixé les quarante notables, revenus de toutes les parties du royaume, ne se trouvassent de nouveau réunis dans la cité de Pampelune.

» Le roi les assembla dans un grand verger du palais tuot enclos de hauts murs; et, quand ils furent entrés, il monta sur un siége et s'assit afin d'entendre la réponse de ses bonnes villes. Elle était unanime; les notables envoyés par elles répondirent tous d'un accord qu'il n'était pas possible

d'imposer une taille nouvelle, vu que la dernière n'était pas encore payée, et que le retard tenait à la pauvreté du royaume. Le roi leur fit répéter leurs discours comme s'il avait mal entendu, et, lorsqu'ils eurent fini :

» — Vous êtes mal conseillés, leur dit-il, délibérez encore.

» Et il sortit en les enfermant dans le verger, où il leur fit porter dans la journée du pain et de l'eau, juste ce qu'il leur en fallait pour les empêcher de mourir de soif et de faim ; ils demeurèrent ainsi sans abri au soleil pendant trois jours, et, chaque matin, on leur demandait s'ils avaient délibéré, et, connme ils répondaient que non, on en prenait un au hasard et on lui coupait la tête.

» Le soir du troisième jour, le roi avait donné à souper à une belle demoiselle et amie dans une aile du château, et, comme il quittait la chambre de la dame pour rentrer dans la sienne, il fut pris de froid en passant dans un grand corridor, si bien qu'il gagna son appartement tout frileux, et dit à un de ses varlets :

» — Faites-moi tiédir mon lit, car je tremble de froid et me veux coucher et reposer.

» Le varlet obéit; mais, quoiqu'il eût chauffé les draps avec une bassinoire d'airain, le froid allait toujours augmentant, de sorte que le roi, se sentant claquer les dents et croyant qu'il allait trépasser par la glace qu'il sentait dans la moelle de ses os, tenta d'un remède que lui avait indiqué un médecin de ses amis, à savoir : de se faire envelopper et coudre dans une couverture tout imbibée d'eau-de-vie. Il se roula dans le drap, que l'on trempa en tout point dans la liqueur, et un de ses varlets se mit à le coudre. Lorsque l'opération fut finie, et, comme le roi commençait a sentir grand bien de ce remède, le varlet voulut rompre le fil de la couture; mais, ce fil étant trop fort et trop dur pour être facilement brisé, il en approcha la bougie de cire afin de le brûler. Or, le fil était imbibé d'eau-de-vie, de sorte que le feu y prit que c'était merveille et gagna le drap. En un instant, le roi de Navarre se trouva tout enflammé, et, comme il avait les pieds et les bras pris dans son linceul, il ne put ni se sauver ni s'éteindre. Ainsi fut-il brûlé, malgré ses cris, et trépassa cette nuit au milieu des malédictions.

— Ah ! fit le sire de Corasse, tu me racontes là une piteuse histoire.

— Elle est vraie, dit Orthon.

— Il faudra que j'en écrive demain matin au comte de Foix.

— N'as-tu pas autre chose à me dire ?

— Si fait.

— Quoi donc ?

— J'ai à te demander comment tu fais pour aller si vite.

— C'est vrai, dit Orthon, je vais plus vite que le vent.

— As-tu donc des ailes ?

— Non point.

— Et comment fais-tu donc pour voler ainsi ?

— Tu n'as que faire de le savoir.

— Orthon, dit le chevalier, je te verrais volontiers pour savoir un peu de quelle façon tu es fait.

La femme du sire de Corasse se mit à trembler plus fort que de coutume, et, ne pouvant résister à sa crainte, elle pinça son mari de telle manière, que celui-ci se retourna et dit d'une voix qui n'admettait pas la discussion :

— Tenez-vous tranquille, chère dame, car je suis le maître et ferai selon ma volonté.

La dame obéit, et ne toucha plus son mari ; mais on entendait ses dents claquer de la grande terreur qui s'était emparée d'elle.

— As-tu entendu ? dit le chevalier à Orthon, voyant qu'il ne répondait pas à sa demande.

— Oui, certes, dit l'esprit ; mais tu n'as que faire de me voir. Qu'il te suffise de m'entendre quand je t'apporte de grandes et vraies nouvelles.

— Pardieu ! reprit le sire, j'ai pourtant grande envie de te voir.

— C'est chose inutile, répondit l'esprit ; donne-moi congé que je m'en aille.

— Non, dit le chevalier insistant, car je t'aime bien, Orthon ; mais il me semble que je t'aimerais mieux encore si je t'avais vu.

— Eh bien, puisque tu le veux absolument, dit Orthon, la première chose que tu verras dans ta chambre demain, en sortant du lit, ce sera moi.

— Il suffit, dit le chevalier.

— Et maintenant, me donnes-tu congé ?

— Je te le donne.

Et le chevalier se retourna vers sa femme, qui tremblait toujours, la rassura et se rendormit.

Le lendemain matin, le sire de Corasse commença de se lever; mais, quant à sa femme, qui n'avait pas dormi une seconde, elle fit la malade et dit qu'elle resterait couchée tout le jour. Le chevalier insista, mais il n'y eut pas moyen de la décider; elle avait peur de voir Orthon. Quant à sire Raymond, comme c'était tout son désir, il s'assit sur son lit et regarda de tous côtés, mais il n'aperçut rien. Alors il alla vers les fenêtres et les ouvrit, espérant qu'au grand jour il serait plus heureux; mais il ne vit aucune chose qui pût lui faire dire: « Ah! voici Orthon. » Il crut donc que son messager lui avait manqué de parole, et il s'en alla à ses affaires. Sa femme n'entendant aucun bruit et n'apercevant aucune apparition, se décida à se lever, et la journée se passa tranquillement. Le soir venu, le chevalier et la dame se couchèrent; puis, à l'heure de minuit, le sire de Corasse sentit qu'on tirait son oreiller.

— Qu'est-ce?

— C'est moi.

— Qui, toi?

— Orthon.

— Eh bien, Orthon, laisse-moi dormir tranquille, car je n'ai plus confiance en toi, et tu es un bourdeur.

— Pourquoi cela? dit l'esprit.

— Parce que tu devais te montrer à moi, et que tu ne l'as point fait, malgré tes promesses.

— Si, l'ai-je fait.

— Tu mens.

— Non point; quand tu t'es assis sur ton lit, ne vis-tu pas quelque chose?

— Où cela?

— Sur le plancher de ta chambre.

Le chevalier réfléchit un instant.

— Oui, dit-il, c'est vrai, en m'asseyant sur mon lit, et en pensant à toi, je vis deux longs fétus de paille qui tournaient ensemble et s'agitaient comme des pattes de faucheux arrachées du corps.

— C'était moi, dit Orthon.

— Vraiment! fit le sire de Corasse étonné.

— Oui, il m'avait plu de prendre cette forme.

— Eh bien, choisis-en une autre pour demain, dit le chevalier; car j'ai si grande envie de te connaître, qu'il faut que je te voie.

— Tu seras si exigeant, que tu me perdras, dit l'esprit.

— Non pas, répondit le chevalier, quand je t'aurai vu une seule fois, tout sera dit.

— Tu le promets?

— Je le jure.

— Eh bien, reprit Orthon, la première chose que tu verras demain en te levant et en entrant dans le corridor, ce sera moi.

— C'est dit, répondit le chevalier.

— Et maintenant, me donnes-tu mon congé?

— Oui, de grand cœur, car je veux dormir.

Quand vint le lendemain, à l'heure de tierce, le sire de Corasse se leva, et, s'habillant rapidement, ouvrit la porte du corridor; mais il n'y vit rien qu'une hirondelle qui, ayant son nid à l'une des fenêtres, avait passé par une vitre cassée. Or, l'oiseau, en voyant le sire de Corasse, vint voler autour de lui. Comme il avait les hirondelles en haine, parce que dès l'aube elles le réveillaient par leurs gazouillements, il voulut la frapper avec une houssine qu'il tenait à la main; mais il n'atteignit que le bout de son aile. L'oiseau poussa un petit cri plaintif et sortit par la même vitre qu'il était entré. Alors le sire de Corasse se promena plusieurs fois d'un bout à l'autre de son corridor, mais il ne vit rien sur le plancher, sur les murs ni au plafond qui pût être son messager. Il s'en courrouça grandement et promit de le quereller la nuit suivante.

A l'heure mentionnée, le chevalier sentit qu'on lui tirait son oreiller; cette fois, il ne demanda pas qui venait, car il était d'une si grande colère, qu'il n'avait encore pu dormir; aussi débuta-t-il en disant :

— Ah! te voilà de retour, diseur de mensonges.

— A qui en as-tu? dit Orthon.

— A toi, méchant esprit, qui promets et qui ne tiens pas tes promesses.

— A moi! dit Orthon; tu as tort, je n'ai rien promis que je n'aie tenu.

— Ne m'avais-tu pas promis que je devais te voir en entrant dans le corridor?

— Eh bien, tu m'as vu.

— Je n'ai rien vu qu'une méchante hirondelle dont je ferai jeter bas le nid.

— Cette hirondelle, c'était moi.

— Bah! fit le chevalier, c'est impossible!

— Si possible, que tu m'as donné un coup de houssine sur l'aile, dont j ai encore le bras tout meurtri.

— C'est vrai, dit le chevalier; pardonne-moi donc, mon pauvre Orthon, car je ne te veux pas de mal.

— Je n'ai pas de rancune, répondit l'esprit.

— Eh bien, si cela est, indique-moi comment je pourrai te voir demain.

— Tu y tiens donc toujours? dit tristement la voix.

— Plus que jamais.

— Tu feras tant, sire chevalier, que tu me bouteras hors de ton service, et que je ne viendrai plus te visiter et te dire des nouvelles.

— Si fait, tu y viendras toujours, car tu ne m'en seras que plus ami et plus cher lorsque je t'aurai vu.

— Il faut faire tout ce que tu veux, dit Orthon.

— Oui, il le faut, répondit le chevalier.

— Eh bien, soit.

— Tu consens?

— Oui, la première chose que tu verras demain en ouvrant la fenêtre de la salle à manger, dans la cour, ce sera moi.

— Eh bien, va-t'en à tes affaires, dit le chevalier, car je n'ai pas dormi encore, de chagrin de ne t'avoir pas vu, et j'ai sommeil.

Le chevalier se réveilla tard, car il s'était endormi à la minuit passée. Il lui prit aussitôt la crainte qu'Orthon n'eût pas la patience d'attendre et s'en fût allé. Il sauta donc à bas de son lit, traversa le corridor, courut à la salle à manger, ouvrit la fenêtre et fut fort émerveillé; car dans la cour il y avait, cherchant pâture parmi le fumier et les herbes, une grande laie de sanglier, plus grande qu'il n'en avait jamais vu, avec des tettes pendantes comme si elle eût nourri trente marcassins, et si maigre, qu'elle n'avait que les os et la peau, et que son museau, allongé comme une trompe, était tout grognant et tout assumé.

Lorsque le sire de Corasse vit cela, il fut fort ébahi: car

il ne put croire que ce fût son genlil messager Orthon qui eût pris cette forme, mais bien pensa que c'était une truie sauvage qui s'était sauvée par famine de la forêt, et était venue chercher plus grasse pâture dans la cour du château. Or donc, comme il ne voyait pas volontiers chez lui un si piteux animal, il commanda ses gens et appela ses piqueurs, criant :

— Or tôt! or tôt! lâchez les chiens du chenil, et courez sus à cette laie, et qu'elle soit bravement pillée.

Les piqueurs et les varlets obéirent et lâchèrent la meute.

A peine les chiens eurent-ils vu la truie, qu'ils s'élancèrent vers elle à grand courage et la gueule ouverte; mais ils ne mordirent que le vent; car, lorsqu'ils furent près d'elle, elle s'évanouit en fumée.

Jamais plus ne revit son gentil messager Orthon, le sire de Corasse, qui mourut un an, jour pour jour, heure pour heure, minute pour minute, après l'aventure que nous venons de raconter.

Restait le comte de Foix, qui avait donné le conseil, et dont le fils Gaston reposait dans la chapelle des Frères-Mineurs d'Orthez, tandis qu'Yvain, son frère bâtard, guerroyait en Espagne.

V

Or, six ans s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. Le comte de Foix, après avoir fait comme d'habitude sa prière en son retrait, venait de descendre en sa salle à manger, où l'attendaient messire Yvain, qui était devenu un grand et beau chevalier; messire Ernanton d'Espagne et messire Jehan Froissard le chroniqueur, que le chevalier Espaires de Lyon avait rencontré à Carcassonne et avait amené en sa compagnie jusqu'au château d'Orthez, où il avait été merveilleusement reçu du comte de Foix.

On venait de se mettre à table, lorsqu'un varlet entra dans la salle, et, se tenant près de la porte, attendit que son maître lui adressât la parole, quoiqu'on vit que bien évidemment il avait une nouvelle à annoncer ; au bout de quelques instants qu'il fut là, le comte l'aperçut.

— Ah! ah! fit-il, c'est toi, Raymonet! Eh bien, quelle nouvelle? Tu viens de loin, ce me semble.

— Du bois de Sauve-Terre, sur le chemin de Pampelune en Navarre, monseigneur.

— Quelle nouvelle en apportes-tu?

— On y a vu la laie, monseigneur.

— Ah! dit le comte en se retournant vivement, et crois-tu qu'elle y soit restée?

— Oui, je le crois, monseigneur; car elle y était depuis cinq jours, et, si elle y reste cinq jours encore, vous aurez le temps d'y aller, de la joindre et de la pourchasser à loisir.

— Oui, certes, j'irai, dit le comte, et nous verrons cette fois si elle m'échappera encore.

— Qu'est-ce que cette laie? dit Froissard.

— Messire clerc, lui répondit le comte de Foix, vous qui prenez grand plaisir aux aventures de guerre, d'amour et de chasse, peut-être trouverez-vous en celle-ci quelque chapitre merveilleux à ajouter à votre chronique; pour le présent, tout ce que je puis vous dire, c'est que je commence à croire que cette laie est enchantée; on la voit du jour au lendemain sur les points les plus opposés de mes comtés de Foix et de Béarn, et on a beau la pourchasser à outrance, jamais nul n'a pu la joindre; au moment où l'on croit l'atteindre, elle disparaît comme si la terre manquait sous elle; quelques-uns disent même l'avoir vue disparaître en fumée, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tous ceux qui l'ont vue et poursuivie sont morts de malemort dans le courant de l'année.

— Vraiment! s'écria Froissard, dont les yeux étincelaient de plaisir à l'idée d'une histoire de nécromancie. L'avez-vous vue, monseigneur?

— Oui, certes, il y aura de cela demain un an; c'était en la forêt de Carcassonne; mais je ne fus pas plus heureux que les autres, je l'ai chassée toute une journée sans avoir pu la joindre; le soir arriva et je la perdis.

— Et comment est-elle? dit Froissard.

— Oh! pour cela, c'est la truie la plus maigre que j'aie vue de ma vie, tant qu'elle n'a que la peau et les os, et avec cela le poil hérissé et de grandes tettes pendantes. Bref, j'ai bien chassé bêtes sauvages et carnassières, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de cinquante-neuf, où je suis arrivé; mais je n'ai jamais vu animal qui puisse lui être comparé.

— Croyez-moi, monseigneur et père, dit Yvain en secouant la tête, n'y allez pas.

— Et pourquoi cela, beau fils?

— Rappelez-vous ce qui est arrivé à monseigneur Pierre de Béarn, mon oncle, pour avoir chassé et mis à mort un ours.

— Et que lui est-il arrivé? dit Froissard, toujours à l'affût des nouvelles.

— Folies que tous ces récits! interrompit Gaston Phœbus, d'un accent dans lequel perçait cependant quelque inquiétude.

— Il lui est arrivé, continua Yvain laissant un intervalle de silence entre les paroles de son père et les siennes, et cela est chose sûre, monseigneur, car elle m'a été racontée à moi-même, en Espagne, après la bataille d'Aljubarota, par la comtesse Florence de Biscaye, sa femme, laquelle était nièce de don Pierre le Cruel; — il lui est arrivé qu'un jour un de ses piqueurs est venu lui dire, comme cet homme vient de le faire pour nous, qu'il y avait dans une forêt des Pyrénées un ours merveilleusement grand, et qui, près d'être forcé, s'était retourné et avait parlé aux chasseurs, ce dont tout le pays avait eu si grand effroi, que nul n'osait plus le relancer ni le poursuivre. Alors Pierre, qui était, comme monseigneur, trop aventureux de sa personne, attendu qu'il était du même sang paternel, dit :

» — Si personne ne le chasse, je le chasserai, moi.

» Et, telle chose qu'on pût lui dire, ne se départit point de sa résolution. Adonc, il partit avec sa meute et ses piqueurs, et chevaucha tant, qu'il arriva devers la forêt désignée, et qu'à peine y fut-il entré, il y trouva l'ours. Aussitôt les piqueurs découplèrent les chiens, et la chasse commença; mais l'ours se lassa bientôt de faire cette course; il s'accula contre un arbre, et, là, joua si merveilleusement des pattes, qu'en moins d'un instant il étouffa et blessa le tiers de la meute, ce dont mon bel oncle entra dans une grande

colère, et, tirant une épée de Bordeaux qu'il portait ordinairement en bataille, car elle était de si fin acier, qu'elle ouvrait les cuirasses les plus fortes, il s'en vint à l'ours et l'attaqua corps à corps, comme il eût fait d'un brigand. La lutte fut longue, car il avait recommandé à ses gens, sur leur âme, que pas un d'entre eux ne vînt à son aide, à moins qu'ils ne le vissent renversé sur le dos comme un lutteur vaincu et au moment d'être occis par son terrible adversaire. Mais il fit tant et si bien, que ce fut lui qui renversa et occit l'ours; de sorte qu'il s'en revint triomphant à son château, ramenant en triomphe l'animal mort, qu'il faisait porter devant lui. Or, il advint qu'à la première couchée, et comme les varlets et les chambellans du comte dormaient dans la chambre et dans l'antichambre, ils le virent tout à coup se lever au milieu de la nuit, et, quoiqu'il eût les yeux fermés, aller droit à son épée, qui était sur son fauteuil, puis, la tirant du fourreau, marcher contre une figure qui était peinte en la tapisserie, et la poignarder avec fureur, comme s'il eût eu affaire à un Sarrasin d'Égypte ou à un More d'Espagne; et cependant, tous les chambellans et les varlets étaient tout tremblants, craignant que cette fureur ne se tournât contre eux; mais, pour cette nuit, ils en furent quittes ainsi. Lorsqu'il eut poignardé sa tapisserie, messire Pierre de Béarn remit son épée au fourreau et s'en retourna devers son lit, où il se coucha et dormit le reste de la nuit, comme si rien n'était arrivé.

» Le lendemain, les serviteurs du comte, qui lui étaient fort attachés, ne sonnèrent mot de ce qui s'était passé, espérant que l'événement qui venait d'arriver n'était rien autre chose qu'un rêve ou vapeur causée par l'agitation qu'avait causée à messire Pierre de Béarn son combat avec l'ours; mais, la nuit suivante, ce fut bien pis : comme on était arrivé à une autre couchée, et que, cette fois, il n'y avait pas de tapisserie à figures dans la chambre, messire Pierre s'en prit à son chambellan, et il s'en allait l'occire malgré ses cris et ses prières, lorsque deux écuyers vinrent à son aide, et, s'emparant du dormeur, le désarmèrent et le portèrent dans son lit, où ils le maintinrent de force et malgré lui une partie de la nuit, et, pendant tout cela, il parlait et agissait, les yeux fermés.

— Encore était-il bien heureux qu'il ne fût pas de votre

force, messire Ernanton, interrompit Gaston Phœbus en se retournant vers le chevalier qui portait ce nom; car il faut que je vous conte mon histoire aussi, messire Jehan Froissard. Pardon, Yvain, tu reprendras la tienne après.

— Faites, monseigneur.

— Je vous dirai donc qu'un jour de Noël, comme je tenais grande fête et assemblée nombreuse de chevaliers en ce même château où nous sommes, il arriva qu'en sortant de dîner, nous montâmes sur la galerie, dont l'escalier est large, et où l'on arrive, comme vous avez pu voir, par vingt-cinq marches; or, dans cette galerie, il y a une cheminée où l'on fait du feu quand je suis au château, mais jamais autrement. Donc, ce jour, par hasard, quoique le Béarn soit un pays de bois, se trouvait la cheminée petitement chauffée et m'en plaignis tout haut devant mes écuyers et pages, car il faisait grand froid; par hasard, en ce moment, messire Ernanton regardait par une fenêtre une quantité d'ânes chargés de bûches.

» — Ah! ah! dit-il, monseigneur, vous manquez de bois · eh bien, attendez un instant, et vous allez en avoir.

» Alors il descendit, et nous nous tournâmes vers la porte; car nous le savions jovial et bon compagnon, et nous nous attendions qu'il allait faire quelque jonglerie à sa manière. En effet, au bout d'un instant, nous le vîmes portant un âne tout chargé sur ses épaules.

» — Tenez, monseigneur, dit-il, voilà la chose que vous avez demandée; seulement, comme le bois était attaché sur l'âne, j'ai pris l'âne pour ne pas vous faire attendre.

» Il ne faut pas demander si nous rîmes grandement et si nous nous émerveillâmes de sa force, et comment tout seul il avait, chargé d'un si lourd fardeau, monté vingt-cinq degrés; j'avais donc raison de dire, vous en conviendrez, messire Jehan, qu'il fut bien heureux que les chambellans et varlets eussent affaire à mon frère Pierre de Béarn, et non à messire Ernanton d'Espagne.

— Monseigneur, répondit Froissard, puisque c'est vous qui me racontez ce fait, c'est la vérité, et je le consignerai dans mes chroniques, quoiqu'il soit étrange et incroyable; mais, à cette heure, ne pourrions-nous pas revenir à l'aventure de Pierre de Béarn et de son ours, dont je ne suis pas moins curieux?

— Si fait, messire, et volontiers. Va donc, Yvain, je te donne congé de continuer.

— Donc, puisque vous le permettez, monseigneur et père, je vous dirai que, le lendemain, messire Pierre rentra dans son château, où l'attendait madame Florence de Biscaye, sa femme ; mais, dès qu'elle vit l'ours, elle s'évanouit et perdit voix, car elle le reconnut pour être celui que son père avait chassé un jour dans le même bois où son mari avait tué celui-ci. Or, se trouvant pressé par le comte de Biscaye, qui le poursuivait seul, toute la chasse ayant tiré d'un autre côté, l'ours se retourna, et, prenant une voix humaine, il lui dit :

» — Tu me chasses, mais mal t'en arrivera, et tu mourras de mauvaise mort.

» En effet, un an, jour pour jour, après cette menace, le comte de Biscaye étant tombé en la disgrâce de Pierre le Cruel, celui-ci le fit décoller, et cela sans cause apparente, et comme pour accomplir seulement la prédiction de l'ours maudit. Or, la comtesse raconta la chose à son mari, qui en rit d'abord et voulut faire clouer à sa porte la tête et les pattes de l'ours ; mais, lorsque les chambellans et les varlets eurent raconté à leur tour ce qui s'était passé pendant les deux dernières nuits, et comment messire Pierre de Béarn avait été tourmenté par des rêves et visions, il commença à tenir moins ferme, et permit que l'on enterrât les pattes et la tête de l'ours au lieu de les clouer à sa porte; ce qui fut fait dans la journée.

» Le soir, messire Pierre de Béarn ordonna à ses chevaliers d'emporter son épée avec eux, et de ne laisser aucune arme dans sa chambre ; mais il n'en eut pas meilleure chance. La nuit, ses chambellans furent éveillés par de grands cris; messire Pierre de Béarn étouffait la comtesse dans ses bras, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'ils la lui retirèrent. Le lendemain, elle partit comme si elle allait en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, emmenant Pierre, son fils, et Adrienne, sa fille; mais, au lieu de se rendre où elle avait dit, elle s'achemina vers le roi de Castille pour lui demander asile et protection, et ne revint plus ni en Biscaye ni en Béarn.

» Quant à messire Pierre, ses visions continuèrent ainsi chaque nuit, sans qu'il se souvînt jamais au matin de ce qui

s'était passé pendant son sommeil. On voulut continuer de lui retirer son épée; mais alors c'était bien pis encore, car, n'ayant plus rien avec quoi frapper, et croyant sans doute dans son rêve avoir besoin d'une arme pour se défendre, il faisait un tel sabbat, que l'on eût cru que tous les diables de l'enfer étaient avec lui.

» Il y avait déjà un an que les choses duraient ainsi, lorsque messire Pierre, qui ne pouvait plus trouver ni chambellans, ni varlets pour rester à son service, envoya querir, au couvent des Frères-Mineurs à Pampelune, un moine très-renommé sur le fait des possessions, et qui avait fait en exorcisme des choses tout à fait miraculeuses; il se nommait frère Jean.

» Frère Jean se rendit à la requête de messire Pierre, et vint au château. Là, il se fit raconter de point en point la chose, et comment elle s'était passée, tant autrefois pour le comte de Biscaye que pour messire Pierre de Béarn; puis il demanda ce qu'on avait fait de l'ours, et il lui fut répondu qu'on en avait abandonné le corps aux chiens pour en faire curée; que, quant à la tête et aux pattes, messire Pierre les avait rapportées triomphalement pour les faire clouer à la porte de son château, mais que, sur les instances de sa femme, il avait fini par les laisser enterrer au pied d'un arbre de la forêt. Frère Jean parut satisfait de ces explications, et ordonna à messire Pierre de se mettre en neuvaine. En effet, messire Pierre, pendant neuf jours, pria, jeûna comme s'il était en carême, ne buvant que de l'eau, ne mangeant que du pain, et disant chaque jour cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le soulagement des âmes du purgatoire, et frère Jean jeûna et pria tout ce temps avec lui, se mortifiant comme si c'était lui qui avait commis la faute. Enfin, la pénitence terminée, on fit venir l'homme qui avait enterré la tête et les pattes de l'ours, et on lui demanda s'il se rappelait bien la place où il avait fait l'inhumation; il répondit que oui certainement : alors on commanda tout ce qu'il y avait de prêtres et de chapelains au château et dans les environs; puis, lorsque le cortége fut prêt, on se mit en marche, guidé par le paysan. Derrière lui venait messire Pierre, en chemise, pieds nus, et portant un cierge à la main. Arrivé à l'endroit désigné, on répéta en chœur les litanies des saints et les prières de la délivrance · puis, les prières finies, frère Jean

ordonna au paysan de creuser la terre, et, à la place où il avait mis la tête et les pattes d'un ours, il retrouva la tête, les mains et les pieds d'un homme.

» Or, il n'y avait pas à s'y tromper, car, pendant le combat, messire Pierre avait presque ouvert la tête de son adversaire d'un grand coup d'épée, et l'on retrouva la même blessure sur le crâne.

» Vous voyez bien, monseigneur et père, continua Yvain, que mieux serait, je crois, de laisser là cette laie enchantée et de profiter de l'exemple de votre frère messire Pierre d. Béarn.

— Que pensez-vous de cette histoire, notre hôte? dit le comte de Foix à Froissard.

— Gentil comte, répondit Froissard, j'y crois sincèrement, et j'en ai entendu raconter, et plus d'une, qui avait ressemblance avec elle. Nous trouvons en l'écriture qu'anciennement les dieux et déesses changeaient à leur plaisir et selon leur volonté les hommes en bêtes et en oiseaux, et ainsi faisaient des femmes. Il n'est point, monseigneur, que vous, qui êtes savant plus que clerc qui soit au monde, n'ayez entendu parler de l'histoire du chevalier Actéon.

— Non pas, doux maître, répondit Gaston Phœbus; contez-m'en le conte, je vous en prie.

— Volontiers, reprit Froissard; et ainsi ferai-je à l'instant, monseigneur, puisque tel est votre bon plaisir.

» Or, selon les anciennes écritures, nous trouvons écrit que le seigneur Actéon était un noble, brave et gentil chevalier de Grèce qui, comme vous, monseigneur, aimait avant tout le plaisir de la chasse. Donc, il advint qu'une fois qu'il chassait dans les bois de la Thessalie, il se leva devant ses chiens un cerf merveilleusement grand et beau, qu'il chassa tout le jour. Piqueurs, écuyers et chiens l'avaient perdu, et lui seul suivait encore la trace, lorsqu'il arriva à une clairière tout enclose de bois et environnée de grands arbres. Dans cette clairière, le chevalier Actéon ayant entendu des cris et des voix de femme, descendit de son cheval et entr'ouvrit doucement les buissons : il aperçut alors une grande fontaine dans laquelle se baignait à la vesprée une dame merveilleusement belle et entourée de ses servantes. Or, cette dame était Diane, la déesse de la chasteté, et ces femmes qui s'ébattaient à l'entour de leur reine, les

nymphes et les naïades, habitantes de la forêt où chassait le gentil chevalier. Bien vous pensez, monseigneur, qu'Actéon, à cette vue, ne s'en retourna point en arrière. Il fut tout à coup aperçu de la déesse Diane, qui aussitôt poussa un cri. A ce cri, toutes les nymphes et naïades se retournèrent, et, voyant un homme qui les regardait ainsi, se pressèrent vergogneuses et rougissantes tout autour de leur maîtresse, cachant les beautés d'une seule avec toutes leurs beautés. Alors, au milieu de ce gentil groupe, la déesse Diane éleva la tête et la voix, disant :

» — Actéon, celui qui t'a envoyé ici ne t'aime guère; car, attendu que je ne veux pas que la bouche d'un homme se puisse vanter de m'avoir vue ainsi, moi et mes femmes, je veux qu'à l'instant tu prennes la forme du cerf que tu as chassé aujourd'hui.

» Et aussitôt Actéon fut changé en l'animal qu'avait dit la déesse Diane, et se mit à courir par les bois, où ses chiens, qui avaient perdu la chasse de l'autre cerf, le retrouvèrent, et depuis le chassent jour et nuit sans qu'ils parviennent à le joindre, ni que lui se puisse délivrer de leur poursuite. Or, monseigneur, sans doute l'animal que tua messire Pierre de Béarn était quelque chevalier qui, ayant courroucé, comme l'avait fait Actéon, un dieu ou une déesse de son pays, avait été changé en ours, et accomplissait sa pénitence lorsqu'il fut tué. Voilà pourquoi le temps de sa pénitence étant fini, ou les prières du frère Jean ayant obtenu sa délivrance, on trouva la tête, les mains et les pieds d'un homme, au lieu de la tête et des pattes d'un ours.

— Messire, répondit le comte, votre explication est bonne et valable : mais, avec votre permission et celle d'Yvain, cela ne nous empêchera pas de chasser demain la laie, si Dieu nous donne vie d'ici là ; adonc, nous partirons demain ; par ainsi, que chacun se tienne prêt pour l'heure de l'*Angelus*.

VI

Or, on savait que, lorsque monseigneur Gaston Phœbus avait pris une résolution, il ne s'en départait en aucune manière. Chacun se trouva à l'heure dite au rendez-vous qu'il avait donné, moins messire Jehan Froissard, qui, se plaisant peu au plaisir de la chasse, resta au château afin d'écrire les différentes histoires qu'on lui avait racontées, tant sur la route de Carcassonne à Pamiers, que depuis qu'il était arrivé à Orthez.

La cavalcade se mit en route, suivie des piqueurs qui menaient la meute. La cavalcade se composait de toute la maison du comte : chevaliers, écuyers, chambellans et varlets; la meute se montait à seize cents chiens, car le comte était très-luxueux sur l'article de la vénerie. A huit heures du matin, on aperçut le bois de Sauve-Terre, qui était situé sur la route de Pampelune. Arrivé à la lisière, on fit halte; alors Gaston Phœbus, voulant essayer les chiens que lui avait envoyés le comte de Blois, ordonna à quatre piqueurs de prendre Tristan, Hector, Brux et Roland, et de se mettre en quête de la laie. Au bout d'un quart d'heure, Hector l'avait rencontrée. Les quatre piqueurs se réunirent, tracèrent une enceinte et renvoyèrent l'un d'eux annoncer au comte que la laie était détournée. A cette bonne nouvelle, le comte ordonna aussitôt de se mettre en route; arrivé à la place où la trace s'enfonçait dans le bois, on mit les chiens sur les fumées : aussitôt, toute la meute donna de la voix, et, au bout d'un instant, la laie déboucha furieuse et le poil hérissé. A sa vue, le comte hua et sonna; puis, mettant son cheval au galop, il s'emporta derrière les chiens, suivi de toute la chasse.

Pendant cinq heures, tout marcha pour le mieux, la laie

allait au souhait de ceux qui la poursuivaient, se faisant battre merveilleusement et dans une circonférence de quatre ou cinq lieues ; mais, vers Basse-Nonne, elle prit un parti désespéré, cessant de ruser et piquant droit devant elle. Le comte, voyant que la chasse n'était pas près de finir et que les chiens et les chevaux commençaient à se fatiguer, demanda un cheval frais et ordonna de lâcher tous les autres, jusqu'aux limiers qui avaient détourné. Les piqueurs obéirent, et la poursuite reprit à grand renfort de voix et de bruit de cors. Au bout de trois heures, il ne restait plus sur la voie qu'une centaine de chiens, parmi lesquels Brux, Tristan, Hector et Roland faisaient merveille; et, derrière eux, le comte Gaston Phœbus, suivi à grand'peine des trois ou quatre chasseurs les mieux montés, parmi lesquels était messire Yvain ; tout le reste, chiens et cavaliers, avait perdu la voie ou était demeuré en route par cause de fatigue.

Deux heures encore la chasse se continua avec la même vigueur. Pendant ces deux heures, quatre-vingt-seize chiens faillirent et deux chasseurs s'égarèrent, de sorte qu'il ne resta que les quatre limiers qu'avait amenés Froissard, et messire Yvain, qui, ayant comme son père un cheval de rechange avait pu le suivre; mais la compagnie ne fut pas longtemps si nombreuse; au bout de deux heures de course, le cheval de messire Yvain s'abattit et ne voulut plus se relever. Commençant alors à se douter qu'il y avait peut-être magie en cette vitesse infernale, il cria à son père de ne pas aller plus loin et de revenir avec lui; mais le comte était tellement lancé, que, soit qu'il n'entendît pas les cris de son fils, soit que le vent emportât la réponse, messire Yvain n'y put rien et le vit disparaitre au détour d'une route, ce dont il fut bien angoisseux et dolent.

Quant au comte, il continua de poursuivre seul la laie maudite, que les chiens suivaient toujours à la même distance, sans paraître se fatiguer plus qu'elle. Pour le cheval, il semblait doué d'un instinct merveilleux, si bien que la laie avait beau prendre à travers bois et fourrés, lui, par des chemins et des sentiers, coupait toujours au plus court, de sorte que, de dix minutes en dix minutes, le comte la voyait traverser quelque route ou quelque clairière, et se remettait à sonner et à huer pour prévenir le reste de la chasse; mais tout était égaré, chevaliers, piqueurs et chiens,

de sorte que personne ne répondait, et c'était une chose bien triste, je vous le dis, que ces chiens qui chassaient sans donner de la voix, et ces fanfares et ces cris qui mouraient dans les bois, sans que l'écho même leur répondît.

Le crépuscule vint; le comte était si acharné à la poursuite, que l'obscurité qui commençait à se répandre ne put l'arrêter; d'ailleurs, les yeux de la laie brillaient comme des flammes, si bien que, malgré sa couleur sombre, il la voyait passer dans la nuit, et, derrière elle, pareils à des ombres, les quatre limiers qui la suivaient toujours. Bientôt il n'en vit plus que trois, puis plus que deux, enfin plus qu'un seul. Tristan, Brux et Roland l'avaient abandonnée tour à tour. Restait Hector seulement, qui la suivait toujours à la même distance, et le comte, que son cheval emportait incessamment d'une égale ardeur.

Enfin, la laie parut se fatiguer, et Hector sembla gagner sur elle; cela donna une nouvelle ardeur au noble animal et un nouveau courage au comte, qui hua et corna une dernière fois, puis, laissant retomber son cor de ses lèvres, reprit sa course fantastique au travers des bruyères et des halliers; enfin, on arriva à une grande clairière au milieu de laquelle poussait un arbre solitaire et isolé. Hector gagnait toujours sur la laie, le cheval suivait toujours Hector, le comte pressait toujours son cheval; enfin, la laie, ne pouvant plus aller plus loin, s'accula contre l'arbre. Hector se précipita courageusement dessus; mais, au moment où il ouvrait la gueule pour faire sa prise, la laie jeta un grand cri et s'évanouit en fumée; en même temps, le cheval du comte s'abattit pour ne plus se relever : il était au bout de ses forces et de sa vie. Le comte se dégagea de ses étriers, tira son couteau de chasse et courut vers l'endroit où s'était arrêtée la laie, ne pouvant croire à sa disparition; mais, arrivé au pied de l'arbre, il chercha vainement, et ne vit rien qu'Hector, qui, désappointé d'avoir perdu la piste, levait la tête et hurlait piteusement.

Quel que fût son courage bien éprouvé, le comte ne put s'empêcher de ressentir un mouvement de crainte; un frisson courut par tout son corps, et, comme Hector continuait de se plaindre, il lui imposa silence; puis, regardant tout autour de lui pour chercher à s'orienter, et voyant qu'il se trouvait dans une partie de la forêt qui lui était entière-

ment inconnue, il monta sur l'arbre pour voir s'il n'apercevrait pas aux environs quelque château, quelque maison ou quelque chaumière. En effet, arrivé au faîte, il vit parmi les arbres une lumière qui brillait comme une étoile; cela lui fit grand plaisir, car il avait craint, d'abord, de n'avoir que la terre pour lit et le ciel pour dais. Ayant pris la direction de la lumière le plus exactement qu'il lui fut possible, il descendit de l'arbre et s'achemina vers elle, suivi d'Hector, qui, ayant perdu toute ardeur, cette fois, n'allait plus devant, mais suivait par derrière, la tête inclinée et la queue pendante.

Au bout de cent pas, le comte quitta la clairière et s'engagea de nouveau dans la forêt; mais il avait si bien pris sa mesure, qu'il ne s'égara ni à droite ni à gauche, et piqua directement vers la lumière. Après une demi-heure de marche, il aperçut son étoile à travers le feuillage des arbres : il en continua son chemin avec une nouvelle ardeur; puis, ayant fait cinq cents pas encore, à peu près, il se trouva devant un château dont une seule fenêtre était éclairée : c'était tout ce qu'il fallait pour indiquer qu'il était habité, et le comte n'en demandait pas davantage; car partout, en la marche d'Orthez, où allait frapper monseigneur Gaston Phœbus, il était certain qu'à son nom la porte s'ouvrirait avec joie et avec honneur.

Néanmoins, une chose qui étonnait le comte, c'est que, quoique éloigné à peine de trente lieues d'Orthez, en supposant même que la laie eût suivi une ligne droite, il ne connaissait point ce château, lequel cependant, autant qu'il en pouvait juger au clair de la lune qui commençait à se lever, paraissait parfaitement fort et merveilleusement beau. Il n'était pas non plus bâti si nouvellement que le comte n'eût point encore eu le temps d'en entendre parler; car son architecture, qui datait de la première partie du XIIe siècle, lui assignait au moins cent soixante ans d'existence.

Cependant, quel que fût l'étonnement du comte, il n'allait pas jusqu'à l'irrésolution : aussi, sans chercher à approfondir plus longtemps ce mystère, comme le pont était levé, sonna-t-il de toute sa force, pour avertir le châtelain qu'un voyageur demandait l'hospitalité. Le cor retentit tristement, mais n'en eût pas moins son effet. Le pont-levis s'abaissa sans que l'on vît quelles mains le faisaient mouvoir. Au

reste, peu importait au comte; il était sûr d'un souper et d'un gîte, c'était tout ce qu'il lui fallait.

Monseigneur Gaston Phœbus s'engagea donc sur le pont. Quand il l'eut traversé, il remarqua que son chien ne l'avait pas suivi; il se retourna et l'aperçut de l'autre côté du fossé assis et hésitant. Il le siffla alors deux fois sans qu'il vînt; à la troisième, cependant, l'animal se décida, et traversa le pont à son tour.

Le comte ne vit à l'entrée ni serviteurs, ni varlets, ni pages; il écouta, mais n'entendit aucun bruit. Cependant, comme la porte était ouverte, il s'engagea sous une galerie qu'éclairait à son extrémité une lampe, dont la lumière venait jusqu'à lui, s'affaiblissant et tremblant le long des murailles. Le comte s'engagea sous la voûte, remarquan avec étonnement que, contre l'habitude, ses pas n'avaient pas d'écho, et qu'il marchait sans bruit comme l'eût fait son ombre. Tout étrange qu'était cette circonstance elle ne l'arrêta point un instant. Arrivé à la lampe, il vit qu'elle éclairait un grand escalier. Cet escalier conduisait à la chambre dont il avait aperçu la lumière; il espéra, enfin, y trouver quelqu'un et monta sans hésitation. Quant à Hector, il s'arrêta une seconde fois, mais une seconde fois son maître l'appela à voix basse, et, quoiqu'il parût combattre entre une terreur instinctive et l'affection qu'il portait au comte, le sentiment noble l'emporta, et il se mit à son tour à monter l'escalier, mais lentement et comme à regret.

Arrivé à la porte de la chambre, monseigneur Gaston Phœbus vit un souper servi: cela lui annonça les intentions hospitalières du châtelain, et écarta de son esprit toutes les craintes qu'il avait pu concevoir. Au reste, la salle était immense, et, comme elle n'était éclairée que par un lustre suspendu au-dessus de la table, toutes les profondeurs étaient plongées dans l'obscurité.

Quoique le comte s'étonnât encore quelque peu de cette solitude continue, il n'en marcha pas moins vers le repas, qui paraissait d'autant mieux être préparé pour lui que, quoique le service fût abondant, il n'y avait qu'un couvert à la table. Arrivé près d'elle, il jeta un dernier regard autour de lui pour voir si personne ne s'approcherait enfin. Personne ne paraissant, monseigneur Gaston Phœbus s'as-

sit, et, voyant que son chien ne l'avait pas suivi et était demeuré à la porte, il lui fit signe de venir à lui, en frappant avec sa main sur son genou. L'animal, toujours dévoué, obéit et vint rejoindre le comte, puis se coucha à ses pieds, mais, cette fois, avec tous les signes d'une répugnance manifeste et en rampant comme une couleuvre.

Si résolu que fût monseigneur Gaston Phœbus, cette solitude et ce silence prolongé prenaient un caractère si étrange, qu'il ne put se défendre d'un frisson intérieur, et qu'il porta la main à la courte épée qui lui servait de couteau de chasse, pour s'assurer qu'elle était toujours à son côté; mais, voyant que sa compagne fidèle ne l'avait point abandonné, et n'apercevant dans les dispositions faites pour le recevoir que des préparatifs amis, il se raffermit avec la rapidité du courage, et, s'apercevant qu'un sifflet d'argent avait été posé près de lui, il le prit résolûment, et comme, dans les habitudes de cette époque, on ne commençait jamais de souper sans se laver les mains, il porta le sifflet à sa bouche, et siffla pour appeler un écuyer, un varlet ou un page, qui lui apportât l'aiguière et le bassin.

Ce son pénétra si triste et si aigu dans les profondeurs de la salle, que le comte se retourna en tressaillant malgré lui, et en désirant dans son cœur que personne ne l'entendît et ne vînt, tant il lui semblait que ce bruit lugubre ne devait appeler qu'un serviteur en harmonie avec lui. Ce fut sans doute ce que pensa Hector; car, lorsque l'on vit se soulever dans l'ombre la tapisserie qui retombait devant la porte du fond, il hurla doucement avec un accent si triste, que, le comte lui mit son pied sur le dos pour lui imposer silence; mais, pour cette fois, moins obéissant que d'habitude, Hector continua de gémir.

Cependant, au moment où le comte avait vu se soulever la tapisserie, ses yeux n'avaient plus quitté le point de la chambre où les avait attirés ce mouvement: il vit d'abord une forme humaine s'agiter dans l'ombre; mais, quoiqu'il fût évident qu'elle marchait et s'avançait vers lui, il n'entendit sur les dalles de pierre aucun retentissement pareil à celui que fait le bruit des pas; en même temps, Hector cessa de gémir, mais son maître sentit qu'il commençait à trembler.

Néanmoins, celui qu'avait attiré le bruit du sifflet s'avan-

çait toujours; il était facile pour le comte de reconnaître que c'était un jeune page vêtu avec élégance, portant un bassin et une aiguière d'argent, et sur son bras la toile à essuyer; cependant, à mesure qu'il approchait, un frisson involontaire s'emparait du comte : il lui semblait, dans la démarche et dans la tournure du page, reconnaître celles du pauvre enfant que, six ans auparavant, il avait tué et qu'il pleurait encore. Bientôt le jeune homme entra dans le cercle de lumière projeté par le lustre, et, alors il n'y eut plus de doute, celui qui s'approchait, c'était Gaston !

Le comte resta les yeux fixés sur cette apparition terrible, et sentant ses cheveux se dresser sur son front mouillé de sueur. L'enfant s'avançait toujours du même pas lent et silencieux. Maintenant, le comte pouvait distinguer ses traits tristes et pâles, ses yeux fixes et atones, et, à son cou, cette petite blessure béante et livide par laquelle sa jeune âme s'en était allée. Enfin il fit le tour de la table, s'approcha de monseigneur Gaston Phœbus, et, sans dire une parole à celui qu'il avait tant aimé, sans que ses yeux reprissent leur vue pour regarder son père, il souleva l'aiguière et tendit le bassin. Le comte, devenu lui-même immobile et muet comme le spectre qu'il avait devant les yeux, étendit machinalement les deux mains. L'enfant souleva l'aiguière; le comte reçut une impression glacée et mortelle, voulut jeter un cri; mais, sentant que sa voix mourait étouffée dans sa poitrine, il se renversa en arrière et s'évanouit.

L'enfant avait obtenu de Dieu la grâce de venir laver son propre sang aux mains de son père.

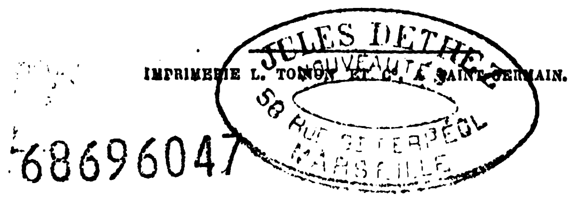
Le lendemain, la chasse, inquiète et conduite par Yvain, trouva monseigneur Gaston Phœbus mort au pied d'un arbre de la clairière, et près de lui Hector, qui lui léchait le visage. Quant au château, il avait disparu.

Dieu fasse miséricorde à tout pécheur qui s'est repenti !

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.



IMPRIMERIE L. TONON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

